BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

# LES ÉPREUVES DE CHARLOTTE

HACHETTE ET Cie

F R

# LES ÉPREUVES

DE

# CHARLOTTE

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

### PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

---

**Rose et Violette.** Un volume in-16 illustré de 40 gravures d'après Lecoultre, broché. . . . . . . . . . . . 2 25
Cartonné en percaline, tranches dorées. . . . . . . . 3 50

**Toute seule.** Un volume grand in-8° illustré de 88 gravures, d'après Damblanc, broché. . . . . . . . . . . 7 »
Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées . . 10 »

*Ouvrage couronné par l'Académie française.*



Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 187-1902.

# LES ÉPREUVES DE CHARLOTTE

PAR

Mme CHARLOTTE RIEDER

(CHARLOTTE CHABRIER)

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 50 VIGNETTES

D'après TOFANI

---

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1902

## *A*

## *BATHILDE ET PAULINE X...*

*Je vous dédie ce livre, chères petites amies disparues, dont le souvenir restera jusqu'au dernier jour dans ma mémoire — cette implacable mémoire qui jamais ne put rien oublier. En l'écrivant, je croyais revivre le temps passé, quand je consolais votre triste enfance par mille récits naïfs où les petites filles abandonnées sortaient invariablement triomphantes des pires épreuves. Je vous ai revues telles que vous étiez alors, avec vos grands yeux bleus, vos petits visages craintifs, vos cadenettes blondes frétillantes sur vos sarreaux noirs, blotties tout près de moi dans le grenier d'une grande maison de province, bouche bée, suspendues aux lèvres de la conteuse. Si vous deviniez que l'histoire touchait au dénouement vous vous écriiez : « Oh! Charlotte, je t'en prie, ne la finis pas, invente encore quelque chose! » Infatigable Schéhérazade, j'entassais pour vous plaire péripéties sur péripéties.*

*Cétait surtout dans les féeries que j'excellais. Sous le coup de baguette de l'imagination notre sombre grenier se transformait en un palais magique; j'y faisais défiler les marraines secourables, les enchanteurs paternels et les princes Charmant en habit de satin blanc brodé, bas de soie et culottes courtes, accourus*

*pour délivrer les petites princesses captives et les conduire dans un royaume où tout était bonté, joie et caresse. — O merveille!*

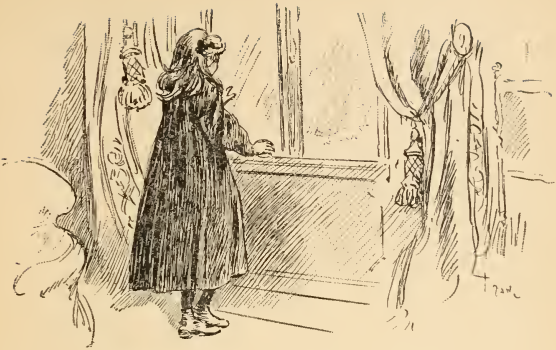
*Et les récits ne vous suffisaient pas : il fallait les mettre en action. A moi toute seule, je vous jouais des comédies, des drames : j'avais toutes les audaces. Tour à tour, j'étais Andromède sur son rocher, le doux Éliacin, la terrible Athalie, la mélancolique sirène des contes d'Andersen. Ma verve ne connaissait nul obstacle : je remplissais dans une même pièce les rôles d'une demi-douzaine de personnages, changeant en une seconde de voix et d'attitude, décrivant les costumes, expliquant les décors absents....*

*Maintenant vous êtes loin, bien loin, vous avez disparu de ma vie, chères petites compagnes que je chérissais avec une tendresse et une sollicitude au-dessus de mon âge. Mais vous, petits garçons et petites filles qui formez aujourd'hui mon auditoire, sachez bien que la Charlotte dont je vais vous conter les aventures, si à plaindre qu'elle vous semblera, eût encore paru heureuse à d'autres Charlottes que je sais....*

*En apprenant que tous les enfants ne sont pas gâtés et choyés comme vous l'êtes vous-mêmes, vous apprendrez aussi à apprécier votre bonheur, et à en témoigner chaque jour une plus vive reconnaissance au cher papa et à la chère maman qui font tout pour vous rendre la vie belle.*

CHARLOTTE RIEDER-CHABRIER.

Paris, 20 mai 1898.



# I

## Le bon-papa est parti.

Comme il pleuvait, mon Dieu! comme il faisait triste et sombre! le ciel était tout noir. Debout près de la fenêtre, une petite fille vêtue de deuil se tenait le front collé contre la vitre, et aussi pressées, aussi continues que les gouttes d'eau qui ruisselaient devant elle, tombaient de grosses larmes, sans trêve, sans fin, sur le visage de la pauvre petite fille en noir.

La porte de la chambre s'ouvrit; une domestique en tablier et bonnet blancs parut sur le

seuil, et s'adressant à la petite fille, lui dit d'un ton aigre :

« Mademoiselle Charlotte, eh bien, Mademoiselle Charlotte, êtes-vous devenue sourde? Qu'est-ce que vous attendez pour venir dîner? Croyez-vous par hasard que Pierre va se donner la peine d'annoncer : « Mademoiselle est servie, » comme du temps de votre bon-papa? »

Charlotte se retourna et fixa sur la désagréable personne deux beaux yeux bleus innocents et fiers tout noyés de pleurs :

« Pourquoi me parlez-vous ainsi, méchante Héloïse, dit-elle d'une petite voix qui tremblait de douleur et de colère. Vous savez bien que bon-papa ne vous aurait jamais permis de le faire. Et puis d'abord, puisqu'il est mort, je ne veux plus manger, je veux mourir aussi pour aller le retrouver là où on l'a emporté. Laissez-moi tranquille.

— Ah bien, par exemple, en voilà des manières! s'écria Héloïse sur un ton encore plus hargneux. Bien sûr que ça aurait peut-être mieux valu pour vous de partir avec votre grand-père, maintenant qu'on sait ce qu'on sait. Pour ce qu'il vous laisse d'argent, ma pauv' demoiselle, parait que vous n'allez pas en mener

large. Mais le petit monde ne meurt pas comme ça, voyez-vous. Ça a la vie trop dure. Allons, venez vite, le dîner sera froid et votre institutrice est à table depuis longtemps. »

Pendant que la femme de chambre parlait, le visage expressif de Charlotte s'était crispé de douleur; de toutes ses forces elle serrait son mouchoir dans ses mains jointes. Elle voulut crier : « Méchante! vous me faites de la peine, je vous déteste! » les paroles expirèrent sur ses lèvres. Charlotte était encore bien jeune; elle n'avait que douze ans; mais son intelligence était extraordinairement développée, et elle avait un cœur fier et une petite âme de cristal. Puisque Héloïse, la femme de chambre, restait indifférente à son enfantine douleur et lui répondait par de méchantes paroles, eh bien, Charlotte se tairait; elle renfermerait son chagrin en elle-même; dût-il l'étouffer et briser son petit cœur en éclats, elle ne le laisserait plus paraître devant des gens qui s'y montraient hostiles ou indifférents.

En silence elle suivit la femme de chambre, elle entra dans la salle à manger aux boiseries de chêne et aux tapisseries anciennes, et s'assit en face d'une petite dame rougeaude et courtaude

fort occupée pour le moment à découper un poulet avec des gestes solennels et prétentieux.

Cette dame qui mettait de la prétention jusque dans le découpage d'un poulet, était l'institutrice de Charlotte; elle habitait avec l'enfant et son grand-père depuis plusieurs années. Le bon-papa l'avait chargée de l'éducation de sa petite-fille ainsi que de la direction de la maison et des domestiques. Les institutrices sont en général des personnes très bonnes et très dévouées qui se sacrifient entièrement à leurs élèves et finissent par les aimer presque autant que les mères aiment leurs enfants. Par malheur pour Charlotte, la grosse petite Mme Poise faisait exception à cette règle. Elle enrageait d'être obligée de gagner sa vie et ne savait nul gré à M. de Silbermann, le grand-père de Charlotte, de la traiter avec égard et de la payer généreusement. Néanmoins, comme Mme Poise était une personne adroite et fine et que d'ailleurs le sentiment du devoir ne lui faisait pas défaut, elle avait toujours montré bon visage et donné des preuves de patience et de zèle. Pour le reste, ce n'était pas sa faute si elle avait le cœur sec et si, comme elle le disait elle-même, elle n'aimait pas « les effusions ».



Charlotte voulait crier : « Méchante, vous me faites de la peine. »

Charlotte, dont la sensibilité était très grande et qui devinait certaines choses avec une intuition bien au-dessus de son âge, n'avait jamais eu grande sympathie pour son institutrice : « Bon-papa, disait-elle à son grand-père, Mme Poise me produit l'effet d'une grosse chatte qui rentre ses griffes. » Elle faisait aussi cette réflexion : « Quelquefois Mme Poise me regarde derrière ses lunettes; elle croit que je ne m'en aperçois pas, mais je la vois très bien, bon-papa; ses yeux brillent comme ceux d'un chat qui guette une souris. » Et l'enfant ajoutait : « Les yeux de Mme Poise, ce sont des yeux pointus. »

« Chut, petite fille! disait le bon-papa, en mettant un doigt sur ses lèvres. Il ne faut jamais faire de réflexions malveillantes sur qui que ce soit, et en particulier sur les personnes qui ont la bonté de s'occuper de nous. »

Charlotte, tout en adorant son grand-père, le respectait infiniment. Aussi ne se fût-elle jamais permis de répliquer à ses observations. Elle se taisait donc, mais elle n'en conservait pas moins son opinion sur Mme Poise. Certainement dans une existence antérieure, Mme Poise avait dû être une grosse chatte, et encore maintenant, bien que le bon Dieu l'eût trans-

formée on ne sait pourquoi en une petite dame à lunettes, il lui arrivait de courir après les souris et de les croquer toutes vives quand on ne la voyait pas. Oui, Charlotte en était *sûre.*

Et maintenant le pauvre bon-papa, unique ami, unique soutien de sa petite-fille, le pauvre bon-papa était mort; on l'avait trouvé dans son lit, les mains jointes, l'air calme et reposé, les yeux fermés comme s'il dormait : mais il ne respirait plus, il avait fini de souffrir. Il dormait, en effet, de ce sommeil qu'aucune douleur, ni bruit humain ne saurait plus troubler. Il était allé rejoindre le papa et la maman de Charlotte, dans ce pays mystérieux d'où nul n'est jamais revenu. Sa petite-fille qui le chérissait, n'avait même pas pu lui donner un baiser, ni lui dire adieu avant la séparation éternelle. Oh! mon Dieu! pourquoi ne l'avait-il pas emmenée avec lui! maintenant elle restait seule, toute seule au monde, en face d'une institutrice indifférente, entourée de gens de service qui ne l'aimaient pas parce qu'elle passait pour « fiérotte » et peu familière. Non, plus personne ne l'aimait, plus personne en vérité, et elle n'aimait plus personne. Le bon-papa avait emporté son pauvre cœur avec lui dans la tombe.

Mme Poise, ayant fini de découper le poulet. leva la tête et regarda la petite fille dont les larmes coulaient toujours silencieusement :

« Que désirez-vous, Charlotte, lui dit-elle; une aile ou une cuisse? »

Charlotte répondit d'une voix que les sanglots étouffaient :

« Merci. Je ne veux rien. »

M^me^ POISE, *insistant.*

Mais mon enfant, vous allez tomber malade. Voici trois jours que vous n'avez presque rien pris, vous n'êtes pas raisonnable.

CHARLOTTE, *sanglotant.*

On ne mange pas quand on n'a plus de bon-papa.

Mme Poise sentit qu'elle devait consoler Charlotte, qu'il était nécessaire de dire au moins à la pauvre enfant quelques paroles affectueuses, et, prête à faire son devoir, elle s'y essaya de son mieux.

« Mon Dieu, ma pauvre petite, comment pouvez-vous dire qu'on ne doit plus manger, quand on n'a plus de bon-papa; vous concevez bien que cette affirmation est dénuée de bon sens. »

Et comme Charlotte ne répondait pas, elle continua :

« A ce compte-là, il y a longtemps que je devrais avoir péri d'inanition, car je n'avais que trois ans quand mon grand-père me fut enlevé. Allons, un peu de courage, mon enfant, tout le monde en a besoin dans l'existence. Qu'auriez-vous fait à ma place, s'il vous avait fallu subir les épreuves que j'ai supportées? Perdre son mari et sa position, se voir obligée d'entrer chez les autres (Mme Poise prononça ces mots, *chez les autres*, avec une amertume qui indiquait combien sa vanité plus que son cœur avait souffert), être réduite à une sorte d'esclavage, après avoir été la femme du capitaine de gendarmerie Poise et avoir reçu le sous-préfet à son « jour », voilà ce qui s'appelle une triste destinée. Suivez mon exemple, ma pauvre Charlotte, et tâchez de supporter les coups du sort avec le stoïcisme des philosophes anciens. »

Sur ces belles paroles, Mme Poise, convaincue qu'elle avait largement rempli son devoir, en prodiguant ces austères consolations à une petite fille de douze ans, se servit du poulet. Au bout d'un moment, ayant de nouveau levé la tête, elle s'aperçut que Charlotte pleurait toujours et fut fort surprise du peu d'effet pro-

duit par ses discours réconfortants ; en vérité, cette petite Charlotte n'était pas raisonnable ! Que lui fallait-il de plus, pour la remonter? tout simplement un bon baiser et une tendre caresse venus du cœur. Mais ceci n'était pas dans vos cordes, Madame Poise, et votre dignité s'opposait aux effusions.

Voyant que Charlotte s'obstinait décidément à ne pas vouloir manger, Mme Poise se servit la seconde aile de poulet, puis du jambon, puis de la salade, et enfin du fromage, qui passe, comme chacun sait, pour être très utile à la digestion. Le repas achevé, Charlotte n'en pouvant plus de fatigue et de chagrin, se retira dans sa chambre. Au milieu du désarroi général, personne parmi les domestiques n'avait songé à lui donner de la lumière; mais elle ne voulut pas en demander. Elle se déshabilla en hâte, jetant à l'aventure ses petits vêtements qu'elle pliait et rangeait pourtant tous les soirs avec tant de soin; elle se glissa dans son lit, et se cachant la tête sous les couvertures, fermant ses pauvres yeux brûlés de larmes, elle appela tout doucement : « Bon-papa, mon bon-papa; bonsoir, mon cher bon-papa. »

Mais le bon-papa qui, trois jours auparavant,

couchait encore dans la chambre à côté, et répondait au bonsoir de sa petite-fille par un tendre : « Bonsoir, mon enfant chéri », le pauvre bon-papa n'était plus là ; il restait sourd à ses appels déchirants, et plus jamais, jamais il ne devait entendre la voix aimée de son enfant.

Pleure, pauvre petit cœur tendre et désolé ; pleure, pauvre créature innocente, qui n'a pas encore connu l'abandon. Tes épreuves commencent seulement, et tu sauras combien peut souffrir un enfant, quand il n'a ni maman, ni papa, ni personne pour le protéger.





# II

## Que fera-t-on de Charlotte?

Après la mort du bon-papa, il y eut beaucoup d'allées et venues dans la maison. Des messieurs vêtus de noir parcoururent les pièces en tout sens, examinant les tableaux, les œuvres d'art, les meubles, les tapisseries, et prenant note des moindres objets, au grand étonnement de Charlotte qui ne savait ce que tout cela voulait dire. Puis elle apprit par les racontars des domestiques, qu'on allait vendre la maison et que même si la mort n'y était pas entrée, il eût fallu

en venir là, parce que le bon-papa s'était presque ruiné, en faisant de mauvaises spéculations et en prêtant de l'argent à des amis qui ne le lui avaient pas rendu.

Charlotte comprit alors les allusions aigres que faisait Mme Poise en sa présence, et le désappointement qui se trahissait dans ses moindres propos. Mme Poise avait bien compté qu'elle hériterait d'une belle somme à la mort du grand-père de Charlotte. Il n'en était rien; elle devait renoncer à toutes ses espérances. La mauvaise humeur des domestiques et leur manque d'égards envers la petite fille s'expliquaient par la même raison. Basant leurs calculs sur la générosité bien connue de M. de Silbermann et sur son grand train de maison, eux aussi avaient compté sur une belle gratification. Et tout cela s'en allait en fumée. Le château de M. de Silbermann et ses objets d'art vendus, toutes les dettes payées, — il s'était porté garant pour un ami qui devait des sommes considérables — Charlotte, qui avait été jusqu'alors considérée comme une riche héritière, restait avec une maigre rente qui la mettait tout juste à l'abri du besoin.

Charlotte se souciait peu des questions d'ar-

gent; elle était trop petite pour en comprendre la portée, et d'ailleurs l'âme généreuse qu'elle tenait de son grand-père devait lui donner toute sa vie un mépris profond pour les calculs intéressés. Mais elle souffrait cruellement à la pensée de quitter le château et de le voir tomber dans des mains étrangères. Au prix de tous les sacrifices, elle eût voulu pouvoir le conserver et continuer à vivre dans la demeure où elle avait passé de si heureux jours, où tout lui rappelait son cher bon-papa. Hélas! ce désir était irréalisable. La pauvre petite fille apprenait de bien bonne heure à subir les exigences implacables de la vie, et à renoncer à tout ce qui lui était cher.

Depuis la mort du bon-papa, Charlotte, abandonnée, livrée à elle-même, passait ses journées tout au fond du jardin, sous la tonnelle de clématites et de jasmin qu'elle appelait autrefois « sa petite maison », en compagnie de Vermeille, la grande poupée, qui était aussi haute qu'un enfant de trois ans. Vermeille avait, comme Charlotte, des cheveux blonds, des joues roses et des yeux bleus avec des sourcils noirs. Mais les yeux de Vermeille ne s'étaient jamais mouillés de larmes et nul cœur ne battait

dans sa poitrine — semblable en cela à quantité de personnes pourtant bel et bien vivantes. Charlotte ne jouait plus guère à la poupée; elle était trop raisonnable et surtout trop avancée pour y goûter encore grand plaisir, et elle préférait de beaucoup la lecture. Mais elle se sentait si seule et si abandonnée, maintenant que le bon-papa n'était plus là, qu'elle avait retiré Vermeille du berceau où la poupée reposait depuis longtemps — telle la Belle au Bois dormant — et s'était prise d'un regain d'affection pour elle. Vermeille écoutait, immobile et muette, les interminables récits que lui faisait la petite fille sur son bon-papa, sur le temps — encore si près et pourtant déjà si loin — où elle vivait à ses côtés, heureuse, mon Dieu, si heureuse, qu'il lui semblait qu'elle avait fait un beau rêve. Toute la journée Charlotte parlait, parlait de sa petite voix musicale, brisée par le chagrin, ainsi qu'une petite sonnette d'argent fêlée. La poupée ne répondait jamais à tous ces discours, comme bien vous pensez, car si les poupées entendent, elles sont privées du don de la parole. Mais du moins ne disait-elle rien qui pût faire de la peine à la petite fille. Ses yeux bleus, tout ronds, restaient perpétuel-

lement fixés sur ceux de Charlotte, et sa bouche, toute ronde aussi, s'entr'ouvrait dans une moue d'éternel étonnement sur ses quatre petites dents blanches.

Mme Poise avait abandonné les leçons de musique et de français qu'elle donnait chaque jour à son élève. Elle allait et venait, très affairée, dans la maison, écrivant une foule de lettres, rangeant, classant ou déchirant des papiers et des factures, recevant fréquemment la visite de Me Guêpier, le notaire de la famille, qui était devenu le tuteur de Charlotte, — la pauvre enfant n'avait plus d'autres parents que des cousins éloignés qui habitaient l'Allemagne. Me Guêpier était un excellent homme, en dépit d'une apparence froide et guindée qui ne prévenait pas en sa faveur; toujours vêtu de noir des pieds à la tête, cravaté de blanc, ses favoris gris bien peignés s'étalant sur un faux col en carcan d'une blancheur immaculée, son air solennel et sa façon de parler lente et composée vous glaçaient au premier abord; mais ces dehors froids cachaient un excellent cœur, et il avait pour Charlotte autant d'affection qu'un vieux garçon quelque peu maniaque et égoïste peut en éprouver pour un enfant.

Un jour où l'entretien se prolongeait entre Me Guêpier et Mme Poise, le valet de chambre, qui n'avait pas encore été congédié, vint chercher Charlotte sous sa chère tonnelle et lui dit qu'on la demandait au salon.

CHARLOTTE.

Pourquoi faire, Pierre? Je suis trop petite pour qu'on ait besoin de moi. Je ne veux voir personne. Je n'ai rien à dire à personne.

PIERRE.

M. Guêpier est là, mademoiselle, il dit qu'il a besoin de vous parler. C'est urgent, qu'il a dit; il faut venir tout de suite. »

Charlotte suivit Pierre au salon et y trouva en effet M. Guêpier et Mme Poise, en grand conciliabule.

« Ma chère enfant, lui dit son tuteur, il faut absolument que je prenne une décision à ton sujet. Tu le sais, ma pauvre petite, le château est vendu à une famille d'Anglais qui doit venir s'y installer dans quelques jours. Je voudrais pouvoir te garder auprès de moi, mais la chose est malheureusement impossible. Je suis un vieux garçon; je n'ai ni mère ni sœur pour s'occuper de mon ménage. Que deviendrais-tu seule, abandonnée dans ma maison? mes affaires

m'absorbent tout entier; je ne te verrais qu'aux heures des repas. Ce projet auquel j'ai beaucoup pensé est irréalisable. Reste donc le couvent ou un pensionnat quelconque. »

M. Guêpier fit une pause. Charlotte ne disait rien; les mains jointes, le cœur serré, elle se tenait droite, immobile, retenant avec peine les larmes qui débordaient de ses yeux pendant ce douloureux entretien.

M. Guêpier reprit, après avoir toussé pour raffermir sa voix qui tremblait un peu :

« Je crains que le régime de la pension ne te paraisse bien dur après l'entière liberté dont tu as joui jusqu'ici, et qu'il n'ait une mauvaise influence sur ta santé. J'ai donc écrit à un neveu de ton bon-papa, qui habite l'Allemagne depuis fort longtemps et qui est le père d'une nombreuse famille, pour lui demander s'il consentirait à se charger de toi — moyennant finances, bien entendu — et je lui fixais d'avance le prix approximatif de ta pension. Je viens de recevoir sa réponse. Après quelque hésitation, il accepte. Il ne tient donc plus qu'à toi de décider. Tu es assez raisonnable et assez intelligente pour qu'on te permette de donner ton avis.

CHARLOTTE.

Qu'est-ce donc que ces cousins, bon ami? Jamais je n'ai entendu parler d'eux et bon-papa ne leur écrivait jamais.

Mme POISE, *intervenant.*

Votre bon-papa ne vous en parlait jamais parce qu'il était depuis longtemps en froid avec cette branche des Silbermann. Son neveu, Gaspard de Silbermann, qui passait à ses yeux pour peu intelligent et très faible de caractère, avait été envoyé tout jeune dans une petite ville d'Allemagne; il s'y était marié avec une demoiselle de là-bas. Votre bon-papa désapprouvait beaucoup ce mariage qu'il trouvait inconsidéré et indigne d'un Silbermann.

CHARLOTTE, *vivement.*

Mais alors je ne veux pas aller chez ce cousin puisque mon bon-papa désapprouvait sa conduite.

Me GUÊPIER.

Rassure-toi, Charlotte. Je ne songerais pas à t'y envoyer s'il y avait eu des dissentiments graves entre lui et ton grand-père. Le cousin Gaspard et sa femme, la cousine Hilda, sont des gens parfaitement honorables. Ton bon-papa s'était d'ailleurs réconcilié avec eux et il avait même été leur faire visite peu de temps avant ta

naissance. — Tu peux donc parfaitement choisir d'aller chez eux plutôt qu'au couvent sans le plus petit scrupule de conscience.

CHARLOTTE.

Et vous dites qu'il a plusieurs enfants, ce cousin Gaspard?

Me GUÊPIER.

Sa famille est très nombreuse; il a des garçons et des filles.

CHARLOTTE.

Est-ce qu'il y a des enfants de mon âge dans le nombre?

Me GUÊPIER.

Certainement. Je crois qu'il y en a de tous les âges. D'ailleurs je vais te lire la lettre du cousin Gaspard en réponse à la mienne ».

Et M. Guêpier, déployant un papier, lut ce qui suit :

« Monsieur,

« J'ai attendu quelques jours avant de vous « répondre, voulant avoir l'avis de Mme de Sil-« bermann, qui était justement à la campagne « avec ma fille aînée quand j'ai reçu votre « lettre. Après quelques hésitations bien légi-« times, Mme de Silbermann me charge de vous

« dire qu'elle consent à prendre chez elle notre
« petite cousine aux conditions que vous nous
« proposez. Votre pupille jouira chez nous des
« charmes de la véritable vie de famille. Mes
« enfants, garçons et filles, sont exceptionnel-
« lement aimables et formeront pour elle la plus
« agréable des sociétés; quant à Mme de Silber-
« mann, est-il besoin de vous dire que c'est une
« femme supérieure, le type de la maîtresse de
« maison, la mère de famille par excellence. Notre
« petite cousine trouvera en elle le meilleur et
« le plus rare exemple de toutes les vertus.

« Recevez, Monsieur, etc., etc.

« *P.-S.* — Mme de Silbermann me charge de
« prévenir votre pupille qu'elle ne doit pas
« compter chez nous sur le luxe et l'apparat au
« milieu desquels elle a vécu chez son grand-
« père. Nous sommes dans une position de for-
« tune *très modeste*, et en fût-il autrement que
« nous priserions toujours la simplicité par-
« dessus tout.

« Votre dévoué,

« GASPARD DE SILBERMANN.

« 2e *Post-Scriptum.* — Mme de Silbermann me
« charge de vous dire que, pour plus de commo-

« dité, la pension devra être payée d'avance. »

Me GUÊPIER, *au bout d'un moment de silence.*

Eh bien, Charlotte, qu'en dis-tu? que décides-tu?

CHARLOTTE.

Je dis que j'aurais mieux aimé savoir s'il y a un jardin, que d'être prévenue des perfections de la cousine de Silbermann.

Me GUÊPIER, *ne pouvant s'empêcher de rire.*

Tu peux être sûre qu'il y a un jardin : dans toutes les petites villes, les maisons ont des jardins; si le cousin Gaspard n'en parle pas, c'est parce que la chose va de soi.

CHARLOTTE.

Bon ami, j'ai entendu les grandes personnes dire que la nuit portait conseil. Laissez-moi y réfléchir jusqu'à demain, et je vous promets de vous donner une réponse, quand vous viendrez dans l'après-midi.

Me GUÊPIER.

Comme tu voudras, ma chère enfant; mais je dois te prévenir que, pour ma part, je désire vivement te confier à tes cousins; tu as été très gâtée, très choyée par ton pauvre grand-père qui te tenait lieu de papa et de maman; tu as vécu au grand air, très librement. Je ne te vois

pas pensionnaire dans un couvent. Je t'avoue franchement que je ne serai jamais tranquille, et que mon existence sera troublée par une constante préoccupation, si tu ne me laisses pas te remettre entre les mains de ta cousine Silbermann, qui doit être, à n'en pas douter, une excellente mère de famille. »

Le lendemain matin, la pauvre petite Charlotte, les yeux rougis par les larmes qu'elle avait versées toute la nuit, mais l'air calme et décidé, entra dans la salle à manger où se trouvait déjà Mme Poise, et lui dit d'un ton ferme :

« Madame Poise, je sens bien que mon tuteur désire me voir aller en Allemagne, et que la responsabilité d'une petite fille comme moi lui fait peur. Vous pouvez écrire au cousin Gaspard en le remerciant bien de ma part; je suis prête à me rendre chez lui dès qu'il le faudra. »

Le jour même, Mme Poise s'occupa des préparatifs du départ de Charlotte, car le temps pressait, et la famille anglaise annonçait son arrivée. Huit jours après, Charlotte, agenouillée devant la tombe de son cher bon-papa, lui faisait ses adieux, et, mains jointes, le cœur gonflé de douleur, lui promettait de conserver à jamais sa mémoire :

« Adieu, mon cher bon-papa, adieu, disait la petite fille, c'est demain que je pars; je ne la verrai plus, la maison que j'aimais tant. Je vous promets d'être bonne, d'être forte, d'être courageuse, pour que votre petite-fille se montre digne de vous. Mais, oh! mon cher bon-papa! que je suis malheureuse, et comme j'ai du chagrin. Non, jamais, jamais, aucune petite-fille ne fut aussi à plaindre que la vôtre. Protégez-moi, mon cher bon-papa, donnez-moi du courage; si vous ne me venez pas en aide, les forces m'abandonneront. »

Ce fut Mme Poise qui accompagna Charlotte à Regelberg. Le notaire ne pouvait abandonner son étude, et, à part lui, il n'était pas fâché d'avoir un bon prétexte pour esquiver ce qu'il considérait comme une corvée, car il avait une étrange horreur des déplacements. Le voyage fut long et pénible. Chaque sifflement de la machine causait à Charlotte une douleur physique, semblable à un coup de poignard qui lui aurait transpercé le cœur. On passa par plusieurs villes très intéressantes, telles que Strasbourg, Nuremberg, Stuttgart; mais la petite fille, qui avait pourtant l'esprit ouvert et curieux de toute nouveauté, ne donna pas un regard au

paysage. Les yeux fixes, l'esprit absorbé par une pensée, toujours la même, elle revoyait en imagination le château des Silbermann, la tonnelle couverte de clématites et de jasmin; et puis, au fond d'un cimetière, une tombe, et sur cette tombe, les mots qu'elle croyait toujours lire :

ICI REPOSE
LUDOVIC DE SILBERMANN.

Enfin, après trente-six heures de voyage, on arriva à Regelberg. Mme Poise prit une voiture, donna l'adresse de M. Gaspard de Silbermann et s'y fit conduire sur-le-champ.

Les voyageuses n'en pouvaient plus de fatigue.





# III

## Arrivée à Regelberg.

Au coup de sonnette de Mme Poise, une bonne à la figure luisante comme si elle l'avait frottée de graisse et au tablier non moins graillonneux, vint ouvrir la porte. Précédant les voyageuses, elle les introduisit dans une vaste pièce qui était, à n'en pas douter, la salle à manger, car on y voyait une grande table, recouverte d'une toile cirée, et, autour de la table, plusieurs personnes assises buvaient du café au lait et mangeaient des tartines de pain et de beurre.

Quand la porte s'ouvrit, toutes les personnes présentes levèrent la tête, et une grosse dame, occupée à mettre du sucre dans sa tasse, dit, sans se déranger : « Ah! voilà sans doute la petite cousine! »

Puis, comme personne ne bougeait, Mme Poise, dont toutes les idées sur la politesse et le savoir-vivre étaient complètement bouleversées par cette réception sans gêne, s'approcha de la grosse dame, et lui dit en allemand (langue qu'elle savait fort bien) : « J'ai bien l'honneur de vous saluer, madame. Je suis Mme Poise, l'institutrice de la petite Charlotte de Silbermann, et je vous amène mon élève pour la confier à vos bons soins. Sans doute vous êtes Mme de Silbermann, la cousine de Charlotte?

— En effet, répondit la grosse dame. Asseyez-vous, madame. » S'adressant à deux jeunes garçons assis à côté d'elle :

« Ludwig, Friederich, faites place. » Les deux garçons, ainsi interpellés, se reculent maussadement, mais ne font pas mine de se lever pour aller chercher une chaise.

La grosse dame, continuant avec le même calme, comme si Mme Poise et Charlotte, au lieu d'avoir fait un voyage de trente-six heures,



Mme Poise salua Mme de Silbermann.

venaient de rentrer après une petite promenade d'agrément autour de la ville :

« Prenez place, madame. Je vais vous servir une tasse de café au lait. M. de Silbermann n'est pas ici ; il ne revient que très tard de son usine. » Se tournant vers la petite fille qui se dissimule — le cœur serré d'angoisse et d'intimidation — derrière son institutrice : « Allons, avancez, prenez place, Charlotte. »

Mme Poise et Charlotte « prendraient place » bien volontiers, car elles n'en peuvent plus et sont brisées de fatigue. Mais les personnes présentes continuent à ne pas se déranger, et nul ne songe à leur offrir des chaises. Charlotte pense qu'elles vont être obligées de « prendre place » accroupies sur leurs talons, à la façon des Turcs ou des tailleurs. Mais Mme Poise, jetant autour d'elle un regard circulaire, aperçoit deux chaises dans un coin de la salle à manger, et les approche elle-même de la table, non sans se voir dans la triste nécessité de bousculer quelque peu Ludwig et Friederich, qui ne bougent pas plus que des termes, et dévisagent sournoisement les nouvelles venues en ricanant et en se poussant du coude.

Charlotte se fait toute petite, toute petite, et

elle aussi observe à la dérobée — mais non pas sournoisement, car elle en est incapable — ceux avec lesquels il lui faudra vivre pendant longtemps.

A la droite de Mme de Silbermann — est-il possible que cette grosse dame, qui a l'air d'une cuisinière, ait droit au nom de Silbermann? — sont les aimables jeunes garçons que leur mère a désignés par les noms de Ludwig et Friederich. A sa gauche une jeune fille d'une vingtaine d'années tricote d'un air hargneux, et pose de temps en temps son tricot pour avaler une gorgée de café au lait, tout en fixant sur Charlotte, par-dessus la tasse, deux gros yeux ronds comme ceux d'un oiseau. Enfin, au bout de la table, une petite fille aux airs vieillots s'amuse à faire des grimaces à un grand jeune homme blafard, qui la regarde sans manifester aucune surprise ni émotion, tout en tirant des bouffées de tabac d'une longue pipe en porcelaine.

Mme Poise, après avoir accepté la tasse de café au lait que lui offrait Mme de Silbermann, promena ses regards pointus autour de la table et dit d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre aimable :

« Mon Dieu, quelle nombreuse famille, madame! Tous ces enfants sont-ils les vôtres?

LA COUSINE DE SILBERMANN,

*d'un ton de satisfaction.*

Oui, c'est toute ma famille. Mais que je vous les présente.

Désignant la jeune fille aux yeux ronds :

« Voici Wilhelmine, puis (la petite fille qui grimace) Marguerite,... (le jeune homme à la pipe) Frantz (avec un sourire béat) et, à côté de vous, Ludwig et Friederich. »

La présentation faite, Mme Poise supposa que la grosse dame allait enfin lui poser quelques questions sur son voyage comme l'exigeait la simple politesse, à défaut d'intérêt véritable. Mais point. Mme de Silbermann ne manifesta aucune curiosité à cet égard. La chose la laissait sans doute indifférente, et pour ce qui est de la politesse, Mme Poise devait apprendre dans la suite que la cousine de Silbermann professait le plus complet mépris à l'égard de cette vertu, et qu'il était courant dans la famille de dire d'un ton de dédain : poli comme un Français....

La pauvre petite Charlotte se sentait glacée d'appréhension à la pensée de vivre parmi ces étrangers qui lui semblaient si différents de tous les gens qu'elle avait vus jusqu'alors. Du vivant de son bon-papa, elle avait fait parfois des visites

avec lui ou avec Mme Poise à des châtelains des environs. Elle se rappelait avec quelle bonne grâce elle avait été accueillie, combien gentiment les enfants, petites filles ou petits garçons, venaient au-devant d'elle, lui proposaient de jouer ou de regarder des livres et des images. — Et ceux-là, qui étaient pourtant de sa famille, n'avaient pas pitié de l'abandon d'une pauvre orpheline; ils ne l'avaient même pas embrassée et ils l'examinaient d'un air hostile et malveillant, tandis qu'elle s'efforçait d'avaler son café au lait sans perdre son équilibre menacé par les coups de pied que Friederich lui allongeait sournoisement en signe de bienvenue.

Mme Poise, incapable de rester plus longtemps sans parler, se décida à fournir d'elle-même quelques détails sur son voyage, puisque enfin personne ne faisait mine de lui en demander. La cousine de Silbermann les accueillit avec une indifférence parfaite, interrompant sans aucune cérémonie pour faire à ses enfants des remarques insignifiantes ou leur proposer : « Un peu plus de lait, Wilhelmine? Friederich, as-tu assez de beurre? » Elle parlait correctement le français, mais avec un accent tudesque si épouvantable

que Charlotte en avait à la fois envie de rire et de pleurer.

Enfin, quand tout le monde eut avalé son café au lait, agrémenté d'un nombre prodigieux de tartines de pain beurrées, la cousine s'avisa tout à coup que l'institutrice et la petite fille étaient peut-être fatiguées d'un aussi long voyage, et proposa de les conduire dans leur chambre pour y prendre quelque repos.

M^me^ POISE.

vec plaisir, madame, d'autant plus que nous avons bien besoin, Charlotte et moi, de nous débarbouiller. Nous devons être noires comme des cheminées. Un peu d'eau fraîche va nous faire grand bien.

LA COUSINE DE SILBERMANN, *avec un sourire ironique.*

Oui, oui, je sais, les Français ont la manie de se laver les mains toute la journée. C'est une véritable lubie.... »

Charlotte ne comprit pas très bien ce que venait faire là le mot « lubie » d'autant plus que la cousine le prononça « lupie »; mais elle saisit son intention de dire quelque chose de désagréable contre les Français, et comme Charlotte était vive et sensible, elle ne put s'empêcher de s'écrier :

« Ce n'est pas un défaut de se laver les mains, et les Français ont bien raison de vouloir être propres. »

Le visage rond de la cousine prit une expression de mécontentement qui prouva que cette grosse dame si placide savait au besoin avoir l'air on ne peut plus désagréable.

« Vraiment, dit-elle en se tournant vers la petite fille, voici une petite demoiselle qui s'emporte bien facilement. Ici nous ne nous fâchons pas pour si peu, nous sommes des gens plus calmes. J'espère qu'elle apprendra à le devenir, car la paix est l'élément indispensable de mon existence. »

La cousine de Silbermann proclama son amour de la paix sur un ton agressif qui atténuait singulièrement l'effet de ces paroles soi-disant conciliantes. Charlotte baissa la tête sans répliquer. Elle sentit qu'elle avait eu tort de prendre si au tragique une remarque évidemment désagréable, mais au fond sans portée, et qu'elle ne devait pas se permettre de répondre sur ce ton à une personne qui avait droit au respect, ne fût-ce qu'à cause de son âge.

Quand Charlotte entra dans la chambre que lui destinait la cousine de Silberman, elle recula

d'horreur.... Et elle eut tout à coup la vision de son ancienne chambrette rose, avec ses rideaux de perse et sa tapisserie à fleurs, son lit en cuivre drapé de rose et tous ces petits riens qui en faisaient le plus joli nid du monde. Combien celle-ci lui ressemblait peu! aux fenêtres il n'y avait pas de grands rideaux, et un carreau cassé avait été remplacé par du papier. Le lit était en fer, recouvert d'une affreuse couverture de laine grise dont les domestiques de son grand-papa n'auraient pas voulu. — Pas de toilette, mais sur une vilaine table boiteuse, une cuvette « grande comme un dé à coudre, » pensa Charlotte et un pot à eau ébréché. Sous la table un seau et un broc en zinc si crasseux qu'ils n'avaient jamais dû être nettoyés.... La pauvre Charlotte n'était pas une petite fille vaniteuse. Si elle tenait aux choses bien arrangées et élégantes, c'est parce qu'elle aimait d'instinct tout ce qui est joli, et parce qu'elle avait un goût beaucoup plus développé que ne l'ont en général les enfants de son âge.

L'aspect sordide et surtout malpropre de cette vilaine chambre lui serra le cœur. Elle restait sur le seuil, ne pouvant se décider à entrer. Mme Poise, choquée aussi, non dans son goût,

comme Charlotte, mais dans son amour de l'ordre et de la correction, demanda :

« C'est ici qu'habitera Charlotte?

— Certainement, répondit avec aigreur Mme de Silbermann à laquelle n'avait point échappé la pénible surprise des voyageuses. Sans doute ce n'est pas une chambre de princesse; mais chacun fait ce qu'il peut. Mes filles et mes garçons s'en contentent bien. Je pense que Charlotte saura en faire autant. »

Mme Poise aurait pu répondre qu'il n'est pas nécessaire d'être une princesse pour coucher dans un réduit propre et se laver les mains dans une cuvette de dimension vraisemblable. Mais elle garda prudemment cette réflexion pour elle, ce qui prouve que la politesse française n'est pas aussi inutile qu'on voulait bien le dire chez les Silbermann.





# IV

## Première journée.

Le lendemain matin, quand Charlotte entra, suivie de Mme Poise, dans la salle à manger où la bonne crasseuse les avait conviées d'un air maussade à se rendre pour le premier déjeuner, elle trouva comme la veille cousins et cousines rassemblés autour de la table et se bourrant, sans souffler mot, de pain, de beurre, de miel, et de café au lait. Mais cette fois, le chef de famille était présent, et lui du moins parut s'apercevoir de l'entrée des deux voyageuses. Il se leva pour venir à leur rencontre, salua Mme Poise, et s'adressant à Charlotte :

« Bonjour, ma petite Charlotte, lui dit-il d'un air affable; voyons que je te regarde avant de t'embrasser. Tu me rappelles tout ce que j'ai quitté depuis si longtemps et qui était presque sorti de ma vieille mémoire : ma famille et ma patrie. »

Charlotte se tenait bien droite devant l'oncle de Silbermann, et le regarda en face, dans les yeux, sans fausse timidité ni hardiesse, en petite fille franche et bien élevée qu'elle était. Le vieux cousin contempla ses yeux bleus candides et fiers, ses jolis cheveux blonds aux reflets d'or, son petit visage rond que la nature avait fait joyeux et ouvert et dont les belles couleurs pâlissaient et se ternissaient sous l'influence d'un chagrin au-dessus de son âge :

« Comme tu ressembles à ton grand-père, ma pauvre petite! lui dit-il en soupirant. Tu as ses yeux et ses cheveux. Et quelle bonne frimousse éveillée! Une vraie petite Française! »

Ces bonnes paroles, les premières, les seules que Charlotte eût entendues depuis son arrivée à Regelberg rendirent un peu courage à la petite fille — à douze ans on espère si vite! Elle eut un élan de tout son être vers le cousin qui avait connu et aimé son cher bon-papa, qui lui, du

moins, songeait à évoquer son souvenir, et se levant sur la pointe des pieds, ce fut de tout cœur qu'elle lui passa ses bras autour du cou et l'embrassa bien fort sur les deux joues.

LE COUSIN DE SILBERMANN.

On m'a dit que tu savais très bien l'allemand, petite. Tu ne te sentiras donc pas dépaysée auprès de nous. Et puis tes cousins et cousines parlent aussi le français quand ils le veulent, n'est-ce pas, enfants? »

Ce disant, le cousin de Silbermann se tourna vers les enfants, mais n'en obtint aucune réponse. Franz, Ludwig et Friederich ne levèrent même pas la tête. On eût dit que la question ne les concernait nullement. Wilhelmine et Marguerite se regardèrent en ricanant, on ne sait pourquoi. Et la voix de la cousine de Silbermann s'éleva maussade et fâchée :

« Gaspard, quand tu auras fini tes compliments, tu voudras bien te rasseoir, n'est-ce pas? Le café refroidit.

LE COUSIN DE SILBERMANN, *avec empressement.*

Mais certainement, Hilda, tout de suite, tout de suite. Je te demande bien pardon, je ne songeais plus au café....

Et s'embrouillant dans une phrase d'excuse,

M. de Silbermann reprit sa place, tout penaud, avec l'attitude confuse d'un enfant qui vient d'être réprimandé.

Charlotte s'étonna, à part elle, dans son petit bon sens précoce encore mûri par les épreuves, que le cousin de Silbermann autorisât sa femme à le tancer comme on tance un écolier, et ses maussades enfants à le traiter sans le respect et les égards qui sont dus au chef de la famille. Rien n'était plus choquant que ce spectacle. Sa surprise en fut si grande qu'elle se mit à examiner attentivement le cousin de Silberman, à l'égal d'une sorte de curiosité. Et il produisit sur elle une singulière impression. Il lui fit l'effet, non pas d'un vieux monsieur comme son grand-père, mais d'un grand enfant dont la figure aurait vieilli et dont les cheveux auraient grisonné sans qu'il fût jamais parvenu à l'âge d'homme.

Et Charlotte ne se trompait pas; elle avait bien jugé, avec son intelligence ferme et droite. Le cousin de Silbermann n'était qu'un grand enfant. Il n'avait ni énergie, ni volonté. L'air sans cesse effaré, affairé, distrait et dans la lune, ses souliers délacés, sa cravate remontant dans son cou par-dessus son faux col, il lui était arrivé de sortir ayant un chapeau sur la tête et en

tenant un autre à la main. Un jour, en soirée, il avait tiré de sa poche une chaussette en guise de mouchoir. On le voyait parcourir la ville pour se rendre à ses affaires, les lunettes remontées sur le front, tenant sous son bras une serviette bourrée de papiers dont il perdait la moitié en route, courant toujours, essuyant son front en sueur, passant sans les voir devant les personnes qu'il connaissait le mieux, et tirant, en revanche, de grands coups de chapeau à celles qu'il n'avait jamais vues.

Le cousin de Silberman n'avait guère plus de cervelle qu'un vieil oiseau ou qu'un vieux bébé; il passait dans la vie sans y rien comprendre, à la fois crédule à l'excès et rebelle aux vérités les plus élémentaires, dépourvu de discernement et de jugement, éternelle dupe de sa famille et de son entourage. Mais il faut lui rendre justice, il gardait du temps passé des manières affables et courtoises et un fond de politesse bien tenace, puisque les sarcasmes de la cousine Hilda n'avaient pu en triompher. Cette urbanité surprenait par contraste dans un milieu où la grossièreté était élevée à la hauteur d'un principe. Le cousin de Silberman était d'ailleurs un excellent homme, si tant est qu'un homme puisse

être excellent quand il est incapable de diriger ses enfants et tremble devant sa femme comme un petit garçon.

Oui, le cousin de Silberman tremblait devant sa femme, il n'y a pas à dire; et pourtant la cousine Hilda ne s'emportait jamais, ne criait jamais, ne discutait jamais. Mais elle avait une façon de le regarder de ses petits yeux de poule qui le faisait rentrer sous terre. Et puis elle était si têtue, si têtue, elle opposait à toute influence une telle force d'inertie, qu'avec elle il fallait toujours céder. Vouloir la raisonner, c'était proprement essayer de raisonner une borne. Si bien qu'on ne savait plus si le cousin Gaspard était devenu si faible parce que sa volonté avait dû se briser contre un mur, ou si la cousine Hilda était devenue si autoritaire, sous des apparences endormies, parce qu'elle avait compris que le cousin Gaspard ne lui résisterait jamais. Sans doute l'amalgame s'était fait tout seul, et on ne saurait jamais qui avait commencé.

Quand le déjeuner fut achevé, Mme Poise manifesta le désir de rester quelques moments seule avec M. et Mme de Silberman pour les entretenir de la situation de Charlotte. Elle voulait régler avec eux la question de pension, leur dire

quelles étaient les ressources — bien faibles, hélas! — que le bon-papa avait laissées à sa petite-fille, leur faire part des intentions de son tuteur au sujet de l'éducation et de l'instruction qu'elle devait recevoir, — en un mot s'entendre avec eux sur tous les détails matériels, car Mme Poise était une personne d'ordre et de tête; si elle manquait de sensibilité et de naturel, elle avait en tout cas le sentiment de son devoir et tenait à honneur de remplir convenablement la mission dont l'avait chargée le tuteur de Charlotte en lui confiant l'enfant.

Tandis que s'échangeaient des propos peu gais sur le sort de Charlotte, cousins et cousines avaient emmené la petite au jardin et lui en faisaient les honneurs à leur manière. Le jardin était vraiment superbe. Ce fut une joie pour Charlotte de penser qu'elle pourrait passer des journées dans ce coin de verdure, où la beauté des fleurs la consolerait de la maussaderie des gens. Il était on ne peut plus mal soigné, mais pittoresque dans son désordre et son abandon. Charlotte se promenait entre les plates-bandes incultes, admirant les roses, les lis, les œillets, les glaïeuls qui y croissaient au hasard. Wilhelmine et Marguerite l'accompagnaient et enga-

gèrent la conversation en allemand. Vous savez déjà que Charlotte possédait cette langue à peu près aussi bien que sa langue maternelle, de sorte que les cousins et cousines qui s'étaient bien promis de la tourner en ridicule, en furent pour leur courte honte et durent se passer de la charitable et spirituelle distraction sur laquelle ils comptaient si bien.

WILHELMINE.

Quel âge avez-vous?

CHARLOTTE.

Douze ans et demi. Et vous?

WILHELMINE, *avec aigreur.*

Qu'est-ce que cela peut bien vous faire de savoir l'âge d'une grande demoiselle comme moi Vous êtes d'une indiscrétion!...

CHARLOTTE, *avec un étonnement naïf.*

Mais vous m'avez bien demandé le mien? Cela ne peut pourtant rien vous faire non plus!

WILHELMINE, *d'un air majestueux.*

Moi, je vous l'ai demandé par politesse, pour vous faire plaisir, pour avoir l'air de m'intéresser à vous.

CHARLOTTE, *toujours naïvement.*

Moi aussi, je vous l'ai demandé par politesse.

Je vous assure que cela ne m'intéresse pas du tout non plus.

WILHELMINE, *ricanant.*

Vous êtes bien aimable; je vous remercie.

CHARLOTTE, *avec vivacité.*

Je suis comme vous, je dis la même chose que vous. Pourquoi serait-ce bien quand vous le dites, et serait-ce mal quand je le répète? »

Wilhelmine ne répondit rien — et pour cause. Mais comme elle avait très mauvais caractère, elle devint rouge de dépit. Décidément la conversation était mal engagée. La grande cousine ne s'attendait pas à trouver tant de défense et de jugement chez une petite fille, et elle était furieuse que cette bambine se permît de lui répliquer et d'avoir le dernier mot.

Charlotte, qui se repentait déjà de son mouvement de vivacité, reprit gentiment au bout d'une minute de silence :

« Quel beau jardin vous avez! J'adore les fleurs; je serai bien contente de venir me promener ici et les respirer. »

Wilhelmine demanda, la curiosité l'emportant sur le dépit :

« Chez votre grand-père, je suppose que vous deviez avoir aussi un jardin? »

CHARLOTTE.

Oh oui! Il y en avait un immense, avec toutes sortes de plantes et d'arbustes rares. (*Étourdiement.*) Mais il était beaucoup mieux soigné et entretenu que celui-ci. Il n'y a pas de comparaison.

WILHELMINE, *sèchement.*

Aussi votre bon-papa a-t-il fait tant de dépenses qu'à sa mort il a fallu vendre la maison, et il vous a laissée presque sans fortune. Il n'y a pas de plantes rares dans notre jardin, mais nous ne devons rien à personne. »

Ce fut au tour de la pauvre Charlotte de devenir rouge comme une cerise, et ses yeux se remplirent de larmes. Sans doute la petite fille avait eu tort de parler sans réfléchir; mais la réponse de la grande cousine indiquait un tel manque de cœur que Charlotte en resta confondue, et qu'elle ne se sentit même pas le courage de relever ce vilain propos.

Le tour du jardin s'acheva presque en silence; Charlotte ne répondait plus guère que par monosyllabes aux questions de ses cousines; encore Wilhelmine et Marguerite trouvèrent-elles moyen de lui faire plusieurs remarques désobligeantes sur la façon dont elle était habillée, dont elle

marchait, dont elle était coiffée, entremêlées de critiques à l'égard des Françaises. Telle était la manière dont ces aimables filles comprenaient l'hospitalité.

Le soir, quand Charlotte se coucha dans son affreux petit lit de fer aux draps rudes et mal bordés, elle se remémora tous les incidents de la journée et se mit à pleurer amèrement en étouffant ses sanglots sous la couverture pour que Mme Poise ne l'entendît pas. Car elle sentait confusément, avec son intelligence développée par le chagrin, que des consolations qui ne viendraient pas du cœur ne sauraient non plus trouver le chemin du sien, et que Mme Poise ignorait, hélas! les paroles qui calment et qui réconfortent. La pauvre Charlotte répétait tout bas désespérément : « Je les déteste, je les déteste, je les hais. Ils sont bêtes, ils sont méchants, ils sont laids, pouah, pouah! » Puis tout à coup, au milieu de sa colère et de sa douleur ,lui revinrent des paroles souvent répétées par son bon-papa : « Il ne faut haïr personne. Il faut aimer son prochain comme soi-même. Il faut voir le bon côté des gens. » La pauvre petite, soudain calmée, murmura doucement, comme si elle répondait à son grand-père : « Oui, bon papa, je tâcherai,

oui, mon cher bon-papa. » Et elle se dit qu'après tout elle était sans doute injuste à l'égard de sa nouvelle famille, qu'ils étaient raides et disgracieux avec elle parce qu'ils manquaient un peu d'affabilité et qu'ils ne la connaissaient pas encore; mais tout cela changerait certainement quand elle ne serait plus pour eux une étrangère, et quand ils auraient vu combien elle était disposée à les aimer et à leur faire plaisir. C'est sur ces bonnes pensées que la petite fille finit par s'endormir.





# V

## Charlotte fait de beaux projets.

Il y avait déjà quinze jours que la pauvre petite Charlotte avait été transplantée à Regeiberg et qu'elle essayait courageusement de se faire à sa nouvelle existence, supportable sans doute pour un autre enfant, puisqu'il n'y avait pas à souffrir au point de vue matériel, mais bien pénible pour la petite fille dont le cœur et l'intelligence étaient si développés. Mme Poise était restée une semaine entière chez les Silberman, bien que la cousine Hilda, fidèle à ses principes qui consistaient à considérer l'impoli-

tesse comme une vertu, ne l'en eût nullement priée. Mais il faut le dire à la louange de Mme Poise, elle n'avait pas voulu quitter Charlotte avant qu'elle ne l'eût vue s'acclimater un peu dans ce pays étranger, au milieu de cet entourage où tout était si nouveau pour l'enfant. Et maintenant Mme Poise, qui ne pouvait prolonger plus longtemps son séjour, venait de partir pour Moscou; elle se rendait chez une princesse russe, en qualité de lectrice et de dame de compagnie, engagée sur le renom de ses belles manières et de sa haute distinction. Charlotte l'avait accompagnée à la gare et lui avait fait ses adieux en pleurant. Ce n'est pas que Mme Poise se fût jamais montrée ni bien tendre ni bien maternelle pour son élève, nous le savons; mais son départ rompait le dernier lien qui rattachait Charlotte au passé et à la patrie, et la petite fille s'y cramponnait désespérément :

« Madame, chère madame, vous ne m'oublierez pas, s'écria Charlotte en sanglotant, au momoment où Mme Poise s'apprêtait à gravir le marchepied du wagon en combinant son élan de façon à le concilier avec la dignité dont elle ne se départait dans aucune circonstance. Vous m'écri-

rez quelquefois, vous ne m'abandonnerez pas? »

Mme Poise faisait rarement preuve d'une sensibilité exagérée; pourtant elle se sentit remuée par le désespoir de l'enfant, et un sentiment qu'elle n'avait jamais éprouvé que pour elle-même, celui de la pitié, s'éveilla tardivement dans son cœur. Elle eut comme dans un éclair la vision du triste sort de la petite fille, de son abandon moral, et ce fut d'un ton presque affectueux qu'elle lui répondit :

« Oui, ma chère Charlotte, je penserai à vous et je vous écrirai, je vous le promets. Vous aussi, vous me tiendrez au courant de votre santé et de vos études. Travaillez bien votre piano. Peut-être aurez-vous besoin plus tard, ma pauvre petite, de posséder un talent et de vous en servir.... »

Et pour ne pas perdre l'habitude de ramener tout à elle et de se mettre en avant, elle ajouta :

« Que serais-je devenue, mon Dieu, sans mon instruction et les talents d'agrément que j'avais cultivés dans ma jeunesse? Qui m'aurait dit qu'un jour je me verrais réduite, moi, Mme Poise, à en tirer mes moyens d'existence? »

La pauvre petite Charlotte continua d'une voix à peine distincte :

« Et quand vous m'écrirez, vous... vous me parlerez de mon bon-papa, puisque moi je ne pourrai jamais parler de lui à personne, que personne ici ne le connaît bien ni ne l'aime.... »

Le souvenir du bon-papa, évoqué par Charlotte, dissipa instantanément l'émotion de Mme Poise, en lui remettant en mémoire ses déceptions et ses rancunes contre M. de Silberman par qui elle se croyait lésée; et ce fut d'un ton redevenu soudain pointu qu'elle répondit à Charlotte, en se dégageant de son étreinte :

« Si votre bon-papa l'avait voulu, ma chère enfant, nous n'en serions pas là, vous et moi. Nous aurions pu vivre tranquillement ensemble toutes les deux, sans séparation ni exil. Par une générosité mal entendue, il a comblé des indifférents tandis qu'il privait d'une récompense bien méritée les personnes dévouées de son entourage. »

Sur ces paroles, d'où le tact aussi bien que le cœur étaient complètement bannis, Mme Poise se tourna vers la cousine Hilda et lui fit ses adieux en la remerciant de sa bonne hospitalité. Or l'opinion de Mme Poise sur cette hospitalité était tout juste l'opposé de celle qu'elle lui exprima. Mais Mme Poise avait pour principe de

« conserver toujours les apparences », comme elle le disait, et d'être aimable avec tout le monde; ce n'était pas pour rien que la petite Charlotte l'avait qualifiée de « grosse chatte qui rentre les griffes », au temps heureux où il lui était permis de dire tout ce qui lui passait par la tête à son bon-papa.

Rentrée dans la maison qui devait être la sienne, Charlotte se souvint des promesses qu'elle avait faites à son grand-père quand elle était allée prier sur sa tombe et lui dire adieu, et la petite fille, vaillante et courageuse, résolut de les mettre aussitôt à exécution.

« Voilà ce qu'il faut que je fasse, se dit-elle; je vais bien travailler mon piano. Je me perfectionnerai autant que possible dans l'allemand. Je tâcherai de me rendre aimable, de ne pas me fâcher pour des petites choses, de m'habituer au caractère des gens, et peut-être que cousine Hilda, Wilhelmine et Marguerite finiront par m'aimer un peu. Et quand je serai grande et que j'aurai bien travaillé et réussi à passer tous mes examens, je retournerai dans le pays de bon-papa; je prendrai avec moi toutes les pauvres petites filles qui n'ont plus ni grand-père ni grand'mère, ni parents, ni personne pour les ai-

mer. Surtout je ne serai pas pointue et sèche avec elles comme Mme Poise l'a été avec moi, parce que je sais trop combien cela fait souffrir. »

Ces résolutions naïves dénotaient un bon sens, un cœur et une énergie bien rares chez une enfant de cet âge. Oui, Dieu soit loué! la petite fille avait une âme vaillante, et chaque jour elle devait en donner de nouvelles preuves.

Charlotte fut bientôt au courant des habitudes de la maison. L'oncle Gaspard se rendait régulièrement tous les jours, le dimanche excepté, à son usine, où il manipulait des produits chimiques; il rentrait le soir couvert de taches des pieds à la tête et dans un désordre qui tenait bien plus encore à sa nature qu'au genre de travail auquel il se livrait. Frantz passait ses journées dehors sous prétexte de se rendre aux cours de l'Université, mais en réalité pour boire de la bière et fumer des pipes dans toutes les brasseries de la ville. Ludwig et Friederich allaient en classe au gymnase le matin et l'après-midi. Seules restaient à la maison la cousine Hilda, Wilhelmine et Marguerite. Wilhelmine en sa qualité de jeune fille à marier, dont l'éducation passait pour terminée, — comme sont terminées les choses qui n'ont jamais commencé

— n'avait soi-disant plus rien à faire qu'à se croiser les bras dans l'attente d'un mari. Marguerite, par la même raison qu'elle devait être aussi un jour une demoiselle à marier, se préparait à cet état en n'en faisant pas davantage.

« D'ailleurs, le travail de tête, c'est bon pour les garçons », déclarait la cousine Hilda d'un ton péremptoire.

Encore eût-elle dû ajouter : « bon pour les garçons en général mais pas pour les miens en particulier », car, en vérité, le « travail de tête » ne paraissait pas accabler ses fils.

Le petit cœur de Charlotte, qui était avide d'affection, cherchait en vain à qui s'attacher autour d'elle. La cousine Hilda ne lui accordait pas la moindre attention; elle était absorbée tout entière par sa tendresse maternelle qu'elle entendait d'ailleurs d'une façon toute particulière. Aimer ses enfants consistait pour elle à leur laisser faire tout ce qu'ils voulaient sans jamais leur imposer aucun devoir ni contrainte, et sans travailler en quoi que ce soit au développement de leur âme ou de leur intelligence.

Certes, ce n'était pas ainsi que le grand-père de Charlotte comprenait l'éducation; il avait conscience de ses devoirs; il voulait faire d'elle

une vraie femme, à l'esprit solide, à l'âme bien trempée. Aussi l'infinie tendresse qu'il lui portait ne l'empêchait-il nullement de la réprimander quand elle le méritait.

Le cousin Gaspard n'existait pas : il était anonyme. Franz ne daignait se montrer qu'aux heures des repas, pendant lesquels — quand il était de bonne humeur — il se livrait à de grosses facéties qui suscitaient l'hilarité générale. En sa qualité d'étrangère, Charlotte ne pouvait en goûter le sel. Mais un vague instinct lui disait d'ailleurs que ce n'était pas dommage et qu'elle n'y perdait rien — au contraire. Wilhelmine et Marguerite, bornées, sottes et vaniteuses, ne lui inspiraient aucune sympathie; à chaque instant se trahissait leur basse et vilaine jalousie à l'égard de leur petite cousine qu'elles dénigraient sournoisement, se poussant du coude et ricanant à ses moindres gestes, dont l'extrême et naturelle distinction étonnait leur vulgarité et passait à leurs yeux pour de la pose et de l'afféterie. Ludwig était un gros garçon plein de soupe, aux joues rouges, tendues et luisantes comme un ballon du Louvre, pensait Charlotte. Il s'endormait après le dîner et ronflait sur ses livres au lieu d'apprendre ses leçons — si fort, si fort que

Charlotte se demandait comment un petit garçon pouvait faire tant de bruit avec un seul nez. Non, avec la meilleure volonté du monde, il était impossible de s'attacher à aucun de ces gens-là.

Restait Friederich dont nous n'avons encore rien dit. Agé de quatorze ans, grand pour son âge et bien découplé, son physique était beaucoup plus distingué que celui de ses frères et de ses sœurs. Il avait d'assez beaux yeux noirs, bien que trop ronds et trop enfoncés, et un visage pâle et allongé qui au premier abord, ne manquait pas de charme. Mais sa physionomie était déparée par un je ne sais quoi de fourbe et de cauteleux, et de toute sa personne émanait quelque chose de mou, d'apathique, d'équivoque et d'efféminé, qui produisait une impression pénible et finissait même par inspirer une sorte de répulsion. Charlotte avait remarqué que Friederich ne regardait jamais personne en face, et que tous ses mouvements étaient gauches et contournés; mais comme il était en outre d'une taciturnité extraordinaire, elle supposa charitablement que cette manière d'être tenait à une timidité exagérée, et son bon petit cœur en éprouva pour lui de la pitié.

Bien qu'il fût on ne peut plus grossier et désa-

gréable avec ses parents, auxquels il ne disait jamais ni bonjour ni bonsoir, ne répondant même pas à leurs questions et recevant les marques de leur sollicitude avec une hargneuse indifférence, Friederich était, à n'en pas douter et l'on ne sait pourquoi, le favori de sa maman. Elle avait une façon de lui dire « liebes Fritzele », en le regardant avec un air attendri et des yeux humides, qui faisait commettre à la pauvre petite Charlotte des péchés d'envie — mais d'une envie si légitime que personne, en vérité, n'aurait pu la blâmer de ce sentiment. Pauvre enfant! comme elle eût voulu, elle aussi, être appelée « liebes Löttchen », et comme elle eût répondu autrement aux caresses et aux paroles affectueuses que ne le faisait ce maussade Friederich — toujours tête basse, l'air buté, ses épais sourcils noirs froncés au-dessus de son grand nez, et sa bouche de travers aux coins abaissés vers le menton dans une moue d'éternelle mauvaise humeur!

Et comme c'était étrange de grogner toujours, de ne parler que par monosyllables, de garder obstinément les yeux fixés sur le plancher, quand on avait un papa et une maman qui vous chérissaient, qu'on était un petit garçon choyé et

heureux, que le jardin était rempli de fleurs et d'oiseaux, et que le beau soleil du bon Dieu, brillant joyeusement, répandait de la gaîté au cœur même de ceux qui souffrent! Friederich était une énigme pour Charlotte! Elle avait vu des enfants turbulents, batailleurs, désobéissants, emportés, mais un petit garçon hypocrite, sournois, sans gaîté, sans jeunesse, toujours, toujours de mauvaise humeur,... non, cela dépassait vraiment la compréhension.

En réalité, Friederich était un enfant dont les accès de méchanceté et de taciturnité quasi maladifs indiquaient un état d'esprit inquiétant qui eût éveillé l'attention d'une mère moins apathique que la sienne. Mais la cousine Hilda ne voyait rien — ou du moins ne voulait rien voir. C'est si commode de se faire aveugle et sourd! On évite ainsi non seulement tout sujet d'angoisse, mais encore toute lutte et tout tracas. Et ainsi s'écoulait la vie de la cousine Hilda, entre sa tasse de café ou de thé et son tricot, sans que jamais lui vînt à la pensée qu'elle ne remplissait pas son devoir maternel. Enfants, soyez reconnaissants envers les mamans qui grondent, car ce sont celles-là qui aiment.

A force de réfléchir à la bizarrerie de Friederich, la pauvre petite Charlotte se persuada que son cousin devait avoir un chagrin caché dont personne ne se doutait — ou une maladie, et en ceci elle ne se trompait pas, car c'en est une, et la plus terrible de toutes que le manque de cœur. Elle se dit que si elle parvenait, par sa patience et sa bonne grâce, à gagner l'amitié et la confiance de son cousin, peut-être il consentirait à lui avouer ce dont il souffrait et qui le rendait si sombre. Alors elle le soignerait, elle le consolerait, elle deviendrait pour lui une confidente et même une seconde petite maman, et sa tendresse et ses soins triompheraient de cette insupportable maussaderie qui répandait un malaise dans toute la maison.

Et qui serait contente? Ce serait la cousine Hilda, quand elle verrait le « lieber Friederich », devenu affectueux et gentil, échanger son air sournois et renfrogné contre un air franc, joyeux et ouvert, comme en ont les petits garçons heureux et en paix avec leur conscience. Reconnaissante à Charlotte de sa bonne influence, elle finirait par lui témoigner, en récompense, une affection quasi maternelle.

Tels étaient les naïfs projets que Charlotte méditait le soir, dans son lit, en attendant le sommeil qui ne voulait pas venir. Ils étaient l'indice d'une âme noble et généreuse où rien de mesquin n'avait accès. Hélas! la petite fille ne savait pas qu'il existe des natures ingrates sur lesquelles aucune influence ni bon procédé n'a de prise. Il n'y en a pas beaucoup, heureusement; mais, c'est triste à dire, l'aimable Friederich était de celles-là!





# VI

## L'aimable Friederich.

Charlotte ne pouvait rester abandonnée à elle-même toute la journée. Les enfants de cet âge ont besoin d'un travail sérieux et régulier — quoi qu'en pensât la cousine Hilda — et la petite était d'ailleurs trop studieuse pour consentir à perdre son temps. De plus, sa fortune se trouvait si réduite qu'il devenait urgent qu'elle apprît à se suffire, ainsi que lui avait dit Mme Poise avec emphase.

Il fut donc convenu que Charlotte irait le matin et l'après-midi au pensionnat des Sœurs

de Saint-Joseph, où elle étudierait son piano et apprendrait le dessin. Le soir, elle ferait ses devoirs, repasserait ses leçons à la maison. Mme Poise avait dû dépenser les trésors de son énergie pour régler ces détails avec la cousine Hilda, qui opposait une force d'inertie effrayante à tout ce qui pouvait déranger en quoi que ce fût le ronron monotone de son existence endormie.

Dès le lendemain du départ de Mme Poise, Charlotte, portant ses livres et ses cahiers dans un joli cartable, vestige de ses élégances passées, se rendit au pensionnat accompagnée du cousin Gaspard qui, hors de chez lui et loin des regards de sa femme, devenant un tout autre homme, causa gentiment avec la petite fille jusqu'à la porte du couvent.

Le pensionnat des Sœurs de Saint-Joseph était situé dans une rue assez déserte de Regelberg, au milieu d'un beau et vaste jardin ombragé de grands arbres. L'aspect en était à la fois agréable et imposant, et la vue des religieuses avec leurs visages calmes et reposés produisit sur Charlotte une douce impression.

La matinée se passa à installer Charlotte en classe, à la présenter aux élèves et aux religieuses, et à lui faire subir un petit examen sur

tout ce qu'elle avait appris. Elle émerveilla maitresses et élèves par son savoir au-dessus de son âge, et par son excellente prononciation de l'allemand qui était presque irréprochable.

Quand l'heure du déjeuner sonna, la petite fille, qui devait rentrer chez ses cousins pour les repas, se trouva fort embarrassée. Personne n'était venu la chercher, et elle ne connaissait pas du tout le chemin qui menait à la maison. D'ailleurs, n'étant jamais sortie sans être accompagnée, elle eût craint de se risquer seule pour la première fois dans un pays étranger. Au bout d'un quart d'heure d'attente, elle allait faire part de son embarras à la sœur tourière, quand la lourde porte cochère s'ouvrit, et elle vit entrer Friederich, que sa mère avait chargé de ramener Charlotte et qui avait fait en route l'école buissonnière.

En l'apercevant, Charlotte eut un mouvement de joie; elle jugea de bon augure pour ses projets que ce fût Friederich, plutôt qu'un des autres, qu'on eût envoyé à sa rencontre; elle allait donc pouvoir commencer sur-le-champ la bonne œuvre qu'elle s'était naïvement promis d'entreprendre.

Friederich, sans lui dire bonjour, selon son

excellente habitude, lui coula un de ces regards obliques dont il était coutumier. Que voulez-vous? le pauvre garçon ne pouvait jamais regarder en face; ce n'était pas sa faute, sans doute; c'était une légère infirmité; on devait l'en plaindre au lieu de l'en blâmer. Ainsi pensa Charlotte avec indulgence.

Dans la rue, la petite fille, le cœur un peu serré par le mutisme de son cousin, se demanda comment elle allait engager la conversation, et voyant briller le beau soleil, elle ne trouva rien de mieux que de dire :

« Quel beau temps! Comme il fait bon! n'est-ce pas, Friederich, qu'on n'est jamais tout à fait malheureux quand le soleil brille? »

Pas de réponse. Friederich marche en lançant les cailloux devant lui avec le bout de ses souliers, l'air buté, la tête en avant et les yeux fixés sur le sol.

CHARLOTTE.

Pourquoi ne me répondez-vous pas, Friederich? Est-ce parce que je vous parle en français? Mais votre papa m'a dit que vous saviez très bien le français. Si vous le préférez, je vous parlerai en allemand. »

Toujours même silence. Cette fois, Friederich

ramasse une pierre et la jette à un chien qui passait près de lui. La pauvre bête s'enfuit en poussant un hurlement plaintif.

CHARLOTTE.

Ce n'est pas bien, ce que vous venez de faire là. Pourquoi jeter des pierres à ce pauvre chien? Vous lui avez fait mal, et lui marchait tranquillement sans s'occuper de vous. »

Pour toute réponse, Friederich ricane et continue à lancer des cailloux dans la direction du chien qui est, heureusement, hors de sa portée.

La pauvre Charlotte se sentit bien découragée par la façon dont l'aimable Friederich accueillait ses avances; son petit cœur se serrait à l'étouffer et elle eut bien envie d'abandonner la partie. Mais ce petit cœur tendre était aussi un cœur vaillant. Charlotte se dit que le chemin des âmes ne se trouve pas du premier coup; pour arriver à celle-ci, qui lui paraissait particulièrement impénétrable, il fallait s'armer de persévérance et de bonne humeur. Et d'ailleurs, en quoi eût consisté le mérite si la tâche avait été facile?

Charlotte jugea qu'il valait mieux changer de conversation, et que ses observations au sujet du chien allaient mal disposer Friederich. Com mencer par des reproches n'était pas le moyen de

gagner sa confiance et son amitié. Tâchant de surmonter la triste impression que lui avait causée la brutalité du petit garçon, elle reprit, au bout d'un moment de silence :

« Comme c'est beau, Regelberg! On dirait une ville de l'ancien temps. Les beaux arbres! les belles collines! Autrefois mon bon-papa m'a raconté qu'il y avait à Regelberg, au milieu d'un parc, un superbe château en ruines. Vous me conduirez le visiter, n'est-ce pas? »

Pas de réponse.

CHARLOTTE, *continuant.*

Moi, j'adore les vieilles villes, et les beaux châteaux, et les forêts, et les rivières, et les fleurs, et les nuages, et le soleil, et tout!... et tout!... C'est si beau tout ce que le bon Dieu a fait! Mais c'est encore les forêts que j'aime le mieux. Une fois, quand j'étais toute petite, j'ai été me promener dans un bois avec mon bon-papa. Nous sommes arrivés près d'un ruisseau, et tout autour, dans le gazon, il y avait des muguets qui embaumaient. J'en ai cueilli un gros bouquet. Mon Dieu, comme ils sentaient bon! La nuit, quand je ne dors pas, je me rappelle cette belle promenade, la plus belle que j'aie jamais faite, et à force d'y penser je crois sentir le parfum



Friederich ramasse une pierre et la jette à un chien.

des muguets comme s'ils étaient encore dans ma chambre. — Aimez-vous les muguets, Friederich? »

Pas de réponse.

CHARLOTTE.

Peut-être aimez-vous mieux les pervenches, ou les jacinthes, ou les glycines? Oh! voilà ce qui sent bon encore, les glycines! Il y en avait des tas, des tas sur le perron de notre maison, chez mon bon-papa. Nous avions aussi une tonnelle au fond du jardin, toute couverte de jasmin. J'allais m'y asseoir après le déjeuner avec un livre de la Bibliothèque rose (presque toujours de Mme de Ségur, ce sont ceux que je préfère) et ma grande poupée Vermeille. J'y ai passé des journées délicieuses. (*Avec un gros soupir.*) J'étais contente dans ce temps-là. »

Silence. Les enfants continuent à marcher. Les petits pieds de Charlotte trottinent vite, vite pour suivre Friederich, qui fait de longues enjambées et ne s'occupe nullement de régler son pas sur celui de sa cousine.

CHARLOTTE, *gentiment.*

J'étais contente dans ce temps-là parce que j'avais un bon-papa qui m'aimait et à qui je disais tout ce que je pensais. Maintenant, je suis

bien triste parce que je suis toute seule. Mais je serai encore contente si vous voulez devenir mon ami. Moi, je vous aime déjà beaucoup. Si cela peut vous faire plaisir, je vous ferai réciter vos leçons, je vous prêterai mes livres de la Bibliothèque rose! J'en ai apporté de très jolis. Nous les lirons ensemble, vous verrez. Je vous expliquerai ce que vous ne comprendrez pas. Voulez-vous être mon ami, Friederich? »

Quiconque eût été témoin de cette scène se fût senti attendri et ému de pitié par l'exquise bonne grâce de la petite fille et les touchants efforts qu'elle tentait pour vaincre la maussaderie de son cousin. Mais l'aimable Friederich était, nous l'avons dit, ce qu'on appelle vulgairement un être indécrottable; il avait un caractère incompréhensible, et sûrement Charlotte ne s'était pas trompée en supposant, avec son bon sens enfantin, qu'il devait y avoir quelque chose de quasi maladif dans la façon d'être de son cousin.

Charlotte sentit cette fois son courage l'abandonner pour de bon; néanmoins elle lutta encore un moment, et très vite, d'une voix essoufflée aussi bien par la marche que par l'angoisse, elle dit :

« Aimez-vous lire? Qu'est-ce que vous lisez? Avez-vous lu des livres français? Connaissez-vous *les Deux Nigauds*, *Un bon petit Diable*, *le Général Dourakine*?... »

Pas de réponse! Les enfants tournent à un angle de la rue et se trouvent en face de la maison.

Ainsi que toutes les natures vivaces et ardentes, Charlotte avait des tendances à l'emportement. Voyant ses efforts inutiles et quelle dépense d'énergie elle avait faite en pure perte, son petit visage expressif se couvrit d'une vive rougeur, et elle s'écria :

« Mais vous n'entendez donc pas que je vous parle? Vous êtes donc sourd et muet à la fin? Pourquoi ne répondez-vous pas un mot, rien, rien, rien, depuis le temps que je me creuse la tête à chercher un sujet de conversation qui ait l'air de vous intéresser? »

Cette fois, complètement exaspérée par le silence intolérable de son camarade, Charlotte s'arrêta tout net et saisit le bras de l'aimable Friederich.

« Mais regardez-moi donc, à la fin! vous regardez toujours les cailloux. Qu'est-ce que je vous ai fait? Pourquoi ne me dites-vous rien? Répon-

dez-moi quelque chose, n'importe quoi, tout de suite, tout de suite, je le veux; vous entendez? »

Et comme Friederich s'obstinait dans son mutisme avec une force de caractère qui eût été très remarquable s'il l'avait appliquée à autre chose, et se contentait de ricaner méchamment, la petite fille, poussée à bout, hors d'elle, se jeta sur son cousin et lui appliqua de toutes ses forces une vigoureuse paire de soufflets : v'lan! v'lan! un sur chaque joue.

A ce moment précis, les enfants arrivaient devant la maison, et la cousine Hilda, qui s'était mise sur le pas de la porte, son éternel tricot à la main, pour guetter leur retour, aperçut son favori, son « lieber Friederich » — dans quelle situation, mon Dieu! Sa casquette était tombée sous le choc des deux claques magistrales qu'il avait reçues, et ses joues en étaient devenues de toutes les couleurs. Il faut convenir que Charlotte n'y avait pas été de main morte.

D'indignation, la cousine Hilda laissa choir son tricot; elle s'élança sur Charlotte et, lui saisissant le bras, elle lui dit d'une voix étranglée :

« Petite malheureuse, êtes-vous folle? qui vous a permis de toucher à mon cher garçon, mon gentil Fritzele?

CHARLOTTE, *indignée aussi et à plus juste titre.*

Votre garçon n'est pas un cher garçon ni un gentil Fritzele, madame; c'est un très vilain garçon, au contraire. Je lui dis que je veux être son amie, je lui raconte une foule de choses tout le long du chemin; et lui ne me répond pas un mot, pas un seul! vous m'entendez? C'est lui que vous devez gronder et non pas moi. Il *faut* que vous le grondiez?

LA COUSINE HILDA, *avec un rire de mépris.*

Et c'est parce que mon garçon ne parle pas que vous vous permettez de le souffleter? C'est un peu fort, par exemple! Sachez, Mademoiselle, que nous ne sommes pas une famille de bavards et que nous avons trop de raison pour perdre notre temps en vaines paroles. Voilà ce que c'est que d'être frivole et dissipée, on ne s'accommode pas de la société des gens sérieux....

CHARLOTTE, *interrompant.*

Ce n'est pas être sérieux que de ne pas parler. Et quand on ne parle jamais, c'est qu'on ne pense jamais non plus. Alors, si l'on ne fait que manger et boire tout le temps sans rien dire, on n'est plus des personnes, on est des bêtes habillées.

LA COUSINE HILDA, *ironique.*

Je vous fais mon compliment, vous discourez

à merveille. Mais en attendant, notre dîner refroidit. Rentrez à la maison, mademoiselle, et ne vous avisez plus de toucher à mon garçon, n'est-ce-pas? Autrement, je vous renverrai de chez moi et j'écrirai à votre tuteur pour l'instruire de vos violences inimaginables. »

Sur ce, la cousine Hilda, se tournant vers Friederich, voulut serrer cette pauvre victime dans ses bras. Mais il repoussa l'étreinte maternelle et dit d'un ton hargneux :

« Laisse-moi donc tranquille; j'ai faim, moi. Voilà une heure que nous devrions être à table. »

Telles furent les premières paroles qu'il prononça de la journée.





# VII

## Grands nettoyages.

Le lendemain de cette scène, au moment où Charlotte s'apprêtait à partir pour le couvent, son modeste petit chapeau de paille bien campé sur ses beaux cheveux blonds, sa robe noire sans une tache soigneusement brossée, et ses petites mains gantées, elle vit surgir dans le corridor la cousine Hilda dont l'aspect produisait une impression plutôt désagréable. Elle était drapée dans un vieux mantelet de cachemire noir, bordé de franges effilochées qu'elle portait à la maison sur un jupon de tricot rouge en guise de robe

de chambre, et sa tête se hérissait d'une innombrable armée de papillotes.

« Bien entendu, dit la cousine d'un ton sec, ce n'est plus mon pauvre Friederich qui ira vous chercher à la pension. Je vous enverrai Ludwig et je suppose que vous vous conduirez avec lui d'une façon décente. »

A ces mots, Charlotte, qui était très impressionnable, sentit les larmes lui venir aux yeux. Mais, non moins fière que sensible, elle les refoula par un violent effo:t de volonté, et ce fut d'une voix calme qu'elle répondit :

« Soyez tranquille, ma cousine; je ne dirai plus rien et je ne donnerai plus jamais de gifles à personne. »

LA COUSINE HILDA.

Oh! soyez une écervelée et une furieuse si cela vous fait plaisir; mais ne vous avisez plus de toucher à mes fils. D'ailleurs Ludwig ne se laisserait pas faire comme mon Friederich, pauvre cher garçon, qui supporte tout sans se plaindre. (*La cousine Hilda pousse un soupir d'attendrissement et de commisération.*)

CHARLOTTE.

Mais, ma cousine, si cela vous dérange, de me faire conduire et chercher, je pourrai bientôt

reconnaître mon chemin et aller toute seule quand je serai un peu moins dépaysée.

LA COUSINE HILDA.

Oh! certainement, il ne faut pas que vous comptiez tous les jours sur une garde d'honneur! Les petites Françaises sont donc bien sottes qu'elles ne peuvent faire un pas sans avoir quelqu'un à leurs trousses? Quelle habitude extraordinaire! »

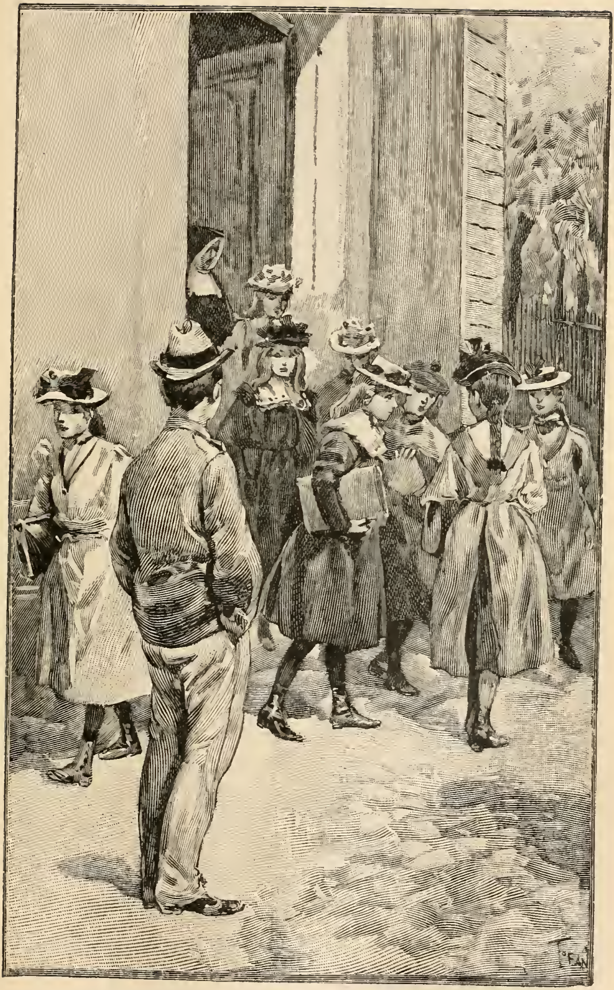
Friederich et Ludwig transformés par la tendresse maternelle en « garde d'honneur », c'était sans doute un peu excessif. Si la cousine Hilda s'en fût tenue à cette hyperbole, la chose n'aurait pas eu d'importance. Mais dénigrer sans cesse la patrie d'une pauvre petite fille en exil et sans défense, ce n'était pas l'indice d'une bien belle âme. La cousine Hilda, rancunière et vindicative, n'avait pas pardonné au grand-père de Charlotte l'opposition qu'il avait faite naguère au mariage de son neveu. Chargée de famille, elle avait accepté la garde de la petite fille à cause de la somme relativement importante qu'elle recevait en échange de ses soins. Mais elle n'éprouvait que de l'antipathie pour la pauvre Charlotte, dont la grâce et la beauté faisaient ressortir la vulgarité et la gaucherie de ses propres enfants,

et dont la présence l'humiliait dans son sot orgueil.

Ce fut en effet la face rouge et luisante du gros Ludwig que Charlotte aperçut à la sortie de classe, et le retour s'effectua sans encombre. Charlotte d'ailleurs n'eut garde de faire la moindre tentative sur le cœur ou l'intelligence de Ludwig. Ce garçon, épais et endormi, ne lui inspirait aucune sympathie. Sans doute, sa physionomie était moins sournoise que celle de son frère, et il ne se renfermait pas comme lui dans un mutisme farouche et accablant. Mais il avait l'air parfaitement stupide, et ce qu'il disait indiquait une nature si grossière et si nulle qu'il eût mieux fait de le garder pour lui, incontestablement.

Depuis son arrivée à Regelberg, Charlotte, qui souffrait cruellement de la hideur et de la saleté de sa chambre, s'était promis de tâcher de l'arranger, ou du moins de la nettoyer de façon à la rendre habitable. L'amour de l'ordre et de ce qui est joli et soigné était inné chez la petite fille; cette chambre mal tenue et malpropre la mettait au supplice.

Justement la cousine Hilda recevait au salon, avec l'aide de Wilhelmine, quelques bonnes



Charlotte aperçut Ludwig à la sortie de classe.

dames du voisinage, qui, sous couleur de séance de tricotage, se réunissaient une fois par semaine pour dauber sur toutes leurs connaissances. Marguerite était allée passer la journée chez une petite amie. Charlotte jugea le moment favorable pour se livrer à son travail sans être dérangée ni déranger personne.

Elle commença par jeter un regard circulaire autour de sa pauvre chambre, et d'un coup d'œil navré elle embrassa le misérable lit de fer, la couverture de laine grise, le pot à eau, la cuvette et le seau crasseux, les murs à la tapisserie maculée et déchirée, la répugnante peau de renard mangée, tachée, arrachée qui lui servait de descente de lit, et surtout l'horrible papier graisseux qui bouchait le carreau cassé. Non, décidément, il était impossible de rêver une chambre plus misérable ni plus affreuse, et il faudrait déployer une rare industrie pour parvenir à la rendre habitable. Sans compter que la pauvre Charlotte n'avait rien en sa possession qui pût remplacer les horreurs dont cette piece était meublée. Et il s'agissait aussi de ne pas froisser la cousine Hilda par des demandes indiscrètes ou des changements trop apparents, puisque, telle qu'elle était, elle avait jugé la chambre

très suffisante pour y loger la petite fille. Faire la moindre réclamation eût été l'offenser et s'attirer de plus en plus les fâcheux effets de son antipathie.

« Comment se peut-il, pensa Charlotte pour la centième fois, que la cousine Hilda consente à se servir de choses cassées, abîmées, et à vivre dans une maison si laide et si sale, jamais frottée, jamais balayée, — enfin, c'est-à-dire, jamais balayée à *fond* — et même si elle était très pauvre, ce serait étonnant tout de même, car on peut toujours nettoyer ses meubles, il me semble?...

« Et ce qui m'étonne le plus, se dit encore Charlotte, c'est que le cousin Gaspard qui appartient à la même famille que mon cher bon-papa, qui dans le temps était un beau monsieur comme lui, se résigne à manger dans des assiettes ébréchées et à être servi par une grosse bonne jamais débarbouillée, ni peignée, qui porte ses souliers en savates, sans entrer les talons. Moi, rien que de la regarder, je n'ai plus faim.... Mais voilà; cousin Gaspard ne dit jamais rien, parce qu'il a trop peur de la cousine Hilda, et la cousine Hilda prétend que tout ça c'est des manières bonnes pour les gens qui veulent faire de l'esbrouffe — de *l'esprouffe*, comme elle dit. — Pourtant ce

n'est pas pour esbrouffer les personnes qu'on aime à être propre et bien habillé, il me semble. C'est pour se faire plaisir à soi-même.... »

Charlotte réfléchit un moment à ce problème, et sentant bien qu'elle n'en trouverait jamais la solution elle chercha de nouveau à résoudre celui, plus intéressant pour elle, de l'arrangement et de l'embellissement de sa chambre.

Pour le lit il n'y avait rien à tenter, il fallait garder l'horrible couverture grise, sous peine à la fois de geler la nuit et d'offenser grandement la cousine Hilda. L'aspect en était d'ailleurs moins désagréable depuis que la petite fille le faisait elle-même; au moins prenait-elle soin de border draps et couverture que la grosse Katel avait pour habitude de laisser pendre élégamment jusqu'à terre sans se donner la peine de les replier sous le matelas.

« Cet affreux petit renard est vraiment dégoûtant, se dit Charlotte en jetant un regard navré sur la descente de lit pelée. Il n'y a rien à en faire. Je vais le plier soigneusement et le cacher dans un coin. J'espère que la cousine Hilda ne s'en apercevra pas. »

Charlotte tira ensuite d'une boîte où elle serrait ses pauvres richesses plusieurs images et

photographies. Elle passa en revue la tapisserie maculée et déchirée, et elle épingla des images sur les taches et les trous les plus apparents.

« Ce n'est pas bien propre ce que j'arrange là, pensa-t-elle. C'est un peu faire le ménage à la façon des chats, comme disait Mme Poise, qui devait s'y connaître, puisque, quand j'étais petite, je croyais qu'elle avait été chatte. Mais ce n'est pas ma faute vraiment, et cela vaut encore mieux que les marques de doigts de Katel sur la muraille. »

Ceci fait, l'industrieuse petite fille ouvrit sa malle qui lui servait de placard; elle en tira une serviette, la trempa dans l'eau, y mit du savon; puis, courageusement, elle attaqua le marbre de sa toilette, et commença à le frotter de toutes ses forces.

La pauvre enfant travaillait dur : on ne saurait croire combien c'est difficile de nettoyer un marbre, quand l'habitude aussi bien que les objets nécessaires pour ce travail font défaut. Au bout d'une heure de consciencieux efforts, rouge et suante, Charlotte se laissa tomber sur une chaise, n'en pouvant plus. Certes le résultat n'était pas merveilleux, il eût fallu d'autres mains que celles d'une enfant de douze ans pour

triompher d'une crasse invétérée depuis des années; mais enfin les plus grosses taches avaient disparu et l'aspect de la toilette était beaucoup moins repoussant.

Après un moment de répit, Charlotte s'attaqua bravement à la cuvette et au pot à eau. Que n'avait-elle une brosse en sa possession! Ce terrible récurage aurait marché plus vite et n'eût pas autant écorché, rougi les petites mains, éraillé les ongles délicats. Mais Charlotte n'osait rien demander à la servante. Et puis Dieu sait ce que devait être une brosse dont Katel s'était servie!

Ce second travail ne fut guère plus aisé que le premier, et là encore Charlotte ne réussit qu'à demi. Mais les difficultés étaient si grandes qu'il fallait se contenter d'un à peu près supportable et ne pas exiger l'impossible.

Sa répugnante besogne achevée, la petite fille tira de sa précieuse boîte les chers portraits qu'elle y conservait comme un trésor et les déposa sur la cheminée, non sans avoir pris d'abord l'utile précaution de l'essuyer soigneusement.

Au milieu, bien en évidence, elle plaça une grande photographie de son bon-papa; puis, à droite, une autre plus petite due au talent de

M. le curé qui l'avait faite un jour dans le jardin, après un déjeuner au château. Cette dernière, Charlotte la préférait, parce qu'elle y retrouvait mieux son cher bon-papa de tous les jours, celui qui en vêtement d'intérieur et un chapeau de paille sur la tête prenait la petite fille par la main et la promenait pas à pas autour du jardin en lui disant le nom de toutes les fleurs. A gauche elle mit la photographie du château : la façade et le perron enguirlandés de glycines qu'elle avait décrits avec tant de succès à l'aimable Friederich. Puis encore — en arrière, il est vrai, à une distance respectable du bon-papa et de la maison — celle de Mme Poise dans une pose à la fois digne et prétentieuse, la tête surmontée d'un énorme chignon de coques, trop luxueux pour être vraisemblable, et le lorgnon braqué sur le nez. Jusqu'alors Charlotte ne lui avait jamais fait les honneurs de sa cheminée; mais dans l'exil et l'abandon elle se raccrochait à tout ce qui lui rappelait le passé, et le visage même de Mme Poise lui devenait cher.

Là se bornait le pauvre trésor de Charlotte : c'était tout ce qu'elle possédait sur la terre. Petits garçons et petites filles choyés et entourés, tant aimés, tant gâtés que vous n'appréciez

même plus votre bonheur, songez qu'une enfant de douze ans, à l'âme vibrante de tendresse, n'avait plus rien autre en ce monde que quelques photographies et le souvenir d'un bon-papa disparu !





# VIII

## Ce qui en résulte.

« Maintenant, se dit Charlotte, ma chambre est encore bien vilaine, mais au moins est-elle presque propre. Je puis y laisser la photographie de bon-papa sans qu'elle s'y trouve trop mal. Pauvre bon-papa! qu'aurait-il dit s'il m'avait vue nettoyer cette horrible toilette? Et la désagréable Héloïse qui m'accusait de faire la « fiérotte » et la « maîtresse j'ordonne »! Je l'entends encore : « Mademoiselle Charlotte qui est si orgueilleuse.... » (*Réfléchissant.*) Je n'étais

pourtant pas si orgueilleuse, il me semble. Mais voilà : je déteste autant les Héloïses mielleuses et pincées que les Katels grossières et dégoûtantes....

« Je demanderai à cousine Hilda la permission de prendre deux ou trois petites plantes dans son jardin, se dit encore Charlotte; il y en a tant que cela ne la gênera pas beaucoup! Je les mettrai dans des pots sur ma cheminée et sur la table où je range mes livres. Voilà qui embellira ma chambre! et puis cela donne du courage pour travailler d'avoir des fleurs devant les yeux. Quand j'apprendrai une leçon trop ennuyeuse ou que j'aurai à faire un problème très difficile, un coup d'œil à mes fleurs me rendra des forces et fera revenir mes idées. Et, comme c'est amusant d'arroser les fleurs! j'achèterai un petit arrosoir.

« Le plus ennuyeux de tout, c'est cet affreux papier qui remplace la vitre. Mais je sais que cousine Hilda a de l'argent à moi; je la prierai de m'en donner pour faire remettre un carreau. J'espère qu'elle ne se fâchera pas, puisque c'est moi qui le paierai. »

Tout en songeant et en formant ses humbles plans qui eussent attendri le cœur d'une maman, Charlotte s'était assise, n'en pouvant plus, après

des travaux aussi inaccoutumés. Elle en était là de ses projets quand la porte s'ouvrit et elle vit entrer Wilhelmine.

« Que faites-vous donc, Charlotte? dit la grande cousine. On ne vous a pas aperçue depuis le dîner. Maman m'envoie voir où vous êtes. »

Les intentions de Wilhelmine étaient sans doute excellentes; par malheur elle les exprimait d'un ton si inquisitorial qu'on eût dit un juge d'instruction mettant un accusé sur la sellette. Cette entrée inopinée avait déjà surpris Charlotte, et l'air soupçonneux de sa cousine acheva de la démonter. Aussi, bien qu'elle n'eût rien à se reprocher, la petite fille devint rouge comme une cerise et resta silencieuse.

WILHELMINE, *d'un air de plus en plus mécontent.* Eh bien, n'entendez-vous pas ce que je vous dis? Pourquoi vous cachez-vous dans votre chambre? Qu'est-ce que vous avez fait toute la journée? »

Rien n'empêchait Charlotte de répondre qu'elle avait lu ou écrit; mais outre qu'elle ne savait pas mentir, même pour les petites choses, la question de sa cousine la prenait à l'improviste, et toujours rouge jusqu'aux oreilles elle dit d'un ton embarrassé :

« Je... j'ai.... j'étais en train de nettoyer un peu.

WILHELMINE, *étonnée.*

Comment, vous étiez en train de nettoyer? Et de nettoyer quoi, s'il vous plaît?

CHARLOTTE, *de plus en plus embarrassée.*

Je... je nettoyais la chambre,... c'est-à-dire, la toilette,... c'est-à-dire.... »

Charlotte, sentant bien qu'elle s'est engagée dans une voie dangereuse, prend le parti de se taire et n'ajoute plus un mot.

Les yeux de Wilhelmine se promènent comme ceux d'un commissaire-priseur tout autour de la chambre. Elle examine d'un air malveillant et soupçonneux les images piquées au mur, les photographies disposées sur la cheminée, et tous les pauvres embellissements imaginés par Charlotte. Tout à coup ses regards tombent sur une grande flaque d'eau qui s'étale au beau milieu de la chambre.

WILHELMINE, *avec un rire ironique.*

Ah! bien, si c'est ce que vous appelez nettoyer!... Je vous en fais mon compliment, par exemple. Voilà ce qui arrive quand on veut se mêler de ce qui ne vous regarde pas; il en résulte toujours des sottises. Votre chambre est

dans un bel état!... (*D'un ton de compassion affectée.*) Et la pauvre Katel qui se donne tant de mal pour la faire!

CHARLOTTE, *vivement.*

Vraiment, ma cousine, Katel se donne tant de mal pour la faire? Je vous assure que personne n'aurait jamais pu s'en douter.

WILHELMINE, *sèchement.*

Vous êtes une petite orgueilleuse et une faiseuse d'embarras. Vous pensez nous humilier avec vos prétentions à l'élégance et au grand genre. (*Wilhelmine prononce ces derniers mots en français* : « *crand chenre* ».) Mais nous ne faisons qu'en rire, je vous en préviens. Ce n'est pas à nous que vous pourrez en imposer. Ma belle demoiselle, vous êtes bien la petite-fille de votre grand-père : vous serez, comme lui, vaniteuse, prodigue et brouillonne. » (Wilhelmine dit encore ce mot en français : « *prouillonne* » — toute fière de connaître si bien les moindres subtilités de la langue.)

Que l'on attaquât son cher bon-papa dont le souvenir était toute sa richesse, Charlotte ne pouvait le supporter. De rouge, elle devint pâle d'émotion, et se leva toute droite en grandissant sa petite taille.

CHARLOTTE, *tremblante de colère.*

Méchante! laide! jalouse! je vous défends de dire du mal de mon bon-papa, vous m'entendez? Je ne vous le permettrai jamais.

WILHELMINE, *ricanant.*

Ce n'est pas un petit bout de femme comme vous qui me fera peur ni m'empêchera de parler, je suppose? Votre bon-papa nous dédaignait parce que nous sommes des gens simples, (*avec emphase*) des gens qui vivent de la vie de famille; mais s'il était de ce monde il serait peut-être fort aise, après toutes les dépenses qu'il a faites, de partager notre modeste existence. »

A ces mots, que la vilaine fille prononça d'un ton de mépris affecté, Charlotte, hors d'elle, s'élança sur sa cousine; elle lui saisit les poignets, et, les tordant de toutes ses forces, elle s'écria :

« Taisez-vous, taisez-vous, je veux que vous vous taisiez à l'instant.... »

Au même moment, la mère de Wilhelmine qui passait près de là, entendant des éclats de voix inaccoutumés, entra dans la chambre de Charlotte.

LA COUSINE HILDA, *stupéfaite.*

Mais cette enfant est enragée, elle est folle, elle

a le diable au corps. Mon pauvre Friederich, ma pauvre Wilhelmine, elle me les martyrise, elle me les tuera.... »

Wilhelmine contemple ses poignets osseux que l'étreinte de Charlotte n'a même pas rougis et dit d'un ton larmoyant :

« Mademoiselle me bat parce que je la gronde d'avoir jeté de l'eau dans sa chambre et de s'être permis d'y mettre tout sens dessus dessous, sous prétexte que rien n'est assez beau pour elle. Et là-dessus, mademoiselle m'appelle sotte, vilaine, jalouse, et je ne sais quoi encore!

LA COUSINE HILDA, *rendue furieuse par ce récit, plus adroit que conforme à la vérité.*

Je ne vous frapperai pas, mademoiselle, parce que ce n'est pas dans nos habitudes. Mais vous allez vous mettre à genoux et demander tout de suite pardon à Wilhelmine. »

Le cœur fier de Charlotte se révolta à l'idée d'une punition aussi humiliante et surtout aussi imméritée; comme la plupart des enfants d'ailleurs, la petite fille avait au plus haut degré le sentiment de la justice.

« Non, ma cousine, répondit-elle toute frémis sante, je ne vous obéirai pas; c'est Wilhelmine, au contraire, qui devrait me demander pardon.

Personne n'a le droit de mal parler d'un grand-père devant sa petite-fille, et c'est ce qu'elle vient de faire.

LA COUSINE HILDA, *d'un air majestueux.*

Je ne sais pas ce qui s'est passé; mais je suis sûre que *ma fille* ne peut avoir mal agi, et je ne souffrirai pas qu'une étrangère fasse la leçon à *ma fille.* Votre tuteur vous a confiée à nous pour que l'on vous élève et non pour que nous supportions vos caprices. Je vous le répète, demandez à l'instant pardon à Wilhelmine. »

En disant ces mots, la cousine Hilda appuya ses grosses mains sur les épaules de Charlotte et voulut la faire plier. L'enfant sentit bien que ses forces ne résisteraient pas à de semblables battoirs; mais d'un mouvement brusque elle se dégagea et dit, en s'efforçant de dominer l'émotion qui lui serrait la gorge :

« C'est inutile, ma cousine. Je vous obéirai et je demanderai pardon à Wilhelmine, si vraiment vous trouvez qu'une personne qui insulte un grand-père devant sa petite-fille mérite qu'on lui fasse des excuses.

LA COUSINE HILDA, *aigrement.*

Je trouve qu'une petite fille qui ose lever la main sur une jeune demoiselle plus âgée qu'elle,

et aussi accomplie que *ma fille* Wilhelmine, mériterait assez une correction exemplaire et doit s'estimer bien satisfaite qu'on la lui épargne. »

Charlotte se tourna vers Wilhelmine, et les yeux étincelants, la voix vibrante d'indignation, elle lui dit d'un air fier :

« Eh bien alors, puisqu'il paraît que j'ai eu tort, je vous demande pardon, Wilhelmine.

— Et moi, je veux bien vous pardonner, répondit Wilhelmine d'un air à la fois magnanime et majestueux. »





# IX

## Sœur Maria-Joséfa.

Charlotte était assise devant son pupitre. A sa droite, Maud Potter, une petite Américaine, puisait dans un grand sac caché sur ses genoux des bonbons au gingembre qu'elle croquait les uns après les autres avec une rapidité vertigineuse, sans un moment d'arrêt. A sa gauche, Barbara Kumpf, une grosse fille à la figure plate et aux cheveux filasses, somnolait sur un livre de fables tourné à l'envers. Charlotte, les yeux fixés devant elle, regardait dans le jardin par la fenêtre

entr'ouverte un acacia en fleurs dont les grappes odorantes se balançaient doucement sous la caresse d'un vent léger. Enfoncée dans sa rêverie, Charlotte n'entendait ni ne voyait plus rien de ce qui se passait autour d'elle, et de grosses larmes coulaient lentement, une à une, de ses pauvres yeux qui avaient tant pleuré, qui devaient tant pleurer encore!

La voix de sœur Maria-Joséfa s'éleva mécontente dans la classe :

« Allons, mesdemoiselles, un peu plus d'attention, je vous prie. Personne ne travaille aujourd'hui. Vous n'êtes pas en classe pour dormir ou bavarder, j'imagine. »

Au son de cette voix qui était pourtant fort douce, même quand la sœur Maria-Joséfa la grossissait pour en imposer aux paresseuses, Charlotte tressauta sur son banc et fut rappelée à la réalité. En même temps, une main se posa doucement sur son épaule : la sœur Maria-Joséfa avait quitté son pupitre, et, debout devant elle, la regardait d'un œil pénétrant :

« Vous souffrez, mon enfant? lui dit-elle en français, qu'elle parlait fort bien; voulez-vous quitter la classe? »

Charlotte, sans répondre, fit un signe négatif;

elle sentait que si elle parlait elle allait éclater en sanglots, tant son pauvre cœur était gonflé de tristesse.

SŒUR MARIA-JOSÉFA.

La cloche ne va pas tarder à sonner. Sortez dans le jardin; j'irai vous y rejoindre aux pieds de la statue de la Sainte Vierge après la classe. »

Charlotte rangea ses cahiers et obéit, tandis que sœur Maria-Joséfa disait d'un air navré à la grosse Barbara Kumpf, endormie sur son livre :

« Barbara, Barbara Kumpf, m'entendez-vous? Mais, mon enfant, la classe n'est pas un dortoir. »

Sœur Maria-Joséfa était de toutes les religieuses du couvent celle que Charlotte préférait. Elle paraissait toute jeune, vingt-cinq ans à peine, et elle avait sous la cornette un beau visage fin et pâle éclairé par deux grands yeux noirs au regard profond. Ses manières étaient empreintes d'une grande distinction et il y avait de la noblesse dans ses moindres mouvements. Sœur Joséfa excitait l'intérêt et la curiosité de ses élèves; à la récréation on racontait qu'elle appartenait à une grande famille autrichienne, qu'elle portait un nom princier; on chuchotait bien des

histoires sur sa vocation, mais on avait grand soin de se taire à son approche, car elle en imposait aux plus rebelles, et les religieuses, la supérieure elle-même, la traitaient avec une sorte de respct qui n'échappait pas aux élèves.

Quand les petites filles se furent dispersées, au son de la cloche annonçant la récréation, sœur Joséfa s'engagea, de son pas léger qui glissait plutôt qu'il n'appuyait, dans la grande allée ombragée de marronniers en fleurs, et vint rejoindre Charlotte au fond du jardin ainsi qu'elle le lui avait promis. Elle s'assit à côté d'elle sur un banc de pierre.

SŒUR MARIA-JOSÉFA, *doucement.*

Vous avez du chagrin? ma pauvre petite. Je vous observe depuis votre arrivée chez nous : il y a sur votre visage une tristesse au-dessus de votre âge. Ouvrez-moi votre cœur. J'essaierai de vous consoler.

CHARLOTTE, *se raidissant.*

Ce n'est pas la peine d'essayer, vous ne pourrez y parvenir. Alors j'aime mieux ne pas me plaindre, cela ne sert à rien, n'est-ce pas? qu'à ennuyer tout le monde.

SŒUR MARIA-JOSÉFA, *sans se fâcher.*

Pas tout le monde, mon enfant. Il est des gens



Sœur Maria-Joséfa s'assit à côté de Charlotte.

qui compatissent au chagrin des autres et qui sont heureux de pouvoir le soulager.

CHARLOTTE, *avec amertume.*

Le chagrin des petites filles n'intéresse que leur maman ou leur papa, et moi je n'ai ni maman ni papa. J'avais un bon-papa, il est mort, il m'a laissée toute seule; alors cela ne fait plus rien à personne que je pleure.

SŒUR MARIA-JOSÉFA, *prenant la main de Charlotte.*

Parlez-moi de votre bon-papa, c'est un soulagement de parler des êtres qu'on a chéris, et, moi, je serai heureuse de vous entendre. Je suis sûre qu'il devait être bien bon et qu'il vous aimait tendrement. »

A ces douces paroles, qui trouvèrent le chemin de son cœur, la pauvre petite perdit sa raideur d'emprunt; elle fondit de nouveau en larmes, et, saisissant la main de sœur Joséfa, elle la porta à ses lèvres par un geste d'une humilité touchante.

CHARLOTTE.

Pardon, oh pardon! ma bonne sœur, de vous répondre si mal! Mais j'ai tant de chagrin, les gens sont si méchants, je suis si malheureuse!... Mon Dieu! mon Dieu! personne ne m'aime, personne!

SŒUR MARIA-JOSÉFA.

Vous avez perdu votre bon-papa, vous êtes orpheline : il n'est rien de plus triste pour une enfant et vous avez raison de vous juger malheureuse. Mais enfin vous n'êtes pas sans famille, vous avez des oncles, des tantes, des cousines qui s'intéressent à vous, j'en suis sûre, et qui vous aiment.

CHARLOTTE, *d'une voix entrecoupée.*

Non, ma sœur, c'est bien vrai que je n'ai personne. Mon cousin est vieux, il a peur de tout le monde et surtout de sa femme; il tremble toujours et il n'a même plus le courage de penser. Ma cousine est allemande, elle me déteste, je ne sais pas pourquoi; et puis, du reste, elle n'aime personne, excepté ses enfants — et si vous saviez comme elle les aime drôlement! Jamais elle ne se donne la peine de les diriger ni de les gronder; c'est facile d'aimer de cette façon, cela ne coûte pas grand'peine. Wilhelmine et Marguerite sont laides et jalouses; Frantz est à la brasserie, il boit de la bière toute la journée et le soir il recommence — on ne le voit jamais; Ludwig a toujours des indigestions, et Friederich, je crois qu'il est un peu fou; quelquefois ses yeux regardent si fixement qu'ils me font peur.

SŒUR MARIA-JOSÉFA, *réfléchissant.*

Êtes-vous bien sûre de ne pas exagérer, ma bonne petite? Souvent le chagrin rend injuste, et les natures très impressionnables comme est la vôtre souffrent à l'excès de choses qui certes n'en valent pas la peine.

CHARLOTTE, *secouant la tête.*

Non, non, ma sœur, je vous assure que je n'exagère pas. J'ai essayé d'être bonne, d'être complaisante, d'être patiente : je voudrais tant que l'on m'aime! Mais cela n'a servi de rien. Maintenant je sens que je deviens méchante aussi.

SŒUR MARIA-JOSÉFA, *vivement.*

Oh! non! petite Charlotte, ce serait affreux! Il faut rester bonne, il faut le devenir chaque jour davantage, au contraire. La révolte est inutile ou malfaisante. Comment s'appellent votre cousin et votre cousine?

CHARLOTTE.

Mon cousin s'appelle Gaspard de Silbermann. Il y a très longtemps, quand il était jeune homme, — cela ne paraît pas possible qu'il ait été jeune! — il est venu à Regelberg pour étudier des choses dans une grande usine; et puis il a épousé une demoiselle de la ville et il y est

toujours resté. La cousine Hilda ne m'aime pas; moi je l'aurais aimée de tout mon cœur, presque comme une vraie maman, si elle l'avait voulu; mais maintenant je ne l'aime pas non plus; elle est trop injuste et trop ennuyeuse, et elle gâte trop ses enfants, qui sont de vilains enfants. »

Sœur Maria-Joséfa ne put s'empêcher de sourire, tant la petite était à la fois risible et touchante dans l'explosion de sa douleur naïve. Il y avait en Charlotte quelque chose de si sincère et de si vivace qu'elle inspirait une irrésistible sympathie à toutes les personnes de cœur. Mais, hélas! son triste entourage n'était guère capable de la comprendre ni de l'apprécier.

Sœur Joséfa resta silencieuse; elle avait entendu parler des Silbermann, et elle comprenait maintenant combien la petite fille, à l'âme ardente et avide d'affection, devait souffrir dans un pareil milieu. Elle savait que M. de Silbermann n'était qu'un pauvre homme et sa femme une intelligence bornée : les enfants maussades et mal élevés, fort peu intéressants et fort peu sensibles, comme tous les enfants gâtés.

Oui, en vérité, le sort de la petite fille était à plaindre.

CHARLOTTE, *timidement.*

Vous ne dites plus rien; est-ce que je vous ai fâchée?

SŒUR MARIA-JOSÉFA.

Non, mon enfant, la franchise ne me fâche jamais. Je ne dis rien parce que je songe à vous, et je cherche de quelle façon je pourrais vous faire le plus de bien et donner un peu de joie et de paix à votre petit cœur désolé.

CHARLOTTE.

Vous voyez que je suis une petite fille bien malheureuse et qu'il n'y en a pas de plus malheureuse sur la terre, puisque vous ne trouvez rien à dire pour me consoler.

SŒUR MARIA-JOSÉFA, *doucement.*

Vous vous trompez, ma pauvre enfant! J'ai connu des petites filles aussi malheureuses que vous et peut-être plus encore....

CHARLOTTE, *l'interrompant d'un air buté.*

Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, il n'y en a pas, et, en tous cas, s'il y en a, elles sont devenues méchantes comme je le deviendrai *sûrement.*

SŒUR MARIA-JOSÉFA, *la regardant d'un air pénétrant.*

Écoutez-moi, Charlotte : j'ai connu, très bien connu, une petite fille, fort jolie, disait-on, riche.

noble, d'une grande, très grande famille — sachez que son père était un prince! Eh bien, cette petite fille a passé toute son enfance avec des domestiques, entre les mains des femmes de chambre et des gouvernantes, complètement abandonnée par ses parents, ne les voyant jamais, ne recevant jamais d'eux un baiser ou une caresse. Le père était très loin, au Caucase — vous savez où est le Caucase? — la maman toujours au bal, au théâtre, dans des fêtes de toute sorte. Elle n'était pas méchante, cette maman, mais elle ne vivait que pour le monde, et elle n'avait plus le temps de penser à son enfant. Un jour la petite fille fut très malade; les domestiques la soignaient tant bien que mal; quand ils avaient envie de sortir, ils la laissaient toute seule, abandonnée, brûlante de fièvre; elle mourait de soif, et souvent il n'y avait personne pour lui donner un verre d'eau. Et cette petite fille devint si malade, si malade que tout le monde pensa qu'elle allait mourir. Son visage et tout son corps s'étaient couverts de gros boutons rouges; le docteur aéclara qu'elle avait la petite vérole. C'étai une épidémie qui sévissait dans la ville, beaucoup de gens en étaient morts. La petite fille, qui était fort intelligente et qui avait

conservé toute sa connaissance, appelait à grands cris sa maman. Certes, cette maman-là ne s'occupait guère de son enfant, elle lui accordait moins d'attention qu'à son griffon. N'importe, l'enfant abandonnée l'adorait, cette mère si belle et si indifférente, aux clairs yeux bleus durs et froids comme l'acier. Oh! comme la petite malade joignait ses mains amaigries par la fièvre! comme elle pleurait des larmes brûlantes qui tombaient sur son pauvre visage en feu! comme elle répétait à sa gouvernante : « Ma bonne, je vous en « prie, allez me chercher maman. Je ne l'ai pas « vue une seule fois depuis que je suis ma- « lade. Je voudrais tant la voir! » Enfin la gouvernante céda à ces supplications et se rendit dans les appartements de Mme la princesse pour lui faire part du désir suprême de l'enfant en danger. Avec quelle angoisse la petite fille attendit l'arrivée de sa mère!... Elle comptait les minutes, elle disait tout bas, frissonnante de fièvre : « Je ne veux pas mou- « rir avant d'avoir embrassé maman! » Après une attente qui lui parut éternelle, elle vit revenir la gouvernante — seule! Mme la princesse faisait dire qu'elle était désolée; mais que le docteur lui avait défendu d'entrer dans la

chambre de la malade à cause de la contagion....

SŒUR MARIA-JOSÉFA, *continuant.*

La petite fille n'est pas morte, elle a guéri par miracle; son visage n'a gardé aucune trace de la terrible maladie qui a failli lui coûter l'existence. Elle est devenue une demoiselle et elle a encore supporté beaucoup d'autres chagrins presque impossibles à imaginer.... Charlotte, croyez-vous que cette petite fille n'ait pas été aussi malheureuse que vous? »

Un silence. Charlotte, étouffée par l'émotion, ne peut rien répondre. Enfin elle demande d'une voix étranglée :

« Et quand elle a été grande, elle n'est pas devenue méchante, cette petite fille?

SŒUR MARIA-JOSÉFA, *souriant doucement.*

Je ne le crois pas, mon enfant. En tous cas, elle a toujours fait tout son possible pour rester bonne et elle a pardonné à ceux qui l'avaient fait souffrir.

CHARLOTTE.

Vous la connaissiez bien cette petite fille?

SŒUR MARIA-JOSÉFA.

Très bien, intimement.

CHARLOTTE.

Quel âge a-t-elle maintenant?

SŒUR MARIA-JOSÉFA

Voyons,... vingt-cinq ans, je crois. Pourquoi me faites-vous cette question?

CHARLOTTE.

Et vous l'aimez beaucoup?

SŒUR MARIA-JOSÉFA.

Moi? Oh! non, par exemple, elle m'est tout à fait indifférente. Je ne pense jamais à elle.

CHARLOTTE.

Est-ce qu'elle ne s'est pas faite religieuse, cette petite fille?

SŒUR MARIA-JOSÉFA, *rougissant imperceptiblement.*

Oui, peut-être;... je ne sais.... Cela ne fait rien à l'affaire....

CHARLOTTE, *se mettant à genoux devant sœur Joséfa.*

Oh! ma sœur, ma bonne sœur chérie, c'est vous, cette petite fille, j'en suis sûre! ne dites pas non, je sens que je ne me trompe pas. Comme vous êtes bonne! Combien je vous admire et combien j'ai honte d'être si méchante quand je me compare à vous! Oh! je vous le promets, j'essaierai de tout mon cœur de vous ressembler. Je ne répondrai plus des impertinences à cousine Hilda, et je tâcherai d'être aimable avec Marguerite et Wilhelmine. Bien sûr qu'il y a des petites filles plus malheureuses que

moi. Je suis une ingrate d'avoir parlé comme je l'ai fait. »

Cette fois le délicat visage de sœur Maria-Joséfa s'est couvert d'une vive rougeur. Elle se lève et prend un air grave, presque sévère, pour dissimuler son émotion

« Plus un mot sur tout ceci, ma chère enfant, dit-elle à Charlotte. Vous savez qu'il nous est expressément défendu, du jour où nous entrons dans la vie religieuse, de faire la moindre allusion à notre existence passée dans le monde. Mais quand vous vous sentirez aigrie contre votre entourage, vous penserez un peu à sœur Joséfa, et vous prendrez un peu sur vous, n'est-ce pas? Songez que si votre tante et vos cousines vous agacent, vous les agacez peut-être tout autant. Il faut de la patience pour se supporter mutuellement.

CHARLOTTE.

Oui, mais eux ils sont ensemble, ils se soutiennent, ils s'aiment, — du moins cousine Hilda les aime — tandis qu'ils devraient avoir pitié de moi, qui suis seule et abandonnée.

SŒUR MARIA-JOSÉFA, *un doigt sur ses lèvres.*

Chut! ne recommençons pas. Vous allez me faire repentir de ma confiance. En classe et bon

courage! Il faut au moins que ma grave infraction à la règle soit compensée par un bien durable. Autrement j'aurai un gros péché sur la conscience — et ce sera votre faute! »





# X

## Journal de Charlotte.

« 8 *mai.* — J'ai acheté un beau cahier et un porte-plume en os avec la vue de Regelberg au bout. Puisqu'ici je ne puis parler à personne des choses auxquelles je pense, je vais me mettre à écrire mon journal tous les soirs avant de me coucher. Quand le cahier sera fini, je le porterai à sœur Maria-Joséfa, et elle me dira si j'ai fait assez d'efforts sur moi-même pour la satisfaire.

« Dans huit jours, c'est l'anniversaire de Wil-

helmine. Cousine Hilda a dit qu'il y aurait ce soir-là une réunion de jeunes gens et de jeunes filles; on boira de la bière et l'on mangera des œufs durs. Peut-être bien je me trompe, mais j'ai peur que ce ne soit pas très amusant. C'est drôle, ici quand on veut s'amuser on boit de la bière. C'est ennuyeux pour les personnes qui n'aiment pas la bière, comme moi, par exemple, parce qu'alors elles ne s'amusent jamais.

« J'ai déjà vu célébrer une fête chez cousine Hilda : c'était celle de Friederich. Chacun lui avait fait un cadeau, et sa maman les avait tous étalés sur une petite table recouverte d'une serviette blanche. Au milieu de la table était un pot de génariums enveloppé dans du beau papier doré, et tout autour quatorze bougies allumées, autant que Friederich a d'années. C'était très gentil, on aurait dit un petit arbre de Noël. Je croyais que Friederich allait être bien content; moi, je l'aurais été à sa place. Eh bien, pas du tout! quand il est revenu du Gymnase, il s'est enfermé dans sa chambre et il a refusé de descendre au salon. Tous les membres de la famille ont été le chercher à tour de rôle. La cousine Hilda a commencé, et c'est Ludwig qui a fermé

la marche. Mais, en route, il s'est assis dans l'escalier et, refusant d'aller plus loin, il a tiré de sa poche une pomme qu'il s'est mis à peler tranquillement. Alors j'ai dit à cousine Hilda : « Ma cousine, voulez-vous que je demande à « Friederich de descendre? Peut-être ne voudra-« t-il pas me refuser. » Elle a répondu d'un ton « aigre : « Faites comme vous voudrez. Le pauvre « garçon est si fatigué quand il rentre du Gym-« nase qu'il n'a plus la force de s'intéresser à « rien. On travaille autrement dans nos Gym-« nases que dans vos lycées ». C'était bête ce qu'elle a dit la cousine Hilda. N'importe, j'ai été chercher Friederich tout de même. Dans l'escalier j'ai glissé sur une pelure de pomme que Ludwig y avait jetée (l'escalier en était rempli), et Ludwig a ri si fort qu'il a failli s'étrangler. C'est curieux que ça l'ait fait tant rire; ce n'est pas parce que c'est moi qui suis tombée, mais vraiment cela ne me paraît pas très drôle. Enfin tout le monde ne rit pas des mêmes choses.

« J'ai frappé à la porte de Friederich, et je lui ai dit : « Friederich c'est moi, c'est Charlotte; « descendez pour que l'on vous souhaite votre « fête; vous me ferez bien plaisir. Toute la famille

« est au salon : on n'attend plus que vous. »

« Je crois qu'il est impossible d'être plus désagréable que Friederich. Jamais, au grand jamais, il ne dit bonjour ni bonsoir à personne ; il ne répond pas quand on lui parle ou il répond des grossièretés ; et le jour où nous sommes revenus ensemble de la pension il m'a mise bien en colère. Pourtant, s'il le voulait, je crois que je l'aimerais tout de même — je ne sais pas pourquoi, par exemple. Mais il me semble que si on l'élevait mieux, si ses parents étaient plus fermes, si la cousine Hilda ne l'abrutissait pas de gâteries, peut-être il serait moins hargneux et moins taciturne. Il faudrait d'abord qu'on lui apprît à faire des efforts sur soi-même. Il se lève quand il veut, il se couche quand il veut, il travaille quand cela lui plaît, et ne fait rien quand il a envie de ne rien faire. Je ne suis qu'une petite fille, mais je suis bien sûre qu'un garçon auquel on n'enseigne pas à faire ce qui l'ennuie ne deviendra jamais un homme.

« Et je suis sûre aussi que la cousine Hilda ne m'aime pas parce qu'elle comprend que je trouve son fils très mal élevé ; comme elle est très orgueilleuse et pas très intelligente, chaque fois que son Friederich fait une sottise

ou dit une grossièreté devant moi, c'est contre moi qu'elle est fâchée, parce que j'en suis témoin.

« Pour me venger de son injustice, je veux continuer à essayer d'être bonne avec Friederich et de le rendre bon. Ce sera une vengeance comme sœur Joséfa les aime.... Mais voilà! comment faire? Rien ne réussit avec lui; plus on est gentil, plus il est maussade. S'il pouvait me regarder une fois en face! Alors je saurais peut-être ce qu'il pense. Quand les gens ont toujours les yeux fixés par terre ou tournés de côté on ne peut deviner ce qui se passe dans leur cœur. Sœur Joséfa dit toujours que le regard est le miroir de l'âme. — Mais que disais-je donc avant de faire cette parenthèse? Ah! oui! Je racontais que le jour de la fête de Friederich j'ai été frapper à sa porte pour le prier de descendre et que pendant très longtemps il ne m'a pas répondu. A la fin, comme je cognais toujours doucement, il a ouvert et m'a crié d'un ton bourru :

« Eh bien, quoi? qu'est-ce que vous vou-
« lez? vous ne me laisserez donc jamais tran-
« quille?

« — Non, Friederich, lui ai-je répondu en

« souriant, je ne vous laisserai pas tranquille
« à moins que vous ne descendiez voir la belle
« surprise qui vous attend au salon. »

« Il a grommelé je ne sais quoi; mais tout de même il a fini par me suivre, et il est entré avec moi dans le salon. Peut-être y a-t-il des moments où il essaie d'être gentil et où il ne peut pas, parce qu'il a si bien pris l'habitude d'être méchant qu'il ne sait plus comment il faut s'y prendre pour être autrement?

« Quel accueil il a fait à ces jolis objets si bien rangés! C'est à peine s'il y a jeté un coup d'œil. Pour moi, mon cadeau consistait en une cravate neuve bleue avec des petits pois blancs, parce que la sienne est bien usée et bien sale. Il l'a regardée et il a dit d'un air bourru : « Qu'est-ce qui me « donne ça? « — C'est moi, Friederich », ai-je répondu, très contente qu'il eût fait attention à mon petit présent. Alors il a dit : « Ah! très « bien! Je la mettrai à Schnapp; (Schnapp, c'est « le chien de la maison) elle lui ira à ravir. » Moi, je pensais qu'il voulait plaisanter et je me suis mise à rire. Et puis pas du tout : il a été chercher Schnapp; il lui a passe la cravate autour du cou et y a fait un beau nœud. Schnapp était très drôle, c'est vrai; mais tout de même

c'était une vilaine plaisanterie et j'en ai eu beaucoup de chagrin. Et puis Friederich avait trop serré, si bien que Schnapp qui étranglait s'est mis à aboyer, à montrer les dents, à sauter dans le salon pour essayer de se dégager, et à force de faire des bonds, le voilà qui accroche la nappe, et qui renverse la table avec tout ce qu'il y avait dessus! L'eau des pots de fleurs se répand sur le tapis, le papier doré qui entourait le gâteau prend feu aux bougies allumées; tout le monde se précipite pour essuyer l'eau, éteindre le commencement d'incendie, enfin réparer tous les dégâts pendant que je délivrais bien vite Schnapp, qui ne sautait ni n'aboyait plus, mais qui tirait une longue, longue langue. Pauvre bête! il étranglait pour de bon!...

« Et qu'est-ce qui a été grondé? Vous croyez que c'est Friederich? Eh bien, pas du tout : c'est moi. Cousine Hilda était furieuse. Elle m'a dit : « Voilà ce que c'est que de faire « des cadeaux ridicules! Mes garçons ne sont « pas coquets, Dieu merci! C'est aux petits « Français qu'il faut donner des cravates. » Et toute la soirée elle a boudé, ne répondant rien à personne, l'air buté comme son fils —

parce que, quand la cousine Hilda est en colère, elle ne crie pas : elle grogne et elle boude. c'est encore pis. — Oh! c'est terrible, les gens qui grognent toujours! »





# XI

## Journal de Charlotte. (Suite.)

« 9 *mai*. — Aujourd'hui la couturière est venue essayer une robe à Wilhelmine pour la soirée. Cousine Hilda m'a fait chercher : elle voulait mon avis; je me demande pourquoi, puisqu'elle se moque toujours de mes soi-disant grandes toilettes. Dimanche j'avais mis ma jaquette la plus neuve pour aller à la messe au couvent. Dans le vestibule, cousine Hilda, qui sortait avec ses filles m'a examinée des pieds à la tête en ricanant, et a dit avec un clignement d'œil qui voulait être spirituel : « Regardez donc la veste de « Charlotte; on dirait un manteau de chien »

Et Wilhelmine et Marguerite de rire à leur tour, en détournant la tête avec affectation, comme pour me dissimuler cette hilarité! Mais, au fond, elles auraient été bien fâchées que je ne m'en fusse pas aperçue. Une autre fois c'est mon chapeau garni de bluets noirs qui a servi de thème à leurs réflexions désagréables. Wilhelmine, qui prend toujours un air majestueux pour faire des observations sans aucun intérêt au sujet de choses déjà très insignifiantes par elles-mêmes, a dit d'un ton solennel et chagrin, comme si les destinées du monde dépendaient de cette remarque : « C'est très curieux, le chapeau de Char-« lotte ressemble beaucoup au mien... (*avec un* « *rire pointu*), seulement le mien est beaucoup « plus modeste. — Heureusement, ma pauvre « Wilhelmine, » a interrompu cousine Hilda avec emphase. — Heureusement pour qui? heureusement pour quoi? Je n'ai pas du tout compris le sens de cette exclamation. Voulait-elle dire que mon chapeau avait dû coûter plus cher que celui de Wilhelmine? Mais d'abord elle n'en sait rien du tout. Et puis qu'est-ce que cela peut lui faire? Ce n'est pas elle qui l'a payé. Quand j'écrirai à Mme Poise, je lui demanderai si elle croit que mon tuteur donne assez

d'argent pour ma pension et mon entretien chez cousine Hilda, parce que ces allusions continuelles aux dépenses bien au-dessus de leurs moyens que font « certaines personnes », qu'elle ne désigne pas plus clairement, sont ennuyeuses et incompréhensibles. — Mais comme c'est triste pour une petite fille d'être obligée de penser à l'argent!

« Puisque j'ai parlé de Wilhelmine, je dois dire que je ne comprends pas du tout son caractère. Ainsi, par exemple, il y a à Regelberg quelques dames jolies et élégantes; celles-là, elle les critique d'un air méchant, et il suffit qu'elles soient bien mises pour qu'elle les accuse, sans les connaître d'ailleurs, d'être frivoles et d'avoir des « cervelles d'oiseau-mouche ! » Et puis, au fond, je crois que Wilhelmine ne demanderait pas mieux que de ressembler à ces soi-disant oiseaux-mouches, et elle s'occupe de sa toilette autant et plus qu'une autre. Mais voilà, n'ayant pas de goût, elle ne réussit guère; alors elle s'en venge en dénigrant, comme le renard dans la fable de La Fontaine, qui disait que les raisins étaient trop verts et bons pour des goujats parce qu'il ne pouvait les atteindre.

« Eh bien, c'est malheureux, mais plus Wilhelmine fait d'efforts d'imagination pour ses robes et plus elles sont vilaines. Ainsi celle qu'elle vient de se commander est encore plus affreuse que les autres. Que de plissés, mon Dieu! et de ruchés et de bouillonnés et d'entre-deux et de petits nœuds et de rubans et de volants! Il y a de tout là-dessus! Wilhelmine n'est plus une demoiselle, c'est un porte-manteau. Et quelle laide couleur elle a choisie! Un vert criard qui fait mal aux yeux. Les garnitures sont roses; autour de la taille, pour compléter cette œuvre d'art, il y a une ceinture de soie rose avec un gros nœud qui tombe par derrière. Le pis, c'est que le mal est sans remède ; tout est tellement vilain qu'il est inutile d'essayer de rien y changer.

« Je ne sais pas si Wilhelmine est tout à fait sûre que sa robe soit jolie; elle tourne et retourne devant l'armoire à glace d'un air indécis en me jetant des regards soupçonneux et inquiets; dans le doute son visage prend une expression encore plus maussade qu'à l'ordinaire, et les coins de sa bouche s'abaissent en une moue qui rend sa physionomie désagréable à faire pleurer.

« En tous cas, il y a au moins quelqu'un de content : c'est Mme Stecknadel, la couturière. Elle est grosse comme une tour, Mme Stecknadel ; elle a un visage rond comme la lune, et rouge, rouge ! si bien qu'on croirait qu'il y a le feu à l'intérieur. C'est comme une de ces grosses lanternes vénitiennes en forme d'orange. Elle porte des lunettes, mais elle les a toujours sur le front, et je crois que je sais pourquoi : c'est parce que son nez est si petit qu'elles ne tiendraient pas dessus. Elle pique une telle quantité d'épingles sur son corsage qu'on dirait une énorme pelote. Je crois qu'elle ne sait pas qu'elle est si grosse et si rouge et si vieille, parce que, si elle le savait, elle ne porterait pas un petit chapeau de paille comme ceux des garçons avec un ruban de moire blanche tout autour, en équilibre sur le haut d'un gros chignon et tellement incliné en avant qu'il vient rejoindre ses lunettes.

« Non, elle ne sait pas du tout qu'elle est ridicule, Mme Stecknadel. Elle est très contente d'elle, au contraire, et très contente des robes qu'elle fait. Pour le moment, les mains croisées sur son gros ventre, la figure épanouie comme une pleine lune, elle contemple sa nouvelle

œuvre avec une admiration sans mélange; elle se recule un peu pour mieux juger l'effet.

« Eh bien, ma petite demoiselle Charlotte, « qu'en pensez-vous? me dit-elle d'une voix ré- « jouie. Ah! ah! vous voilà bien surprise de voir « que nous avons autant de « chic » à Regelberg « que vos Parisiennes » (Mme Stecknadel affectionne le mot « chic » qu'elle intercale à tout propos dans la conversation, et, à la façon dont elle le prononce, on croirait entendre partir une fusée : « chchchchchic! »

Elle tourne et retourne autour de Wilhelmine en s'exclamant : « Mlle Wilhelmine est ravissante! « Mlle Wilhelmine est délicieuse! Mlle Wilhel- « mine a l'air d'un ange! »

« Mon Dieu, quelle idée particulière se fait Mme Stecknadel des anges!

« Et Mme Stecknadel insiste encore, tant son œuvre lui inspire d'enthousiasme :

« N'est-ce pas que c'est joli? Y trouvez- « vous quelque chose à redire? Allons, petite « Parisienne, donnez-nous franchement votre avis. »

« Me voici bien embarrassée. Je voudrais pouvoir dire, moi aussi, que c'est joli, mais je ne sais pas mentir, même pour faire plaisir. Il faut

pourtant que je trouve un compliment, et je réponds :

« Mais oui, c'est très réussi, madame Steck-
« nadel, oh! c'est très réussi.... Seulement...
« est-ce que vous ne pensez pas que peut-être...
« il y a un peu trop, il y a beaucoup de garni-
« tures? » Et bien vite j'ajoute d'un ton admiratif : « Mon Dieu! que de peine vous avez dû
« vous donner pour ces plissés, ces bouillonnés.
« ces ruches! Quel ouvrage! Quelle patience! »

« Mme Stecknadel, bonne femme et pas très fine, se contenterait peut-être de cette réponse; mais Wilhelmine, dont la susceptibilité est toujours en éveil, ne s'en contente pas du tout, et elle dit d'un ton ironique :

« Laissez donc, madame Stecknadel, vous
« voyez bien que ma cousine nous méprise, et
« qu'elle juge que la moindre chose est bien
« assez bonne pour nous.

« — Tandis qu'elle-même est habillée comme
« si elle devait avoir un jour trois cent mille francs de dot, » ajoute d'un air pincé la cousine Hilda, qui paraît encore plus mécontente que sa fille.

« Qu'est-ce que cela veut dire « avoir une dot »? Je ne le sais pas au juste, il faudra que je de-

mande à sœur Joséfa; mais ce que je sais bien c'est que ce n'était pas la peine de vouloir que je donne mon avis si c'est pour se fâcher ensuite. Aussi, comme j'ai senti que j'allais me mettre en colère, ce qui mécontenterait sœur Joséfa, j'ai préféré m'en aller; j'ai ouvert la porte et je suis partie sans ajouter un mot. Mais j'ai très bien entendu tante Hilda qui disait à la couturière :

« Eh bien, madame Stecknadel, vous venez « d'avoir un exemple du caractère de cette en- « fant. Elle a un orgueil infernal, madame Stec- « knadel, infernal.... »

« Rentrée dans ma chambre, je fais mon examen de conscience; je suis bien sûre de ne pas avoir « un orgueil infernal », ainsi que le prétend cousine Hilda. Mais, ma colère passée, je reconnais que j'ai eu tort de m'en aller si brusquement et de me fâcher pour si peu de chose.

« Mon Dieu, que va penser sœur Joséfa? elle ne sera pas contente, c'est bien sûr; elle dira que je ne sais pas tenir mes résolutions.... Oh! ma bonne sœur, ne vous fâchez pas trop! C'est si difficile pour une petite fille que personne n'aime d'être toujours patiente! »

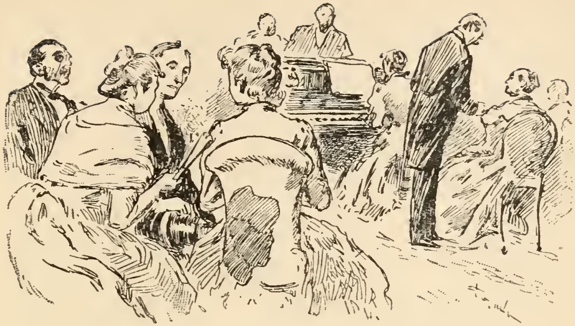
. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Oui, la sœur Joséfa n'a pas été contente en

lisant le journal de Charlotte (la petite fille le lui apporte maintenant toutes les semaines); elle a joint les mains, et Charlotte eût été bien surprise de lui entendre dire à voix haute, tant sa préoccupation était grande :

« Pauvre enfant! quelle vie difficile! et comme
« ses belles qualités vont se trouver étouffées
« dans un semblable milieu! Que Dieu lui vienne
« en aide! »





# XII

## Soirée chez la cousine Hilda.

Absorbée par les préparatifs de sa soirée, la cousine Hilda s'était adoucie à l'égard de Charlotte; elle lui épargnait les allusions aigres et les remarques malveillantes et paraissait ignorer son existence. La pauvre petite fille ne pouvait guère en demander davantage.

Le soir du grand jour arrivé, on prépara dans la salle à manger du jambon, des œufs, de la bière, des gâteaux secs confectionnés par la cousine Hilda et l'inévitable café au lait, qui jouait

un rôle prépondérant dans l'existence des Silbermann. Katel, la servante, à peu près décrassée pour la circonstance et ayant devant elle, par miracle, un tablier propre, allait et venait, affairée, de la cuisine à la salle à manger en traînant la savate, car personne n'avait pu la décider à entrer les talons de ses souliers : ce raffinement de tenue était au-dessus de ses forces.

Quand tout fut prêt, on se rendit au salon où chacun s'assit en rang d'oignons dans l'attente des invités. Wilhelmine arborait, bien entendu, la robe vert chou si copieusement garnie de rose. Toute sa journée s'était passée dans des recherches et des combinaisons de coiffure destinées à soulever la stupeur et l'admiration générales. Par malheur, le résultat était d'autant plus difficile à obtenir que Wilhelmine avait fort peu de cheveux : à peine une maigre queue de rat, n'atteignant même pas les épaules, et, sur les tempes, deux grands creux qui lui faisaient un front interminable. Aussi jalousait-elle la belle chevelure blonde naturellement bouclée qui formait autour du visage de sa petite cousine une auréole d'or. Charlotte, elle, n'avait pas besoin de passer des heures devant un miroir pour se chercher une coiffure remarquable : un simple

coup de peigne, et elle était coiffée le mieux du monde.

Wilhelmine — toujours comme le renard de la fable — croyait se venger de cet avantage en feignant de le mépriser. Avec son air de dignité pleurarde, elle déclarait que les cheveux qui frisent, c'est bien mauvais genre. Elle disait ces mots en français (« maufais chenre »), avec cet accent germanique qui sans doute eût passé inaperçu dans la bouche d'une personne simple, mais dont le comique devenait irrésistible quand il s'aggravait de solennelle prétention, comme c'était le cas chez l'aimable Wilhelmine.

Charlotte était, vous le savez, d'une droiture absolue. Aussi en voulait-elle à Wilhelmine, non de sa jalousie, mais de sa mauvaise foi, car bien souvent elle avait surpris la grande cousine essayant de friser sa maigre chevelure avec un tuyau de pipe en terre (emprunté à la collection de Frantz), qu'elle chauffait sur une bougie, et se dépitant de n'obtenir que des résultats peu satisfaisants.

« Voulez-vous que je vous frise, ma cousine? » lui avait aimablement proposé Charlotte le jour de la soirée, l'ayant aperçue par la porte entrebâillée de sa chambre, le tuyau de pipe à

la main, luttant contre ses quatre cheveux rebelles.

« Merci bien, » avait répondu Wilhelmine sèchement, c'est trop « mofais chenre ».

Et sur cette raison qui dénotait d'autant de bonne grâce que de bonne foi, Wilhelmine lui avait fermé la porte au nez; ce dont Charlotte, haussant les épaules, s'était contentée de rire, car, en dépit de ses épreuves, la petite fille était naturellement gaie, et elle ne demandait pas mieux que de prendre les choses du bon côté, pourvu que ce fût à peu près possible.

Marguerite, la sœur cadette, n'avait pas plus de cheveux, et, ce qui est beaucoup plus grave, pas plus de grâce que son aînée. En l'honneur des invités, on l'avait mise aussi dans tous ses atours. Elle ressemblait à Friederich; ses yeux, assez grands et noirs, pouvaient passer pour beaux; mais, comme ceux de son frère, ils regardaient bien rarement en face et étaient tout à fait dépourvus d'expression. Elle n'avait aucune jeunesse ni dans les traits ni dans le caractère; on eût dit une vieille petite bonne femme; cancanière, sournoise et sotte, elle ne pouvait guère être une compagnie pour Charlotte, que d'ailleurs elle détestait cordialement, sentant

combien sa cousine lui était supérieure de toutes les façons.

En l'honneur de la soirée, Frantz renonça à ses stations dans les différentes brasseries de la ville. Revêtu d'un costume de cérémonie qui consistait en un pantalon et un veston de velours noir, une cravate rose nouée autour d'un col rabattu, d'où émergeait son long cou qui le faisait ressembler au héron de la fable, il se promenait du salon à la salle à manger, toujours muni de son inséparable pipe en porcelaine qui formait sa plus chère société.

Le cousin Gaspard, à peu près nettoyé pour la circonstance, plus effaré que jamais, mais ne parvenant pas à être ridicule, grâce à une distinction native qui tranchait sur son entourage, allait et venait autour de la table où étaient dressés les rafraîchissements, s'enquérant auprès de sa femme avec une angoisse enfantine si l'on était bien sûr de la provenance du thé et du café, et si l'on aurait de la bière en quantité suffisante, questions que la cousine Hilda accueillait, comme tout ce qui venait de son mari, avec une indifférence complète, ne se donnant même pas la peine d'y répondre. Ludwig, débarbouillé par hasard et ses joues rouges plus luisantes que

jamais sous l'action, d'autant plus efficace qu'elle était plus rare, de l'eau et du savon, vêtu de velours comme Frantz, mais avec un veston deux fois trop long qui donnait l'illusion d'un pardessus, et en revanche des pantalons qui remontaient sur son ventre, grâce à des bretelles trop serrées, se tenait assis dans un coin près du piano, déjà endormi aux trois quarts, et projetant de se dissimuler derrière le pupitre à musique pour atteindre au plus tôt le dernier quart qui lui manquait, sans risquer d'être vu et admonesté au sujet de ce sommeil intempestif.

Les bougies étaient allumées. Cousine Hilda, en robe de soie puce, triple rangée de boucles autour de la figure, — comme c'est « mofais chenre! » — avait pris place solennellement sur un coin du canapé. Toute la famille était à son poste, attendant de pied ferme les invités. Il ne manquait plus que Charlotte et Friederich.

Timidement Charlotte entra dans le salon, et elle alla se dissimuler derrière le piano, à l'exemple de Ludwig, mais pour un motif différent : la pauvre enfant ne se sentait guère le cœur d'assister à une soirée. La mort de son grand-père encore si récente, et le peu de bienveillance qu'elle rencontrait chez ses cousins ne

pouvaient la disposer à la gaîté. Pourtant, de crainte de mécontenter, elle n'avait pas osé demander la permission d'aller se coucher. La cousine Hilda n'eût pas manqué de prétendre que Charlotte méprisait leur société, la jugeait au-dessous d'elle. Et, plus que jamais, la petite fille s'était promis de faire tous ses efforts pour vivre en harmonie avec sa nouvelle famille.

A neuf heures les invités commencèrent à arriver. Charlotte vit défiler nombre de gros messieurs à longues barbes rousses, et de maigres messieurs à longs cheveux filasse, tous porteurs de lunettes. Que de paires de lunettes, mon Dieu! Charlotte n'en revenait pas. Les oculistes devaient faire fortune dans cette ville. Les dames étaient vêtues de couleurs criardes; l'épaisseur de leurs tailles frappa d'autant plus Charlotte que, loin d'essayer de la dissimuler, elles l'accentuaient encore par de larges ceintures roses, bleues, vertes, nouées comme celles des bébés ou des premières communiantes. Cette particularité suggéra même une réflexion à la petite fille : « C'est curieux, se dit-elle, en France les dames ont les épaules plus larges que la taille. Ici c'est justement tout le con-

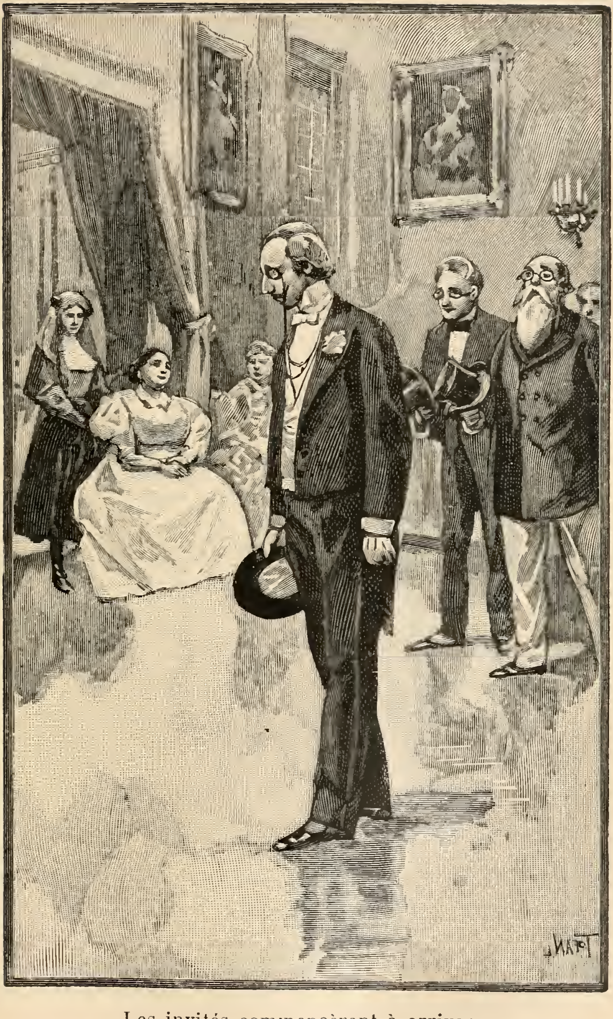
traire. » Sans doute, cette observation n'était pas d'un ordre très élevé, et était loin de valoir celles qu'une dame française de génie, appelée Mme de Staël, a faites sur l'Allemagne; mais elle était fort juste, il faut en convenir.

Quand les invités furent au complet, le cousin Gaspard recommença à manifester une grande agitation, estimant que le moment était venu d'entamer le programme des réjouissances, et n'osant pas donner le branle tant que sa femme n'aurait rien dit. Enfin la cousine Hilda mit un terme aux angoisses du pauvre homme en déclarant :

« Monsieur le professeur von Becker va nous jouer un air de flûte. Wilhelmine l'accompagnera. »

Wilhelmine se leva gauchement — faisait-elle rien autrement? — et se dirigea vers le piano d'un air on ne peut plus prétentieux.

Cette pauvre jeune fille avait la triste infirmité de ne pouvoir jamais être naturelle; elle était intimement persuadée que l'univers entier avait les yeux fixés sur elle, et, quelque éclatant que lui parût son propre mérite, cette conviction qui ne la quittait en aucune circonstance, ôtait toute liberté à ses mouvements. Si vaniteux que



Les invités commencèrent à arriver.

l'on soit, il est évident que la pensée d'être toujours et partout le point de mire du monde doit finir par vous gêner : c'est pourquoi l'extrême timidité n'est souvent causée que par un très sot orgueil. Une jeune fille, bien persuadée que sa petite personne a peu d'importance, reste simple et naturelle, et par conséquent est toujours gracieuse. Mais la grâce n'était pas l'apanage de Wilhelmine; tous ses gestes étaient étriqués et maladroits, et son rire sans franchise, sans gaîté, guindé et pointu, sonnait faux et impressionnait désagréablement.

Toujours hantée par l'idée fixe que le sort des assistants dépendait de ce qu'elle allait faire, elle déploya son morceau de musique sur le piano avec tant de maladresse, qu'elle faillit l'enflammer aux bougies. Le jeune M. von Becker se précipita pour parer à ce sinistre et, dans sa hâte, laissa choir sa flûte, ce qui causa au gros Ludwig, arraché soudain à sa somnolence, une hilarité sans bornes. Charlotte quitta sa place et se glissa près de son cousin, dans l'intention de laisser le champ libre aux bras anguleux de M. von Becker qui avait la prétention de vouloir les arrondir pour tenir sa flûte....

« Eh, psst! dit Ludwig à sa cousine en la

poussant du coude; vous voyez ce grand pantin-là avec sa flûte?

— Oui, » répondit tout bas Charlotte, étonnée de la question, car en vérité, si maigre que fût M. von Becker, il n'était pourtant pas un pur esprit, et se laissait parfaitement percevoir à l'œil nu.

« Eh bien, continua le gros Ludwig en se tordant de rire sur sa chaise, il est professeur au Gymnase et il dit qu'il veut épouser Wilhelmine. C'est drôle, hein? »

Charlotte ne saisit pas très bien ce que cette communication avait de particulièrement drôle; mais, jugeant inutile de contredire son cousin, elle fit un vague signe d'assentiment et se tourna vers M. von Becker, dans l'intention de l'examiner sous son nouvel aspect de prétendant à la main de Wilhelmine. Alors elle se rendit compte qu'il avait le teint livide d'un pierrot, une grosse bouche qu'il contractait péniblement, comme s'il eût craint d'avaler son instrument, et des pieds d'une longueur invraisemblable. Mais elle remarqua aussi l'air de bonté et de grande douceur répandu sur sa physionomie, ample compensation à un physique défectueux, et elle ne put s'empêcher

de regretter que ce jeune homme, qui paraissait excellent, eût eu la fâcheuse idée de vouloir épouser l'aimable Wilhelmine.

Le duo de flûte et de piano s'acheva sans trop d'encombre. Wilhelmine avait bien plaqué çà et là quelques accords d'une fausseté déchirante; elle avait par moment pressé le mouvement de telle façon que le pauvre M. von Becker suait sang et eau et ravalait ses trilles pour la rattraper; en revanche elle avait aussi ralenti sans raison, si bien qu'il dut intercaler des points d'orgue au milieu de ses vocalises. N'importe, le morceau produisit fort bon effet dans son ensemble et fut accueilli par les applaudissements de l'auditoire.

Tandis que Wilhelmine recueillait les compliments et que Professor von Becker s'effaçait d'un air modeste, comme s'il n'eût été pour rien dans cette affaire, « Fräulein » Gertrude, amie intime de Wilhelmine, prit sa place au piano et s'accompagnant elle-même — sage précaution! — chanta d'une voix assez agréable plusieurs mélodies de Schumann que Charlotte ne connaissait pas et qui lui parurent fort belles. La petite fille aurait bien voulu en entendre davantage. Mais la cousine Hilda brû-

lait du désir de produire Marguerite, à laquelle, dans son aveuglement maternel, elle attribuait un talent précoce, et bon gré mal gré, l'assistance dut avaler les « Variations sur *Ah! vous dirai-je, maman* » gâchées, bredouillées, massacrées par ce jeune prodige.

D'autres dames et d'autres messieurs se succédèrent ensuite, les unes chantant, les autres récitant des pièces de vers, jusqu'au moment où la cousine Hilda annonça un petit intermède gastronomique, sous forme d'œufs durs et de jambon arrosés de flots de bière, auquel l'assistance fit le meilleur accueil. Jusqu'ici tout avait marché à souhait et la cousine Hilda pouvait se réjouir à juste titre du succès de sa soirée. Hélas! il ne devait pas en être ainsi jusqu'à la fin!





# XIII

## Fâcheux incidents.

Depuis un moment, le cousin Gaspard promenait autour de lui des regards plus effarés que jamais; quelque chose d'essentiel lui paraissait évidemment faire défaut. Enfin, n'y tenant plus, il s'approcha de sa femme et lui dit à voix basse :

« Mais, ma bonne, où donc est Friederich? »

La cousine Hilda, qui détaillait les innombrables perfections de Wilhelmine à Mme von Becker mère, ne répondit rien d'abord. D'ail-

leurs on ne savait jamais si elle n'entendait pas réellement, ou si c'était une feinte pour gagner du temps, dans l'espérance que l'interlocuteur lassé abandonnerait la partie.

LE COUSIN GASPARD, *très agité.*

Mais, ma bonne, je t'assure que tu devrais t'inquiéter de Friederich. Je ne l'ai pas vu depuis le commencement de la soirée.

LA COUSINE HILDA, *d'un air mécontent.*

« Ach Gott![1] » que d'affaires! il est sans doute monté un instant dans sa chambre et il va redescendre.

LE COUSIN GASPARD, *insistant.*

Non, il n'a pas paru au salon. Et tu sais que je voudrais le décider à nous jouer ce soir un morceau de violon. Il refuse toujours de jouer dans le monde; ce sera pour lui une excellente occasion....

La cousine Hilda, sans accorder la plus légère marque d'attention aux explications du cousin Gaspard, mais voulant avoir la paix, se lève, passe à la salle à manger et donne ordre à Katel d'aller voir si M. Friederich est dans sa chambre.

Katel redescend au bout d'un moment; elle

[1] Mon Dieu!

annonce que M. Friederich est bien dans sa chambre, mais se refuse absolument à venir au salon. Ce disant, elle se frictionne le bras gauche avec vigueur, par un geste plus énergique que gracieux.

LA COUSINE HILDA, *commençant à s'inquiéter aussi, à voix basse.*

Est-ce qu'il ne se sent pas bien? lui est-il arrivé quelque chose?

KATEL, *à voix haute, se frottant toujours le bras.*

Non, madame, pas du tout, M. Friederich se porte très bien; même qu'il m'a donné un coup de poing de toutes ses forces sur le bras pour me faire lâcher la porte qu'il voulait me refermer au nez. Seulement il a dit comme ça qu'il n'avait pas envie de se laisser ennuyer par toutes ces vieilles têtes, et qu'il allait descendre manger des gâteaux dans la salle à manger sans passer par le salon.

Le cousin Gaspard tousse très fort, dans l'espérance que cette réponse passera inaperçue, mais la douce Katel possède une voix éclatante et l'assistance n'en perd pas un mot.... Après tout, les amis de la famille doivent depuis longtemps savoir à quoi s'en tenir sur l'amabilité du petit garçon.

Marguerite, raide comme un piquet dans sa robe ballonnée, son petit visage grognon rendu plus vieillot encore par l'attention au-dessus de son âge qu'elle accorde aux toilettes et aux propos de grandes personnes, s'approche sur un signe de sa mère.

COUSINE HILDA, *à voix basse.*

Marguerite, va dire à Friederich de ma part qu'il doit descendre de suite au salon.

MARGUERITE, *rechignant.*

Merci bien, par exemple! pour qu'il me donne des coups de pieds et des coups de poings, comme il l'a fait à Katel, je n'y tiens pas du tout.

COUSINE HILDA, *n'essayant même pas d'insister.*

Alors va dire à Ludwig d'y aller.

Même réponse de Ludwig, accentuée par d'énergiques hochements de tête.

Charlotte, à qui ces pourparlers n'ont pas échappé, s'approche de sa cousine et lui dit gentiment :

« Voulez-vous que je monte le chercher, ma cousine? Vous voyez qu'il est déjà descendu au salon le jour de sa fête pour me faire plaisir. »

Cette phrase malencontreuse, par laquelle

Charlotte semble s'attribuer une influence sur le petit garçon que n'a pas sa propre mère, met le comble à la mauvaise humeur de la cousine Hilda qui répond sèchement :

« Faites comme vous voudrez. Si vous avez envie d'un prétexte pour quitter le salon, vous êtes parfaitement libre de vous en aller. »

Munie de cette autorisation, formulée de si aimable façon, Charlotte monte l'escalier quatre à quatre et vient frapper doucement à la porte de son cousin, comme elle l'a déjà fait quelque temps auparavant, dans une circonstance analogue.

La porte s'ouvre, et Friederich, les cheveux en désordre, l'air furibond, apparaît sur le seuil, brandissant un parapluie qu'il pointe en avant, dans l'attitude d'un soldat prêt à se défendre avec sa baïonnette contre les attaques de l'ennemi. Sa physionomie et son geste sont si bizarres qu'à cette vue inattendue Charlotte ne peut tenir son sérieux et se met à rire aux éclats.

FRIEDERICH, *roulant des yeux furibonds.*

Qu'est-ce que vous avez? pourquoi riez-vous si fort? C'est donc si drôle que cela de venir me

relancer dans ma chambre et de ne pas me laisser une minute de tranquillité?...

CHARLOTTE, *riant toujours.*

Excusez-moi, Friederich; je regrette bien de vous fâcher; mais si vous pouviez vous voir.... Ah! ah! ah! avec ce vieux parapluie.... Ah! ah! ah! et vos roulements d'yeux féroces.... ah! ah! ah! Je suis sûre que vous ririez aussi....

FRIEDERICH, *fronçant le sourcil et prenant un air plus sauvage encore.*

Rira bien qui rira le dernier, mademoiselle. Je ne sais ce qui me retient de vous l'enfoncer au travers du corps, ce vieux parapluie.

A ces mots, prononcés d'un air féroce, l'hilarité de Charlotte redouble, malgré les efforts qu'elle fait pour la contenir; elle entre dans la chambre sans que le petit garçon surpris songe à l'en empêcher; elle tombe assise sur une chaise et parvient à dire à grand'peine, d'une voix entrecoupée par les éclats de rire :

« Mon pauvre Friederich.... Ah! ah! ah!... ne vous fâchez pas; c'est fini.... Ah! ah! ah! je ne ris plus. Ah! ah! ah! Mon Dieu, est-ce possible? Je crois que je n'ai jamais tant ri de ma vie!... »

Enfin la petite fille parvient à se calmer et



Friederich apparait brandissant un parapluie.

s'étonne, quand elle a retrouvé son sang-froid, que son cousin, dont les colères sont parfois effrayantes, ne se soit pas jeté sur elle pour la battre. Mais Friederich n'y a même pas songé tant est grande sa suprise de la voir rire aux éclats quand il s'attendait à la terrifier.

CHARLOTTE, *essuyant ses yeux.*

Allons, Friederich, finissez vos sottises; donnez-vous un coup de brosse, un coup de peigne, et descendez avec moi au salon. Vous verrez que l'on s'y amuse beaucoup.

Moitié gagné par l'ascendant de sa cousine, moitié parce qu'il en a assez de sa reclusion et qu'il juge avoir suffisamment ennuyé sa famille, l'aimable Friederich répare sommairement le désordre de sa toilette et consent à suivre Charlotte. Il lâche à regret son vieux parapluie, nouvelle arme de guerre, et le dépose dans un coin de la chambre, où il compte bien le reprendre en cas de besoin.

A l'entrée de Friederich dans le salon, le cousin Gaspard se précipite au-devant de lui et lui dit aussitôt :

« Mon cher enfant, nous t'attendions pour nous jouer ta sonate de Raff; ces dames sont impatientes de l'entendre.

FRIEDERICH, *toujours aimable.*

Qu'est-ce que ça peut me faire que ces dames soient impatientes de l'entendre! Moi je ne veux pas la jouer.

LE COUSIN GASPARD *insistant, au lieu de donner à son fils la gifle à laquelle il a si bien droit.*

Mais si, mais si, tu nous feras le plus grand plaisir; Mme von Becker, qui ne t'a jamais entendu, désire vivement t'applaudir. Allons, un bon mouvement. Vite ton violon et ton cahier. »

Au fond, Friederich, qui est assez bon musicien, ne demande pas mieux que d'exhiber ses talents; mais, comme il ne fait rien simplement et gentiment, il ne consent qu'après avoir mis toute la maison en branle, selon son habitude, et jeté le désarroi au milieu de la soirée.

FRIEDERICH.

Et qu'est-ce qui va m'accompagner?

LE COUSIN GASPARD.

Mais, Wilhelmine, comme toujours.

FRIEDERICH, *très haut.*

Merci bien, elle joue trop mal; elle a des doigts en coton et elle fait des couacs tout le temps. C'est bon pour M. von Becker de jouer avec elle.

LE COUSIN GASPARD, *décontenancé et agité.*

Comment faire alors? Je ne sais pas si aucune de ces dames....

FRIEDERICH, *l'interrompant.*

Je veux que ce soit Charlotte qui m'accompagne. Il n'y a qu'elle qui joue proprement ici.

LE COUSIN GASPARD.

Mais Charlotte ne connaît pas le morceau ...

CHARLOTTE, *intervenant.*

Cela ne fait rien, mon cousin. Je déchiffre assez bien; je m'en tirerai certainement. Nous allons essayer si vous me le permettez.

Friederich prend son violon, Charlotte se met au piano, et les enfants commencent au milieu d'un religieux silence. Le début du morceau marche très bien; Charlotte, qui est excellente pianiste, déchiffre à ravir et Friederich ne joue pas trop mal sa partie. Mais dès la seconde page voici les choses qui se gâtent : Friederich a plusieurs traits à exécuter; comme il a toujours été incapable d'un effort sérieux, il ne les a pas étudiés, bien entendu, et il ne trouve rien de mieux que de les sauter sans prévenir sa cousine. Charlotte s'en aperçoit, le rattrape habilement, et continue sa partie comme si de rien n'était; une troisième fois, une quatrième

fois Friederich recommence ce petit système qui nuit sensiblememt, comme vous pouvez le croire, à l'ensemble du morceau. Enfin on arrive à une reprise; Charlotte demande : « Friederich nous faisons la reprise? » Friederich marmotte quelque chose que la petite fille prend pour un assentiment, et elle recommence la reprise, tandis que Friederich continue la page suivante!

Vous jugez de la cacophonie! Charlotte, sans perdre contenance, répète à voix basse « Friederich, Friederich, la reprise! » Mais que fait Friederich? Il se met à dire tout haut : « Ah! vous m'impatientez, à la fin! J'en ai assez de cet ennuyeux morceau! » Il saisit son violon à deux mains, il le fait tournoyer en l'air, et en moins de temps qu'il ne faut pour le raconter, crac! il le jette de toutes ses forces contre le coin du piano et le brise en mille morceaux!

Un cri général retentit dans l'assemblée; toutes les personnes présentes se lèvent en tumulte, croyant que l'aimable Friederich vient d'être pris d'un accès de folie furieuse. Le cousin Gaspard et la cousine Hilda répètent à l'envi, d'un air désespéré :

« Oh Friederich! est-il possible! ton violon! un violon de prix! un violon qui vient de ton grand-père! Quel malheur, mon Dieu! Quel malheur! »

FRIEDERICH, *calmé, mais nullement repentant.*

Ah! bien! tant pis pour vous! c'est votre faute aussi! Il fallait me laisser tranquille. Pourquoi m'avez-vous forcé à jouer? Vous savez bien que je n'ai jamais pu aller d'un bout à l'autre d'un morceau; cela me fatigue et m'impatiente.

LE COUSIN GASPARD.

Justement c'était pour t'accoutumer... nous aurions voulu t'accoutumer... si tu t'accoutumais.... »

Friederich hausse les épaules et va s'asseoir dans un coin du salon à côté de Ludwig que cet incident bruyant a tiré de sa somnolence. La cousine Hilda, hors d'elle et dans son aberration, ne voulant pas faire de reproche à son fils dont la méchanceté est la juste punition de son inconcevable faiblesse maternelle, se tourne vers Charlotte qui se tient rouge et désolée, devant le piano, et lui dit d'un air furieux :

« Ceci est encore votre œuvre, mademoiselle. Sans vous mon Fritzele n'aurait pas fait ce malheur irréparable. Vous pouvez être satisfaite de votre soirée.

CHARLOTTE, *stupéfaite.*

C'est moi que vous accusez, ma cousine? qu'ai-je fait? en quoi suis-je responsable des accès de folie de ce pauvre garçon?

LA COUSINE HILDA, *exaspérée par le ton de pitié avec lequel Charlotte a dit « ce pauvre garçon ».*

Oui, vous faites bien de l'appeler un pauvre garçon, car il est à plaindre en effet, de vivre en votre société. N'avez-vous pas joué tout de travers exprès pour lui faire perdre la tête et l'empêcher d'exécuter son morceau? vous savez combien mon Fritzele est timide; ce n'est pas lui qui aurait votre toupet dans le monde! un rien le déconcerte. »

Les yeux de Charlotte se remplissent de larmes; mais elle renonce à essayer de convaincre sa cousine : on ne persuade pas les gens de mauvaise foi. Pendant qu'elle subit ses injustes reproches, la grosse Katel s'occupe à réparer les dégâts causés par le doux Fritzele et balaie les débris du pauvre violon, sous l'œil navré du cousin Gaspard.

Quand le calme se fut un peu rétabli, la cousine Hilda, qui ne pouvait laisser partir ses invités sur une aussi fâcheuse impression, tâchant de reprendre ses esprits, annonça qu'on allait

faire un tour de valse. Professor von Becker se précipita pour inviter Wilhelmine; Frantz invita la sœur de von Becker; enfin, quand les couples furent formés, la cousine Hilda se mit au piano, et tout le monde commença à tournoyer au son du *Beau Danube Bleu*.

Friederich dansait bien, et aimait assez la danse. Il fit valser successivement plusieurs jeunes filles de l'assemblée, qui, n'osant refuser, acceptèrent en tremblant dans la crainte de quelque nouvelle extravagance. Puis il s'approcha de Charlotte qui regardait les danseurs, tristement assise dans son coin, et il lui dit d'un air dégagé :

« Charlotte, voulez-vous faire un tour de valse avec moi? Je suis sûr que vous dansez beaucoup mieux que toutes ces vilaines toupies.

CHARLOTTE.

Y pensez-vous, Friederich? Danser avec vous pour m'attirer encore des reproches? Oh! non! C'est trop triste d'être toujours grondée à la place d'un autre.

FRIEDERICH, *insistant*.

Allons, ne faites pas la boudeuse. Personne ne pense plus à ce qui vient de se passer; et d'ailleurs, ce n'est pas votre faute si j'ai cassé mon violon.

CHARLOTTE.

Alors pourquoi ne l'avez-vous pas dit? »

Sans répondre à cette question embarrassante, Friederich prit sa petite cousine par les deux mains et la força presque à se lever. Au fond Charlotte ne demandait pas mieux que de danser; elle crut à un bon mouvement de Friederich, et se laissa faire assez joyeusement, tant la bonne petite fille oubliait vite les méchancetés de son cousin. Les deux enfants ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent hors d'haleine. A ce moment, ils se trouvaient à côté de Mme von Becker, laquelle tenait une tasse de café au lait à la main, et s'apprêtait à la boire en prenant mille précautions, pour ne pas salir sa belle robe de soie d'un vert éclatant.

FRIEDERICH, *bas à sa cousine.*

Je la déteste, la mère von Becker; un jour elle s'est permis de me tirer les oreilles, sous prétexte que je lui avais marché sur le pied; et maman n'a rien osé lui dire, parce qu'elle espère que le grand benêt de « professor » von Becker épousera Wilhelmine. Hein? ce serait drôle, si elle renversait son café au lait sur sa robe! elle en ferait une tête!

Penser une chose méchante et tenter de l'exé-

cuter n'étaient qu'un pour le petit garçon, auquel on n'avait jamais appris à se contraindre en quoi que ce fût! Ne songeant plus qu'à profiter de l'occasion pour se venger de son ennemie, il poussa Charlotte de toutes ses forces dans la direction de Mme von Becker; la pauvre enfant, pour ne pas tomber, s'accrocha instinctivement à l'imposante dame; Mme von Becker perdit l'équilibre, et laissa choir sa tasse de café au lait sur sa robe vert pomme! Le rêve de Friederich était réalisé!

« Vous êtes une petite sotte et une maladroite, mademoiselle, s'écria-t-elle furieuse, en foudroyant Charlotte du regard.

CHARLOTTE, *désolée.*

Je vous demande bien pardon, madame, mais ce n'est pas moi, je vous assure....

Mme VON BECKER.

Comment, mademoiselle, ce n'est pas vous? je vous ai vue, de mes yeux *vue*, tomber sur moi et vous accrocher à mon bras.... Oserez-vous soutenir le contraire?

CHARLOTTE.

C'est vrai, madame, mais on m'a poussée exprès.

Mme VON BECKER, *interrompant d'un ton sarcastique.*

« *On?* quel est cet *on*, je vous prie? et pour quelles raisons quelqu'un vous aurait-il fait

tomber sur moi? Votre excuse est ridicule et invraisemblable. »

Charlotte désolée espère que Friederich va prendre la parole pour la défendre; elle regarde tout autour d'elle; mais le petit garçon, son méchant tour joué, s'est prudemment esquivé, et l'a laissée seule aux prises avec Mme von Becker.

LA COUSINE HILDA, *intervenant.*

C'est assez de sottises pour ce soir, Charlotte; retirez-vous dans votre chambre; vous avez donné une triste opinion des petites Françaises à nos invités.

CHARLOTTE, *ne pouvant se contenir plus longtemps.*

Et moi, je vous dis, madame, que c'est votre méchant Friederich qui m'a poussée sur Mme von Becker pour lui faire renverser son café au lait, parce qu'il la déteste et qu'il voulait se venger d'elle.

LA COUSINE HILDA.

Comment, vous accusez encore Friederich, cette innocente victime de votre méchanceté? Ah! c'est trop fort, en vérité! Rentrez dans votre chambre, vous dis-je, et certes c'est une punition plus sévère que vous mériteriez.

Charlotte quitta le salon sans essayer plus longtemps de se défendre. A quoi bon? elle

n'eût convaincu personne. Elle sentait bien que les amis de la maison lui étaient hostiles; la cousine Hilda les avait prévenus contre elle en la dépeignant comme une petite créature arrogante, encline au dédain et à la moquerie, et il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de faire revenir les personnes bornées sur leurs jugements. En admettant que Charlotte fût réellement l'auteur de l'accident survenu à Mme von Becker, ce n'était en tous cas qu'une maladresse; mais cette dame ne l'entendait pas ainsi, et resta toujours persuadée de la noire malice des petites françaises.

Tel est le résultat des idées préconçues.





# XIV

## La colombe.

Le lendemain de cette soirée mémorable, Charlotte se rendait tristement à la pension, songeant combien ses efforts étaient vains et sentant son impuissance à gagner les cœurs autour d'elle.

Moins jeune et plus expérimentée, la petite fille eût compris qu'elle n'avait pas de reproche à s'adresser et qu'elle n'arrivait pas à gagner les cœurs par la simple raison que ses cousins et cousines en étaient entièrement dépourvus. Comme elle était triste, la pauvre

Charlotte! comme elle était seule et abandonnée dans le vaste univers, et que Dieu lui faisait donc le chemin rude! Ah! sans doute, il voulait l'éprouver et la rendre meilleure. Il n'y a pas de mérite à être bonne quand on est heureuse; et puis, qui sait? Peut-être Charlotte, qui avait reçu tous les dons de la nature, en eût-elle tiré trop d'orgueil, si elle était toujours restée près de son bon-papa, choyée et adorée par lui....

Pendant la classe, sœur Joséfa, qui lui portait une tendresse grave et peu expansive, mais très grande, la regarda de cet œil pénétrant auquel rien n'échappait, et s'aperçut sans peine de son abattement.

A la récréation, elle s'approcha de la petite fille qui se tenait à l'écart, comme il lui arrivait souvent, n'ayant guère le cœur à jouer; elle lui prit le bras, qu'elle passa sous le sien, et lui dit doucement :

« Ma pauvre Lottchen, cela ne va donc pas? Je vois à vos yeux rouges et à votre figure bouleversée qu'il s'est encore passé quelque chose. Vous ne voulez pas suivre mes conseils et tâcher de supporter votre situation avec patience et courage?

CHARLOTTE, *vivement.*

Oh! je vous en prie, ma bonne sœur, ne dites pas que je n'ai ni patience, ni courage, vous me feriez trop de peine. Je vous assure que j'essaie au contraire de toutes mes forces d'être bonne et de ne pas me fâcher. Mais c'est impossible. Ma cousine est trop injuste et Friederich est trop méchant. »

Et Charlotte raconta en pleurant tout ce qui s'était passé la veille, les divers incidents de la soirée et la façon dont elle s'était terminée pour elle.

SŒUR MARIA-JOSÉFA, *soupirant.*

Ma pauvre enfant, je le reconnais, votre vie n'est guère facile aux côtés de ce garçon. Tâchez de devenir indifférente; c'est un triste conseil, mais je ne puis vous en donner d'autre pour le moment. Puisque sa nature est malheureusement rebelle à toute bonne influence, ne vous occupez plus de lui, évitez-le autant que possible. Vous le savez, je vous avais jusqu'ici recommandé, au contraire, d'essayer de gagner par la douceur ce cœur endurci. Mais, si tous les efforts sont inutiles, il faut, pour votre repos, ne plus prêter la moindre attention à votre cousin.

CHARLOTTE.

C'est bien mon intention, ma bonne sœur; mais d'abord ce n'est pas très facile et puis cela me fait beaucoup de peine. J'espère toujours qu'il changera, et que si je pouvais y être pour quelque chose, si peu que ce soit, peut-être la cousine Hilda m'en saurait gré et reviendrait de ses injustes préventions à mon égard.

SŒUR MARIA-JOSÉFA, *secouant la tête.*

Je crains fort qu'il ne change jamais, ma pauvre petite. C'est sans doute une nature bizarre et particulièrement difficile qu'il eût fallu diriger d'une main ferme et non pas abandonner à soi-même, comme c'est le cas. Votre Friederich n'est même plus un enfant gâté, c'est un enfant pourri. Laissons ce triste sujet et venez avec moi. Je veux vous faire voir une petite surprise que je vous destine.

Un peu consolée, Charlotte essuya ses yeux et suivit sœur Joséfa dans le bâtiment où se trouvait la cuisine qui était immense. Devant de grands fourneaux reluisants de propreté, allaient et venaient deux bonnes sœurs en tabliers à bavette, le visage rougi par le feu. Elles saluèrent gaiement les visiteuses. Dans tout le

couvent, sœur Thécla et sœur Catherine étaient renommées pour leur inaltérable bonne humeur, et Dieu sait pourtant si elles avaient de la besogne, penchées du matin au soir sur leurs fourneaux brûlants.

Sœur Joséfa fit entrer Charlotte dans un office où l'on serrait les légumes et les fruits. Devant la fenêtre était suspendue une jolie cage d'osier qui renfermait une délicieuse colombe blanche, ayant autour du cou une faveur rose coquettement nouée.

CHARLOTTE.

Oh! la jolie colombe! comme elle est blanche! comme son duvet est doux! on dirait une boule de neige.

SŒUR MARIA-JOSÉFA.

Vous la trouvez jolie? j'en suis bien aise, car c'est à vous que je la destine. C'est un présent d'une de mes anciennes élèves, qui habite la campagne, où elle s'occupe de bêtes et d'oiseaux de toute espèce. Notre mère supérieure m'a permis de vous la donner. Je sais que vous aimez beaucoup les oiseaux; vous placerez ma colombe dans votre chambre, et, en la regardant, vous songerez à sœur Joséfa. N'est-ce pas « mein lieber Lottchen? »

Le petit cœur de Charlotte se gonfla de reconnaissance. Elle saisit la main de sœur Joséfa, et, avec un geste spontané et joli qui lui était familier, elle la porta à ses lèvres.

Toute réconfortée par la bonté de sœur Joséfa et son joli présent, Charlotte revenait presque gaiement à la maison, tenant la cage avec les plus grandes précautions, quand elle rencontra sur son chemin Friederich, qui s'approcha d'elle et lui dit un : « Bonjour, Charlotte », dont la politesse inusitée surprit beaucoup la petite fille, surtout après ce qui s'était passé la veille.

Charlotte répondit froidement : « Bonjour, Friederich », et continua son chemin en pressant le pas pour échapper à la société inquiétante du petit garçon.

Mais Friederich, se hâtant aussi, rejoignit sa cousine, et par extraordinaire engagea la conversation.

FRIEDERICH.

Pourquoi donc marchez-vous si vite? Vous ne voulez pas que je revienne avec vous?

CHARLOTTE.

Je ne puis pas vous empêcher de prendre le même chemin que moi si cela vous convient.

FRIEDERICH, *ricanant.*

Vous n'êtes guère aimable aujourd'hui. Vous faites des yeux comme si vous vouliez m'avaler.

Charlotte eut bien envie de répondre qu'un tel repas ne la tentait guère; mais elle se contint et continua à marcher sans rien dire.

FRIEDERICH.

Tiens! vous qui prétendez que je ne réponds pas quand on me parle, vous vous mettez à en faire autant, il me semble.

Toujours pas de réponse. Charlotte presse de plus en plus le pas.

FRIEDERICH, *ricanant toujours.*

Oh! vous savez, vous n'avez pas besoin de tant courir. J'ai de plus longues jambes que vous; je saurai bien vous rattraper, si cela me convient.

Silence.

FRIEDERICH.

Vous êtes tout de même extraordinaire. Vous m'avez tenu très souvent des discours à n'en plus finir, à dormir debout, et aujourd'hui que je veux bien causer, vous voilà devenue muette.

CHARLOTTE.

Justement, je ne suis pas forcée d'attendre

votre bon plaisir. Et puis j'aime mieux ne plus rien vous dire parce que j'ai peur de vous. Vous m'avez fait assez de mal comme cela.

FRIEDERICH, *avec le ton de l'innocence indignée.*

Moi? je vous ai fait du mal? C'est trop fort, par exemple! Je ne m'occupe jamais de vous, je ne parle jamais de vous à personne, comment pourrai-je vous faire du mal? Eh bien! maman a joliment raison, quand elle dit que vous êtes folle.

CHARLOTTE, *se contenant avec peine.*

Votre mère se trompe quand elle dit que je suis folle; mais je le deviendrai certainement si je continue à être aussi malheureuse et si vous me faites toujours gronder.

FRIEDERICH, *doucereux.*

Et quand donc vous ai-je fait gronder?

CHARLOTTE.

Encore hier au soir, quand vous avez cassé, comme un furieux, votre violon en morceaux et quand vous m'avez poussée sur Mme von Becker, pendant que nous dansions, si bien qu'elle a renversé toute sa tasse de café au lait sur sa belle robe verte.

FRIEDERICH.

Oh! d'abord elle était très laide, sa robe, elle

lui donnait l'air d'une grosse grenouille. Ce n'est pas un malheur qu'elle soit abîmée — et puis je n'ai pas dit que c'était vous.

CHARLOTTE, *indignée.*

Non, vous n'avez pas dit que c'était moi, mais vous l'avez laissé supposer, ce qui est tout à fait la même chose; on peut mentir en se taisant. Vous êtes resté tranquillement au salon pendant qu'on me renvoyait dans ma chambre; cela ne vous a rien fait de me voir sangloter, et vous saviez très bien que vous n'aviez qu'un mot à dire pour me justifier.

FRIEDERICH

Mais on ne m'a rien demandé à moi!

CHARLOTTE, *éclatant.*

Oh! taisez-vous, vous êtes un lâche et un menteur, et vous savez que vous mentez.

FRIEDERICH, *méchamment.*

Je dirai en rentrant à maman la façon dont vous me traitez. Vous allez voir comme elle va vous arranger.

CHARLOTTE.

Dites ce que vous voudrez : je ne puis pas vous empêcher de mentir. Je suis une petite fille bien malheureuse, mais j'aime encore mieux être à ma place qu'à la vôtre. Pauvre Friederich!

FRIEDERICH, *la singeant.*

« Pauvre Friederich. » Oh! là! là! en voilà des histoires et des manières!

Silence. Pendant un moment les deux enfants continuent leur route sans mot dire.

De temps en temps, Friederich, selon son habitude, jette des regards obliques à sa cousine; il essaie de se rendre compte si elle est fâchée pour tout de bon, ou si sa grande bonté et sa belle humeur vont reprendre le dessus, comme à l'ordinaire.

FRIEDERICH, *regardant toujours en dessous sa cousine dont il continue à épier la physionomie.*

« Il est joli, cet oiseau que vous portez dans une cage. Qu'est-ce qui vous l'a donné? »

Charlotte est agréablement surprise par la question de Friederich qui témoigne d'un intérêt sur lequel la pauvre enfant n'est pas blasée. Néanmoins la lâcheté dont son cousin a fait preuve en la laissant accuser injustement, lui a causé une si grande indignation qu'elle persiste à ne pas répondre.

FRIEDERICH, *doucereux.*

J'aime tant les oiseaux! Si vous voulez bien me le permettre, je vous aiderai à soigner celui-là. »

Vraiment, Friederich aime les oiseaux? qui s'en serait jamais douté? mais alors, s'il aime quelque chose, il a tout de même un cœur? Ce qui est fâcheux, c'est qu'il le cache avec tant de soin. Et déjà Charlotte se sentirait toute prête à s'attendrir si par malheur un souvenir fâcheux ne lui revenait à la mémoire....

CHARLOTTE.

Je ne savais pas que vous aimiez les oiseaux. Je vous ai vu au contraire tirer sur les moineaux dans le jardin avec une sarbacane et cela m'avait fait beaucoup de peine.

FRIEDERICH, *avec aplomb.*

Moi? jamais de la vie. Vous vous êtes trompée. C'est Ludwig que vous aurez vu.

Hélas, non! Charlotte ne s'est pas trompée du tout, et voici un mensonge de plus à l'actif de Friederich.

CHARLOTTE, *tristement.*

Vous voyez, Friederich, qu'on ne peut pas causer avec vous. Quand par hasard vous parlez, ce n'est que pour mentir (*avec douleur*). Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi donc êtes-vous si faux? Vos parents vous laissent faire tout ce que vous voulez, ils ne vous grondent jamais, rien ne vous serait plus facile que d'être franc,

vous n'y auriez aucun mérite. Eh bien, quand même, vous ne dites jamais, jamais la vérité. C'est donc une maladie?

Cette fois ce fut au tour de Friederich de garder le silence. Il se renferma de nouveau dans son mutisme accoutumé. C'est un système si commode quand on ne se sent pas la conscience tranquille et qu'il faudrait répondre à des questions embarrassantes!

Rentrée à la maison, Charlotte installa la jolie colombe devant sa fenêtre, sur un petit balcon où elle soignait déjà quelques modestes pots de fleurs. Elle s'informa de la façon dont il fallait la nourrir, et résolut de consacrer à lui acheter des graines une partie du modeste pécule que cousine Hilda lui octroyait chaque semaine avec une parfaite mauvaise grâce, comme si cet argent n'avait pas été bel et bien la propriété de la petite fille.

Charlotte aimait tendrement la colombe qui lui rappelait sœur Josépha, et l'accueillait à son réveil par de doux roucoulements. C'était presque une société pour elle; l'enfant sentait moins la solitude quand elle travaillait ou cousait dans sa chambre maintenant qu'elle avait ce joli oiseau pour lui tenir compagnie.

Wilhelmine et Marguerite pensèrent donner des preuves remarquables d'esprit en tournant en ridicule l'affection de Charlotte pour un « volatile! » Elles en ricanaient à table entre deux tasses de café au lait. La cousine Hilda déclara d'un ton de mépris qu'il fallait être bien frivole pour s'intéresser aux oiseaux et aux fleurs, objets inutiles et par cela même indignes d'occuper l'attention des personnes sérieuses. — Hélas! chère madame, avec cette façon de raisonner, il n'y a guère que les saucisses qui soient utiles et dignes d'occuper l'attention des personnes que vous appelez « sérieuses ». — Franz et Ludwig restèrent aussi indifférents à l'existence de la colombe qu'à tous les événements, grands ou petits, qui se passaient à la maison. Seul le cousin Gaspard parut y porter quelque intérêt. Mal lui en prit d'ailleurs. A table, s'étant risqué à dire d'un ton de bienveillance : « Eh bien, petite, et cet oiseau merveilleux? qu'en faisons-nous? nous l'aimons toujours autant? » il reçut de la cousine Hilda un regard si foudroyant qu'il en frissonna de terreur et ne s'avisa plus jamais de faire la moindre allusion à la colombe.

Un jour où Charlotte revenait de la pension,

en rentrant dans sa chambre elle se heurta contre Friederich qui en sortait :

« Que faites-vous donc dans ma chambre? lui demanda-elle étonnée.

FRIEDERICH.

J'étais venu chercher votre encrier; il n'y a plus d'encre dans le mien et j'ai un devoir en retard à terminer. »

Friederich tenait en effet l'encrier de la petite fille à la main, Charlotte ne lui fit pas d'autre question, elle lui recommanda seulement de le lui rapporter au plus tôt parce qu'elle allait en avoir besoin, et elle se hâta de déposer ses livres et ses cahiers pour dire bonjour à sa chère colombe et voir si elle ne manquait de rien.

Hélas! Charlotte, ne pouvant en croire ses yeux, s'aperçut que la cage était ouverte et que l'oiseau avait disparu!

Elle chercha dans les moindres recoins, elle regarda sur le balcon, derrière les pots de fleurs; rien, nulle part, la colombe n'y était plus.

Charlotte sortit de sa chambre, entra sans frapper dans celle de Friederich. Il était assis devant sa table et ne faisait aucunement ses devoirs, mais s'amusait à démonter un réveille-

matin. Charlotte lui dit d'une voix altérée par l'émotion :

« Friederich, ma colombe n'est plus dans sa cage; elle a disparu. »

Le jeune garçon ne répondit pas.

CHARLOTTE.

Vous entendez, Friederich, la cage est ouverte; la colombe ne peut pas l'avoir ouverte toute seule, n'est-ce-pas? Savez-vous qui a pu commettre une action aussi méchante?

FRIEDERICH.

Je n'en sais rien du tout et qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse? Je ne suis pas chargé de garder votre colombe j'imagine?

CHARLOTTE, *tristement.*

Oh! Friederich, c'est vous qui l'avez fait partir, j'en suis sûre! C'est pour cela que vous êtes entré dans ma chambre sous le prétexte d'y prendre un encrier. Je vous en supplie, dites-moi où vous l'avez mise et si vous ne lui avez pas fait de mal.

FRIEDERICH.

Je vous dis que vous m'ennuyez et que je n'ai pas touché à cette bête. Comprenez-vous à la fin?

CHARLOTTE, *pleurant.*

Et moi je vous dis que je vous pardonnerai et

que je ne me plaindrai à personne si vous pouvez m'affirmer que vous ne lui avez pas fait de mal et que vous l'avez seulement laissée s'envoler.

FRIEDERICH.

Eh bien, oui! là, c'est moi qui ai ouvert sa cage. Mais si j'ài un conseil à vous donner, c'est de n'en rien dire à maman ni à papa, parce que je vous préviens d'avance qu'ils ne vous croiront pas.

CHARLOTTE.

Oh! rassurez-vous, je vous ai promis de me taire et je n'ai pas besoin de menaces pour tenir mes promesses. — Mais voulez-vous m'expliquer pourquoi vous avez fait une chose aussi méchante?

FRIEDERICH, *bourru.*

Elle m'ennuyait, votre colombe; elle roucoulait le matin de si bonne heure qu'elle m'empêchait de dormir; j'étais obligé de me lever. Depuis que vous l'aviez, je ne suis plus arrivé une seule fois en retard au gymnase. C'était assommant.

CHARLOTTE *insistant, les mains jointes.*

Au moins, Friederich, vous ne lui avez pas fait de mal? vous lui avez rendu la liberté?

FRIEDERICH, *impatienté.*

Mais oui, cent fois oui, puisque je vous dis que

oui? Pourquoi et comment lui aurais-je fait du mal? Tout ce que je voulais, c'était m'en débarrasser. Je venais juste d'ouvrir la cage quand vous êtes entrée dans votre chambre.

Longtemps Charlotte pleura la perte de la colombe sans vouloir en parler à sœur Maria-Joséfa. Mais un jour où celle-ci insistait particulièrement pour savoir comment se comportait Friederich, Charlotte lui avoua la nouvelle méchanceté de son cousin.

« Ma chère enfant, lui dit sœur Joséfa navrée, vous le savez, je ne vous pousserai jamais à la révolte. Pourtant si votre cousin doit continuer à vous faire une vie aussi intolérable, je vous conseille d'écrire à votre institutrice ou à votre tuteur et de les en informer.

CHARLOTTE.

Je le ferai s'il le faut, ma bonne sœur; mais je préfère attendre le plus possible. Mme Poise me répondra certainement que mes épreuves ne sont rien à côté des siennes, et elle me citera en exemple son « stoïcisme » comme elle dit. Quant à mon tuteur, il est excellent; mais il n'a pas d'enfants, et je crois que les petites filles l'ennuient un peu; il n'y comprend pas grand'chose. Si je lui écris pour me plaindre, j'ai peur qu'il ne

pense que j'ai été trop heureuse avec mon bon-papa et que c'est pour cela que je ne me trouve pas bien chez mes cousins d'Allemagne.

SŒUR MARIA-JOSÉFA, *soupirant.*

Courage alors, ma chère enfant! et que Dieu vous protège! pour moi, je ne suis que sa très humble servante, mais mon affection et mon appui ne vous feront jamais défaut. »





# XV

## Chez la comtesse Goldau.

En classe, sœur Joséfa avait fait changer Charlotte de place pour la mettre à côté d'une charmante petite fille de deux ans plus âgée qui s'appelait Augusta Goldau et appartenait à une des familles les plus aristocratiques de Regelberg.

Il serait d'ailleurs absurde de croire qu'on ne trouvait à Regelberg que des personnes comme les Silbermann et leurs amis. Il y avait dans cette ville, aussi bien que dans toutes les autres, un grand nombre de gens très distingués, de dames

charmantes et d'enfants parfaitement bien élevés. Charlotte avait eu la mauvaise fortune de tomber dans un milieu désagréable. La faute n'en était pas à Regelberg, comme bien vous le pensez; et la cousine Hilda et ses enfants auraient été les mêmes s'ils avaient vécu en France, au lieu d'habiter l'Allemagne.

Augusta et Charlotte se lièrent bientôt d'une véritable amitié. Elles étaient rapprochées déjà par leur commune admiration pour sœur Joséfa; puis elles s'aperçurent qu'elles avaient beaucoup des mêmes goûts et du même caractère. Charlotte, plus studieuse et aussi plus intelligente qu'Augusta, s'offrit à l'aider dans ses devoirs, à lui faire réciter ses leçons; sa nouvelle amie accepta de bon cœur, sans fausse honte ni orgueil mal placé, et sous l'influence de Charlotte elle ne tarda pas à faire des progrès qui enchantèrent sa maman et ses maîtresses,

Un jour Augusta annonça à Charlotte que sa mère donnait une réunion d'enfants et l'avait chargée d'inviter son amie à y assister : « Maman désire beaucoup vous connaître lui dit-elle gentiment. Vous lui ferez le plus grand plaisir en venant. »

Charlotte remercia mille fois Augusta de son

aimable attention et promit de demander à cousine Hilda la permission de venir. La cousine n'osa pas refuser; il n'y avait aucune raison pour cela; tout le monde, dans Regelberg, connaissait la comtesse Goldau qui avait un grand nom et une grande fortune et qui était la Providence des pauvres gens.

Le jour de la réunion arrivé, Charlotte, habillée de son mieux avec sa robe noire des dimanches et sa veste que la cousine Hilda avait qualifiée de « manteau de chien », se rendit chez la comtesse Goldau, le cœur un peu battant et très intimidée d'être obligée de se présenter toute seule chez une aussi grande dame.

Charlotte fut introduite dans une vaste cour recouverte d'un sable fin, doux et brillant; devant elle se dressait une demeure seigneuriale où l'on avait accès par un large perron. L'aspect de ce château gothique, à la fois imposant et pittoresque, frappa la petite fille d'admiration. Un laquais en grande livrée, habit bleu à boutons d'or, culotte courte et bas de soie blancs, précédant Charlotte, lui fit traverser plusieurs salons tout dorés, aux murs recouverts de superbes tapisseries et aux plafonds décorés de peintures. Il la fit entrer dans une pièce tendue de soie jon-

quille où se trouvait réunie toute une société de petites filles entre dix et quinze ans qui riaient et bavardaient gaiement, faisant un bruit pareil à celui d'un essaim d'oiseaux dans une volière.

A l'entrée de Charlotte, une belle dame vêtue de velours noir se leva du fauteuil où elle était assise et vint au-devant de la petite fille.

« J'entends bien souvent parler de vous, lui dit-elle d'un air affable. Ma fille Augusta vous aime de tout son cœur et j'espère que vous le lui rendez. Je sais combien vous êtes intelligente et travailleuse. Je compte sur vous pour lui donner le bon exemple. »

Ces gracieuses paroles firent grand plaisir à Charlotte qui remercia du mieux qu'elle put cette belle dame si aimable. Les petites filles entourèrent Charlotte; Augusta la prit par la main et la présenta à toutes ses amies; elles la firent asseoir au milieu d'elles et chacune s'empressa à l'envi de la questionner sur Paris, sur la France, sur les merveilles qu'elle y avait vues, sur la vie qu'elle y menait. Ces questions étaient posées avec un air d'intérêt et d'aimable curiosité qui ne ressemblait en rien au ton ironique des cousins et cousines de Silbermann, et Charlotte éprouvait une véritable joie à y répondre.



Charlotte traversa plusieurs salons dorés.

Quand les petites filles eurent bavardé tout à leur aise, Augusta dit à son amie :

« Si vous le voulez bien, Charlotte, nous allons jouer le morceau à quatre mains que vous m'avez appris. Pourvu que je ne fasse pas trop de fausses notes! Heureusement vous jouez avec tant de perfection la première partie que votre talent fera passer sur mon gribouillage. »

Les deux amies se mirent au piano et exécutèrent on ne peut mieux le « Menuet de l'Arlésienne » arrangé à quatre mains. Quand elles eurent fini, au milieu des applaudissements de l'assistance, d'autres petites filles jouèrent à leur tour très gentiment, bien qu'avec moins de talent. Dans tous les cas, toutes y mirent beaucoup de bonne grâce et de simplicité, ce qui est l'essentiel.

La maîtresse de la maison annonça alors qu'avant le goûter on allait tirer une loterie. Toute la société passa dans une vaste pièce au milieu de laquelle était une table couverte de livres et de jouets. Les enfants défilèrent l'une après l'autre devant Augusta et chacune reçut à son tour deux billets qu'elle prenait dans un sac de velours vert. Puis on procéda au tirage de la

loterie qui était arrangée de façon à ce qu'il n'y eût que des numéros gagnants.

Charlotte eut pour sa part un charmant nécessaire contenant des ustensiles de toilette : brosses, ciseaux à ongles, peigne, miroir à main, etc., et un joli buvard avec tout ce qu'il faut pour écrire : porte-plume de nacre, encrier de cristal, règle, crayons noirs et de couleurs; Charlotte avait remarqué ces deux objets sur la table au milieu des autres lots, et elle fut enchantée de les avoir gagnés. Studieuse et ordonnée, elle les préférait à des jouets ou à des poupées, et pensait avec plaisir qu'en même temps qu'ils lui seraient utiles, ils orneraient sa chambre qu'elle ne désespérait pas d'embellir petit à petit.

Après la loterie, un magnifique goûter fut servi. Il y avait toutes sortes de fruits rares provenant de pays exotiques : bananes, ananas, dattes, citrons confits; puis des pâtisseries exquises et des bonbons comme Charlotte n'en avait jamais mangé, à la pistache, à la noix de coco glacée, au gingembre, à l'angélique. Le goûter achevé, la demoiselle de compagnie de la comtesse se mit au piano; les petites filles commencèrent à danser entre elles des quadrilles,

des polkas, des rondes, pour les plus petites.

Comme la journée s'achevait dans ces amusements, les mamans et les institutrices arrivèrent chercher leurs enfants. La comtesse Goldau, sachant que Charlotte était venue seule et que sa cousine Silbermann n'enverrait personne pour la reprendre, lui dit qu'elle la ferait reconduire en voiture.

« Vous êtes-vous bien amusée, Charlotte? demanda Augusta, tandis que Charlotte mettait son chapeau et ses gants.

CHARLOTTE, *avec élan.*

Oh! de tout mon cœur, ma chère Augusta. Je vous remercie mille fois de m'avoir invitée. Et puis tout le monde m'a si bien reçue, votre mère a été si bonne pour moi que je conserverai toujours le souvenir de cette belle journée.

AUGUSTA, *gracieusement.*

C'est tout naturel. Maman vous a trouvée charmante et nous avons toutes été bien contentes de vous avoir parmi nous. Vous reviendrez encore, n'est-ce pas, passer la journée avec moi. (*Se tournant vers sa mère.*) Maman, vous me ferez le plus grand plaisir en invitant souvent Charlotte.

LA COMTESSE.

Certainement, ma chère petite. Par malheur,

tu sais que nous allons bientôt partir pour Bade. Mais à notre retour, ton amie pourra venir nous voir aussi souvent qu'elle le voudra. Pour ma part, je serai très aise que tu sois en aussi bonne société. »

Charlotte remercia encore mille fois sa nouvelle amie d'un si aimable accueil. La comtesse Goldau ne voulut pas la laisser partir sans l'avoir comblée de bonbons et de friandises, et elle fit porter à la voiture un bouquet de fleurs magnifiques, qu'elle avait donné ordre de cueillir pour Charlotte dans le jardin.

Quand l'équipage de la comtesse s'arrêta devant la maison des Silbermann, Wilhelmine et Marguerite, attirées par le roulement de la voiture, se mirent à la fenêtre et virent descendre leur petite cousine chargée de paquets et de fleurs. Elles l'attendirent au haut de l'escalier, et Wilhelmine lui dit avec une aigreur où perçait sa vilaine jalousie :

« Eh bien! Charlotte, vous êtes contente de de votre journée? Vous avez pu faire vos embarras tout à votre aise?

CHARLOTTE, *avec douceur.*

Pourquoi aurais-je fait des embarras, ma cousine? C'eût été très ridicule de ma part, et je ne

vois pas d'ailleurs quelle espèce d'embarras j'aurais pu faire.

WILHELMINE

Enfin, vous avez déployé vos grâces de princesse. Vous étiez à votre affaire, n'est-ce pas, au milieu de toutes ces personnes prétentieuses qui nous regardent du haut de leur grandeur parce que nous sommes des gens modestes et que nous n'aimons pas « l'esprouffe ».

CHARLOTTE, *dissimulant l'envie de rire que lui cause toujours la façon dont Wilhelmine prononce le mot esbrouffe.*

Mon amie Augusta est on ne peut plus simple et ne songe nullement à regarder les gens du haut de sa grandeur. Quant à la comtesse....

WILHELMINE, *interrompant.*

La comtesse! vous en avez plein la bouche! Comme si cela pouvait avancer à quelque chose de fréquenter des comtesses!

CHARLOTTE.

Cela avance beaucoup quand elles sont bonnes et affables comme l'est celle-ci. Une journée passée en la société de gens aimables fait du bien et rend meilleur.

WILHELMINE, *ricanant.*

Tiens, vous avez donc besoin de devenir meilleure? Je vous croyais une petite perfection, la huitième merveille du monde.

CHARLOTTE, *tranquillement.*

Je ne suis pas une perfection, et j'ai bien besoin en effet de devenir meilleure et plus patiente, quand ce ne serait que pour apprendre à supporter vos injustes taquineries. »

Wilhelmine se tut, très mortifiée de rester court devant la réplique de sa petite cousine, qu'elle s'était si bien attirée par ses sarcasmes empreints d'autant de sottise que de jalousie.

Charlotte entra dans sa chambre et commença à défaire ses nombreux paquets sans plus s'inquiéter de ses cousines. Mais la curiosité l'emporta chez elles sur le dépit; elles suivirent Charlotte et restèrent debout devant elle à la regarder.

WILHELMINE.

Qu'est-ce que c'est que ce joli nécessaire? C'est votre amie qui vous l'a donné?

CHARLOTTE.

Je l'ai gagné à la loterie, ainsi qu'un beau buvard que je vais vous montrer si cela vous amuse.

WILHELMINE.

Vous avez bien de la chance d'avoir des amies qui vous font d'aussi beaux présents. Nous avons quelquefois rencontré *cette* Goldau à des concerts ou au théâtre; elle ne daignait pas nous regarder. Mais vous, vous êtes étrangère. Cela suffit pour qu'elle vous invite.

CHARLOTTE, *étonnée.*

Pourquoi m'inviterait-elle parce que je suis étrangère? cela ne s'expliquerait pas. Si elle m'a fait venir chez elle, c'est tout simplement parce que je suis l'amie de couvent de sa fille. En classe nous sommes assises à côté l'une de l'autre et nous passons toutes nos récréations ensemble.

WILHELMINE.

Est-ce qu'elle donnera bientôt encore des réunions, *cette* Goldau?

CHARLOTTE.

Je crois que oui. En tous cas, elle m'a dit de revenir la voir. (*Faisant un violent effort sur elle-même.*) Si vous le désirez, ma cousine, je tâcherai de vous faire inviter.

WILHELMINE, *vivement.*

Merci bien, par exemple! je n'y tiens pas du tout. Nous ne sommes pas des gens à flatter les

comtesses et à leur faire des platitudes. Nous saurons très bien nous en passer.

Charlotte haussa les épaules sans rien dire. La mauvaise foi et le dépit de sa cousine étaient si évidents qu'il n'y avait pas à discuter, et le mieux était de se taire.





# XVI

## Visite au château de Regelberg.

Le jeune professeur Gustaf von Becker, flûtiste de talent et aspirant à la main de l'aimable Wilhelmine, multipliait ses visites d'une façon significative. On l'avait vu se présenter plusieurs fois tenant un bouquet de *Vergiss mein nicht*[1] qu'il offrait d'un air pénétré à son idole; il se livrait à un luxe effréné de cravates, passant par toutes les gammes de l'arc-en-ciel, depuis le jaune le plus éclatant jusqu'au rose le plus

1. Ne m'oubliez pas : myosotis.

tendre; il multipliait les frais de toilette au point de chausser ses pieds invraisemblables d'élégants souliers en cuir jaune, et voire même en cuir vert — (le dernier mot du « chchchchic, » selon Wilhelmine) — dans lesquels ces appendices perdaient tout à fait leur aspect de « pieds », pour prendre celui d'on ne sait quels animaux fabuleux, inconnus jusqu'à ce jour.

Enfin il devenait avéré aux yeux de tous que le mariage ne saurait plus tarder beaucoup, et que la gracieuse Wilhelmine échangerait bientôt son nom contre le titre pompeux de Mme la « professeuse » Gustaf von Becker.

En attendant cet heureux événement, dont la perspective remplissait d'orgueil le cœur maternel de la cousine Hilda, les deux familles convinrent d'organiser une partie de campagne ensemble. On prendrait en bande un des bateaux qui sillonnent la rivière, comme les bateaux-mouches, à Paris, montent et redescendent la Seine, et le lieu de halte serait le château de Regelberg, dont les ruines situées sur une hauteur boisée sont le but de promenade des habitants de la ville et le rendez-vous des touristes. Là, on ferait un copieux goûter, tout en contemplant le paysage, mer-

veilleux à cet endroit : chacun sait que les réjouissances, quelles qu'elles fussent, n'étaient jamais autre chose chez les Silbermann qu'un prétexte pour festoyer.

Le jour convenu, par un temps splendide et un soleil radieux, les deux familles, au grand complet, se mirent en branle. Il ne manquait que le cousin Gaspard, retenu à son usine. Mais l'excellent cousin était de ceux dont l'absence, pas plus que la présence, ne se fait sentir. L'une ou l'autre passait également inaperçue.

A l'heure dite, Mme von Becker, Professor Gustaf von Becker et Fraulein Gertrude von Becker, avaient fait leur apparition dans des toilettes printanières : Fraulein Gertrude, vêtue de calicot blanc, une ceinture de cuir jaune, haute de dix centimètres, enserrant sa taille carrée, lunettes bleues, chapeau canotier avec une calotte pointue en forme de cône ou de pain de sucre, voile vert et gants de fil noir; le suave Professor von Becker, pareillement vêtu de coutil blanc et coiffé d'un cône, lunettes bleues, sourire extatique sur sa blême face de Pierrot savant, et l'imposante Mme von Becker, qui ne le cède en rien à la cousine Hilda, au

point de vue de l'ampleur et de la majesté, le chef surmonté d'un minuscule chapeau follet fleuri de roses pompon sous lequel déborde sa grosse figure au triple menton, et dont la forme en style Watteau contraste singulièrement avec l'inévitable paire de lunettes bleues qu'il surmonte.

Tout le monde se met en marche : Kätel, suant sang et eau sous le poids d'une quantité de provisions suffisantes pour nourrir un régiment, Franz ayant Gertrude au bras, le Professor von Becker conduisant Wilhelmine dont il ne se lasse pas d'admirer les grâces pointues et le cachet vraiment parisien, au point d'en avoir des distractions et de buter contre toutes les pierres et contre tous les passants, Marguerite, Charlotte, Ludwig, venant ensuite au petit bonheur, puis les deux imposantes mères de famille, qui s'entretiennent des mérites respectifs de leurs héritiers — sujet inépuisable! — et enfin, bien loin, tout seul et en arrière, selon son habitude, Friederich le cauteleux, qui ne peut supporter la société de personne et dont personne ne peut supporter la société — méditant sournoisement on ne sait quel méchant tour de sa 'açon.

De temps en temps, quand les hasards de la marche amènent Charlotte près de Mme von Becker, celle-ci s'écarte avec une précipitation affectée et lui jette des regards vindicatifs, voulant bien lui prouver qu'elle la considère toujours comme l'auteur de l'attentat commis sur la belle robe vert grenouille, et n'est point d'humeur à le lui pardonner. La pauvre Charlotte ne dit rien; elle essaie de s'en consoler en humant le beau soleil du bon Dieu qui brille pour tout le monde, aussi bien pour les petites filles abandonnées que pour les dames imposantes et les demoiselles prétentieuses.

Les promeneurs prirent place dans un coquet bateau à vapeur. En vérité, quel temps radieux il faisait et comme la campagne était verdoyante et parfumée! Charlotte s'émerveillait de ces collines boisées et de tout ce paysage enchanteur; elle songeait combien elle eût été heureuse de faire une si belle promenade en compagnie de son bon-papa. L'air était pur et léger, et de la rivière montait une fraîcheur délicieuse. Le paysage était véritablement unique au monde. Charlotte ne pouvait se lasser de le contempler.

On arriva au parc touffu où se dressait le château de Regelberg, but de l'excursion, — trop

tôt au gré de Charlotte, qui eût voulu glisser encore longtemps au fil de l'eau sur la rivière fleurie. Le château de Regelberg date du moyen âge. Ses ruines sont parmi les plus belles et les plus grandioses qui existent. On visita l'intérieur du château rempli de statues, d'armes, de portraits, de curiosités de toute espèce, déjà connues des promeneurs, à l'exception de Charlotte qui voyait tout cela pour la première fois et restait plongée dans l'admiration.

Enfin quand la visite du château fut achevée, on choisit un endroit du parc verdoyant et bien abrité, et sur un épais gazon, cousine Hilda, aidée de la grosse Kätel, commença le déballage des provisions : jambon, œufs durs, saucisses au cumin, bière et gâteaux secs, le menu était immuable pour ces sortes de réjouissances. Tout le monde s'empressa d'y faire honneur et de dévorer à belles dents (chez les personnes présentes toutes les émotions et tous les sentiments se traduisaient immédiatement par un creux dans l'estomac). Seule, Charlotte, assise à côté de Wilhelmine, ne mangeait que du bout des lèvres; elle ne pouvait se lasser de contempler la luxuriante verdure qui l'entourait et le paysage romantique qu'elle se plaisait à peu-

pler en imagination de fées, de seigneurs et de belles princesses de l'ancien temps.

On mangeait dans un religieux silence, à l'exception de Wilhelmine et de M. Gustaf von Becker qui échangeaient de temps en temps quelques douceurs arrosées de copieux verres de bière, quand tout à coup Wilhelmine porta la main à sa nuque en poussant un cri perçant : Ah! mon Dieu! qu'avait-elle dans le cou? quelque chose de froid, de visqueux qui se promenait sur sa peau. M. von Becker s'empressa, tout attendri, et découvrit, ô horreur! un gros colimaçon qui ascensionnait vers le chignon de Wilhelmine. Il le saisit délicatement entre ses longs doigts maigres et l'écrasa sous son pied phénoménal. Ah, fi! la répugnante bête! Wilhelmine en frissonnait de dégoût; il lui fallut un bon moment pour se remettre. Enfin le calme se rétablit et l'on recommençait à mastiquer de plus belle quand un second cri de Wilhelmine, encore plus strident que le premier, vint de nouveau troubler la quiétude de l'assemblée.

« Là, là, dans mon cou, je vous dis qu'il y en a un autre, gémissait Wilhelmine en faisant des contorsions désespérées. Oh! je vous en

prie, ôtez-le-moi, ou je crois que je vais m'évanouir.

Le « Professor » von Becker crut tout d'abord que Wilhelmine était le jouet d'une illusion bien explicable, causée par la sensation de froid visqueux qu'elle avait éprouvée et l'émotion qu'elle en avait ressentie. Mais point, Wilhelmine ne se trompait pas : un second colimaçon excursionnait bel et bien sur son cou avec autant d'audace que le premier.

Ce fut un cri général dans l'assemblée. En sa qualité de professeur d'histoire naturelle, le Professor von Becker entama avec autant d'à-propos que de savoir un petit cours sur les us et coutumes des colimaçons, les séjours qu'ils fréquentent de préférence, leurs mets de prédilection.... Mais Wilhelmine coupa court à cette docte conférence en disant d'un ton aigre :

« Au lieu de nous expliquer les mœurs de ces vilaines bêtes, vous feriez beaucoup mieux, mon cher, de tâcher de savoir comment elles ont pu grimper dans mon cou sans que nous nous en soyons aperçus. »

M. von Becker dut avouer, malgré toute sa science, qu'il n'y comprenait rien non plus.

Les saucisses au cumin et les œufs durs engouf-

frés, toujours accompagnés de verres de bière pour en activer la digestion, l'assemblée, remise enfin de ses alarmes, s'apprêtait à entamer le dessert, quand Wilhelmine, absolument hors d'elle, s'aperçut qu'un troisième colimaçon grimpait sur son épaule sans plus de cérémonie, que les autres.... Non cette fois ce n'était plus tenable; sûrement quelqu'un s'amusait sournoisement, sans qu'on s'en aperçût, à les ramasser et à les poser en catimini dans le cou de Wilhelmine.... Ce disant, Wilhelmine, prise d'un soupçon, fixa ses regards sur Charlotte, assise à côté d'elle, et tout le monde en fit autant.

WILHELMINE, *furieuse.*

Prenez garde, Charlotte, les choses ne se passeront pas ainsi, je vous en préviens. Je ne supporterai pas plus longtemps vos sottes et inconvenantes plaisanteries.

CHARLOTTE, *abasourdie.*

Que voulez-vous dire, ma cousine? Qu'est-ce que j'ai fait? De quoi m'accusez-vous? Je ne vous comprends pas.

WILHELMINE.

Oui, faites l'hypocrite, selon votre ordinaire. Mais vous ne nous en imposerez pas avec vos airs doucereux. C'est vous qui avez bêtement et

méchamment ramassé des colimaçons sur la route pour me les mettre dans le cou.

CHARLOTTE, *rouge d'indignation et les larmes aux yeux.*

Moi, ma cousine? Mais je n'ai pas bougé de ma place et je ne vous regarde même pas. Comment vous aurais-je mis des colimaçons dans le cou? Et d'ailleurs quel plaisir pourrais-je trouver à faire une chose aussi sotte?

LA COUSINE HILDA, *intervenant.*

Taisez-vous, petite menteuse. J'ai bien remarqué que vous étiez restée seule et en arrière pendant la promenade. Je comprends pourquoi maintenant : c'était pour manigancer votre vilain tour.

A ces mots, une lueur traverse l'esprit de Charlotte. Elle se rappelle tout à coup que Friederich aussi est resté seul et en arrière pendant la promenade. Elle le cherche des yeux et l'apèrçoit debout, à quelque distance de Wilhelmine, les mains dans les poches de son veston qui bombent comme s'il les avait remplies de cailloux. Elle s'élance sur le petit garçon, et d'un geste brusque, avant qu'il ait eu le temps de s'en défendre, elle lui saisit les mains, plonge à son tour les siennes dans les poches de la



Charlotte s'élance sur Friederich.

veste,... et les en retire pleines de colimaçons.

CHARLOTTE.

Le voyez-vous, ma cousine, que vous m'accusiez injustement, et que ce n'est pas moi qui ai voulu jouer un vilain tour à Wilhelmine?

Pauvre Charlotte, qui croyait peut-être que la cousine Hilda allait lui faire des excuses! Elle en reçut un regard de colère, et la mère de Friederich ne lui pardonna pas d'avoir une fois de plus démasqué son cher fils. Wilhelmine, un peu honteuse d'avoir accusé Charlotte avec tant d'acharnement, ne savait plus trop quelle contenance garder; Professor von Becker, partagé entre ses sentiments de naturelle douceur et son désir de se poser en champion de sa chère idole, se demandait s'il ne ferait pas bien d'allonger une paire de claques à son futur beau-frère; Marguerite et Ludwig en voulaient à tout le monde du goûter interrompu. Mme von Becker et Gertrude von Becker regardaient d'un air de blâme cette petite fille, qui se permettait d'être innocente de ce dont toute une imposante famille l'avait accusée. Enfin, le malaise se répandit parmi la société, et la cousine Hilda, résumant l'impression générale, dit à haute voix :

« Voici une journée charmante qu'*on* a trouvé moyen de nous gâter encore, et qui s'achève bien tristement. Rentrons à la maison; il n'y a plus de plaisir ici pour personne. »

Et elle ajouta en soupirant : « Pauvre Friederich! pauvre victime! »

Ceci était de trop. L'assemblée ne fit pas chorus.





# XVII

## Correspondance avec Mme Poise.

Le soir même, en rentrant de promenade, Charlotte rassembla tout son courage et écrivit une longue lettre à Mme Poise, dans laquelle elle lui avouait combien peu elle était heureuse chez sa cousine de Silbermann.

« Je vous assure, chère madame Poise, disait Charlotte, que je ne me plains pas sans raison, et que j'ai longtemps hésité à le faire, d'abord parce que je suis un peu orgueilleuse, et ensuite parce que j'avais peur d'être accusée de ne pas

savoir m'accommoder de mon sort; et aussi beaucoup parce que, mon cher bon-papa mort, je sais que je ne pourrai plus jamais être heureuse nulle part. Mais ici je ne suis aimée de personne; on me traite comme une pauvre orpheline recueillie par charité, tandis qu'il me semble, quand j'y réfléchis, que l'argent de ma pension doit plutôt amener un certain bien-être dans la maison. Enfin je sens que je suis à charge à cousine Hilda; plus son fils fait des sottises, plus elle me prend en grippe. Je crois qu'il vaut mieux que je m'en aille. »

Charlotte terminait sa lettre en demandant si son tuteur ne consentirait pas à la mettre pensionnaire au couvent de Saint-Joseph, à Regelberg.

« J'y connais une religieuse que j'aime de tout mon cœur, disait Charlotte, et j'y ai de très aimables compagnes. Certainement je sais que c'est très dur d'être toujours enfermée; autrefois j'aurais poussé les hauts cris et je me serais révoltée rien qu'à l'idée de vivre entre quatre murs. Mais il faut bien que je m'y résigne; et là du moins je serai dans une douce prison. »

Charlotte venait à peine d'envoyer sa lettre,

quand elle en reçut une très volumineuse de Mme Poise, qui s'était croisée avec la sienne. Charlotte l'ouvrit et lut ce qui suit :

Vienne, 12 Favoritenstrasse.

« Ma chère Charlotte,

« Il y a quelque temps que je ne vous ai écrit, et je me reproche de ne l'avoir fait jusqu'ici que d'une façon bien incomplète et bien peu détaillée. Mais vous comprendrez les causes de mon silence quand je vous aurai mise au courant des épreuves véritablement inouïes par lesquelles je viens de passer et dont vous ne pourrez prendre connaissance sans émotion, car vous conservez toujours, j'en suis persuadée, des sentiments de reconnaissance pour mes soins éclairés et dévoués, et pour l'intérêt que je vous ai toujours témoigné.

« D'abord, vous voyez par l'en-tête de ma lettre que j'ai quitté Moscou et que, ballottée comme la feuille d'automne au gré des vents, je suis venue échouer à Vienne où sans doute le destin avait d'avance marqué ma place; car autrement, pourrait-on s'expliquer comment Mme Poise, née au cœur de la France, mariée

à un homme éminent dont toute la vie fut consacrée au service de la patrie, serait un jour transplantée dans la capitale de l'Autriche? Sans doute c'était écrit, comme disent les disciples de Mahomet, et nul ne saurait lutter contre la fatalité.

« Ah! ma chère Charlotte! ce que j'ai eu à souffrir chez la princesse Olga Dougoronky, personne ne le saura jamais. Tout ce qu'il y a en moi de délicatesse et de distinction a été méconnu, heurté, froissé au point qu'il me semble que je ne m'en releverai jamais et que ma dignité en sort amoindrie pour le reste de mon existence.

« Ce n'est pas qu'au point de vue strictement matériel j'aie eu à me plaindre de quoi que ce soit, et que le train de cette dame ne fût fort grandiose. A mon arrivée chez la princesse, — est-il possible que des personnes de cette espèce aient droit à un titre si imposant! — je fus reçue fort civilement par une femme de charge qui me souhaita la bienvenue au nom de sa maîtresse et m'introduisit dans une vaste chambre richement meublée, où se trouvaient réunis tous les raffinements du confort moderne alliés aux magnificences du temps passé. Mais quelle horrible

odeur de tabac, ma chère enfant! Les tapis, les tentures en étaient imprégnés. Je me sentis suffoquer, et je priai la femme de charge de m'ouvrir la fenêtre qui était à demi masquée sous une profusion de draperies.

« Y pensez-vous, madame? me dit cette per-
« sonne d'un air surpris. Jamais nous n'ouvrons
« les fenêtres, cela nous est expressément dé-
« fendu.

« — Mais quand les domestiques balaient?
« demandai-je épouvantée par la perspective de
« vivre dans une pareille atmosphère.

« — On balaie sans ouvrir », répondit tranquillement la femme de charge.

« Balayer sans ouvrir les fenêtres! Comprenez-vous, ma chère Charlotte, un tel manquement aux lois de l'hygiène et de la propreté? Pour moi, j'en frémis encore rétrospectivement. Je jetai un coup d'œil circulaire : la négligence, l'incurie, je ne trouve pas d'expression assez forte, éclatait dans les moindres détails autour de moi. Je m'aperçus bien vite que tout était à l'avenant dans le palais de la princesse, et qu'au milieu de splendeurs invraisemblables, il régnait une saleté repoussante.... Balayer sans ouvrir les fenêtres!

« Le soir au dîner je fis la connaissance de Mme la princesse Olga Dougorouky. La justice dont je me flatte d'avoir toujours fait preuve, m'oblige à dire qu'elle pouvait passer pour une belle personne. Mais quel genre! quelles manières! quelle façon de parler, de s'habiller, de remuer! Non, ma chère Charlotte, les bras m'en tombèrent de stupéfaction, si je puis employer cette image vulgaire. Cette dame avait une véritable tignasse de cheveux roux qui se dressaient sur sa tête comme la perruque d'un clown. Au lieu d'être vêtue élégamment et décemment, selon son haut rang, d'une robe richement garnie et sortant des mains d'un faiseur en renom, elle portait une sorte de blouse en soie à fleurs, sans taille, droite comme une chemise. Enfin, ma chère Charlotte, oserai-je vous le dire? Ses pieds étaient nus dans des babouches brodées d'or! Vous entendez bien, cette dame n'avait pas de bas. Être princesse et ne pas même porter de bas, une telle aberration saurait-elle se concevoir?

« Après cette description, comment pourrais-je mieux vous donner une idée de son moral qu'en vous disant qu'il était à hauteur d'une telle apparence physique? Elle entrait dans des colères

folles contre ses domestiques; elle les battait, les pinçait, les égratignait comme une furie pour le moindre oubli ou la moindre peccadille. Elle vivait entourée d'une bande de grands chiens lévriers qui ne la quittaient jamais et couchaient dans sa chambre. Enfin, ma chère enfant, pour mettre le comble à tant d'abominations, cette dame fumait du matin au soir cigarettes sur cigarettes, et c'est elle qui était la cause de l'horrible odeur de tabac que j'avais faussement attribuée dans ma pensée au prince Dougorouky. Le pauvre homme en était d'autant plus innocent qu'il n'habitait pas Moscou et se soignait pour le moment, à Nice, d'une phtisie galopante, — dont il est mort d'ailleurs.

« Mme la princesse fut d'abord très aimable pour moi. Elle me faisait raconter des épisodes de mon existence passée, m'écoutant avec beaucoup d'intérêt et ne m'interrompant que pour s'écrier très fréquemment : « Tiens, comme c'est rigolo »! J'eus toutes les peines du monde à lui faire comprendre que le mot « rigolo » ne devait être employé sous aucun prétexte dans la bonne société, et je ne parvins jamais à le faire disparaître de son vocabulaire.

« Vous n'ignorez pas que Mme la princesse m'avait fait venir auprès d'elle aussi bien pour lui enseigner les bonnes manières que pour lui servir de dame de compagnie. Certes, je puis le dire sans orgueil, je crois qu'elle ne pouvait mieux s'adresser, et que le respect des convenances, l'observation stricte des règles les plus infimes de l'étiquette et du savoir-vivre ont toujours été ma constante préoccupation. Mais véritablement la tâche était impossible.

« Mme la princesse était aussi d'humeur fort capricieuse. Tantôt elle me traitait avec la plus grande amabilité, m'emmenant avec elle dans sa voiture, me disant : « Poise, voulez-vous ceci? « Poise, voulez-vous cela? Poise, tel objet vous ferait-il plaisir? » — car il faut vous dire que je n'avais pu empêcher la princesse de m'appeler « Poise » tout court sans y joindre mon titre de dame, et cette étrange façon de parler me choquait au plus haut degré. Puis brusquement le vent tournait, sans que rien dans ma conduite pût motiver un pareil changement, et Mme la princesse refusait de me voir ou m'accueillait par ces mots dénués de bon sens : « Décidément, ma pauvre Poise, votre figure m'excède ».

« Le soir Mme la princesse ne pouvait s'endormir; il fallait que je lui fisse la lecture. J'avais voulu l'initier aux beautés de notre littérature française : La Rochefoucauld, La Bruyère, Racine, Corneille.... Peine perdue! Mme la princesse bâillait, s'étirait, et m'interrompait en disant : « C'est assommant, ce que vous me lisez là, « Poise. Ne pourriez-vous trouver quelque chose « de plus rigolo? — Encore ce mot, mon Dieu! « — Allons, laissez tout ce fatras et lisez-moi le « journal de modes. »

« Enfin les choses se gâtèrent de plus en plus et je commençais à être à bout de patience quand un beau jour, Mme la princesse ne s'avisa-t-elle pas de vouloir me forcer à laver et à peigner ses chiens griffons, sous prétexte que les femmes de chambre ne s'acquittaient pas de cette tâche avec assez de soin : « Vous qui avez tant d'ordre, « Poise, me dit Mme la princesse, vous ferez « beaucoup mieux. Ces sottes filles sont si négli- « gentes que sûrement mes chiens finiront par « avoir des puces. »

« — Madame la princesse, répondis-je en « pâlissant d'indignation, je regrette beaucoup « de ne pouvoir vous obéir; il m'est impossible « de faire ce que vous me demandez.

« — Ah! çà mais, Poise, perdriez-vous la « tête par hasard? s'écria Mme la princesse, « folle de rage qu'on se permît de la contre- « dire. Je ne vous demande pas votre avis. « Vous allez exécuter mes ordres sur-le- champ.

« — Non, madame la princesse, répondis-je « avec beaucoup de dignité, une citoyenne de la « France libre et républicaine ne se laisse pas « traiter comme une serve. J'ai le regret de vous « annoncer qu'a partir d'aujourd'hui je n'appar- « tiens plus à votre maison.

« — Vous vous en allez? Tiens, au fait, c'est « une bonne idée. Partez, partez, ma pauvre « Poise; je ne vous retiens pas. Il y a assez « longtemps que votre tête m'excède. »

« Et je partis. C'était une place largement rétribuée que je perdais. Mais après tout, il vaut mieux perdre sa situation que renoncer à sa dignité.

« Des personnes dont j'avais fait la connaissance à Moscou, frappées par ma distinction, me procurèrent un poste de dame de compagnie, chez une dame belge qui avait épousé un Autrichien, et de passage à Moscou après un long voyage, devait retourner sous peu à Vienne.

C'est chez cette dame que je suis actuellement et d'où je vous écris pour vous donner un faible aperçu de mes épreuves.

« Là encore il y a beaucoup à souffrir, ma chère Charlotte, et si je ne craignais d'être taxée d'inconséquence — critique que je ne voudrais en quoi que ce soit m'attirer — je dirais qu'il m'arrive parfois de regretter Mme la princesse. Au milieu de ses pires extravagances, elle conservait au moins quelque chose d'aristocratique. Ici je vis en pleine vulgarité. M. Schützkopf se donne pour un fabricant d'automobiles, mais en réalité, je crains qu'il ne se livre à des opérations financières auxquelles M. Poise n'eût jamais consenti à prêter les mains, si ce n'est toutefois en qualité de capitaine de gendarmerie pour les mettre au collet de M. Schützkopf. C'est un petit homme jaunâtre et blafard, sans cils ni sourcils, qui arrive à l'épaule de sa femme et qu'elle mettrait dans sa poche sans se gêner, rageur et bilieux, et d'une ignorance inimaginable; vous ne sauriez lui arracher une parole sensée. Je n'ai aucun renseignement sur le passé et la famille de Mme Schützkopf; mais plus je l'observe, plus je me convainc qu'elle doit sortir d'une

très basse extraction. Elle me fait l'effet de la géante de la foire, tant elle est épaisse et massive. Quelles jambes, et quels bras volumineux! Quel poids à soulever! Dans un certain milieu — celui des bouchers et des charcutiers — elle doit passer pour une belle personne; mais je ne saurais me la représenter venant faire une visite à votre bon-papa; rien qu'une telle supposition me paraît monstrueuse. Elle a des cheveux noirs et des yeux bleus; un front fuyant, triste indice de son inintelligence, et pas de menton du tout; le bas de son visage se perd dans une sorte de goitre et de bajoues, qui lui enlèvent toute espèce de contours. En outre, cette pauvre dame est affligée d'un timbre de voix absolument impressionnant. La cause en est, paraît-il, une attaque de croup qu'elle eut dans son enfance. Je dois vous avouer, à ce sujet, qu'il m'est venu un soupçon terrible; je crains fort que cette dame ne s'adonne à la boisson. Elle répand parfois une étrange odeur d'eau-de-vie....

« Inutile de vous dire que si mes soupçons se confirment, je n'hésiterai pas à quitter Mme Schützkopf, dussé-je chercher longtemps une autre situation.

« J'ai été engagée par Mme Schützkopf principalement pour corriger ses fautes d'orthographe et lui mettre la ponctuation dans ses lettres. Il y a beaucoup à faire. Vous serez peut-être surprise d'apprendre que M. Schützkopf est en quelque sorte très fier de l'ignorance de sa femme; il la considère, je crois, comme une marque de supériorité qui lui donne un rang à part parmi les dames de la société. Ce monsieur a sur l'orthographe les idées des seigneurs du moyen âge. Le soir, quand il rentre de ses affaires, il me dit d'un air guilleret : « Eh « bien, ma chère madame Poise, Louise a-« t-elle eu des lettres à écrire aujourd'hui? « — Oui, monsieur, trois. — Combien de fautes « d'orthographe, dans la première? — Dix-« neuf. — Très bien, très bien (il se frotte « les mains avec satisfaction). Et dans la se-« conde? — Vingt-quatre. — De mieux en « mieux; et la troisième? — Vingt-neuf. — « Parfait, parfait! Ah! madame Poise, Louise « n'est pas comme vous; elle ne sait pas l'or-« thographe; elle n'entend rien à la musique; « elle ne serait pas capable de nommer la « capitale de la France. Rien, rien, madame « Poise, vous m'entendez, elle ne sait rien. Et

« quelle écriture! un gribouillage incompréhen-
« sible. Ah! ma Louise n'est pas un bas bleu,
« je m'en vante. » Et il exulte, et il se gonfle,
et il éclate. — Où l'orgueil va-t-il se nicher, ma
chère enfant?

« Mais c'est assez, c'est trop parler de moi,
n'est-il pas vrai, ma chère Charlotte? Si je me
suis étendue avec prolixité sur mes propres
épreuves, c'est pour que vous en tiriez un pro-
fitable enseignement, et que l'exemple de mon
stoïcisme vous apprenne à supporter les coups
du sort. A votre tour de me donner des nouvelles
détaillées et de me tenir au courant de votre
existence à Kegelberg. J'espère qu'au contact de
votre nouvelle famille vous ne perdez pas la
distinction qui fait le plus bel ornement d'une
jeune fille. Je dois vous l'avouer, Mme Hilda de
Silbermann m'a fait l'effet d'une personne fort
vulgaire, en quelque sorte d'une cuisinière, et
ses enfants m'ont paru manquer tout à fait d'édu-
cation. »

Quelques jours après, Charlotte reçut une
seconde lettre de Mme Poise, très hâtive cette
fois, et en réponse à la sienne : « Je suis au
regret, disait Mme Poise, des fâcheuses nouvelles
que j'apprends. J'espère que votre sensibilité un

peu exagérée — (naturellement! ô madame Poise) — ne vous a pas fait voir les choses trop en noir. Voici ce que je vous propose. Dans trois semaines je dois accompagner à Bade Mme Schützkopf; elle s'y rend pour suivre un régime dans l'espérance de faire disparaître son goitre et ses bajoues qu'elle se plaît à mettre sur le compte d'un léger excès d'embonpoint (que d'illusions, ma chère enfant!). Je lui demanderai deux jours de liberté, et je ferai un crochet jusqu'à Regelberg. Nous causerons ensemble de vos projets et nous prendrons une décision. D'ici là, s'il arrivait quelque chose de particulier, vous pourriez écrire à votre tuteur pour l'en informer. A bientôt, ma chère enfant. Stoïcisme et dignité, je ne puis vous recommander d'autre ligne de conduite. »

Charlotte porta ces deux lettres à sœur Joséfa, qui ne put s'empêcher de sourire en les lisant.

« Votre ancienne institutrice exprime ses sentiments d'une façon un peu bizarre, dit sœur Joséfa à la petite fille; mais au fond tout ce qu'elle dit est fort juste, et elle me fait l'effet d'être une personne très digne et très honorable. Sa manière d'agir prouve qu'elle

met la considération au-dessus de l'argent. C'est un grand mérite chez une personne qui est dans une situation difficile. »





# XVIII

## Le vol.

L'existence paraissait s'adoucir un peu pour Charlotte. Ce n'est pas que la cousine Hilda fût plus aimable ni que ses enfants se montrassent plus affectueux envers la petite fille. Mais depuis la promenade à Regelberg, du moins la laissaient-ils en paix, et, à défaut de la tendresse dont elle sentait bien qu'elle serait toujours privée, Charlotte essayait de se contenter des avantages négatifs de l'indifférence.

Elle continuait à se rendre régulièrement au

couvent, où elle émerveillait ses maîtresses par sa vive intelligence et l'ardeur de son application. Dans le travail et l'affection de sœur Joséfa, elle trouvait un adoucissement à son triste abandon et attendait sans trop d'angoisse le moment où Mme Poise devait venir passer quelques jours à Regelberg.

Charlotte n'adressait plus la parole à Friederich qui d'ailleurs, plus que jamais, vivait en loup et en sauvage au milieu des siens. Par une aberration inouïe, la cousine Hilda continuait à le traiter en pauvre victime de sa cousine; elle ne lui parlait qu'avec un air d'attendrissement profond : « Mon petit Friederich chéri, veux-tu encore du jambon? es-tu fatigué, mon pauvre Friederich aimé, mon bon petit Fritzele?... » Une tendresse aussi aveugle, une faiblesse aussi insensée recevait d'ailleurs sa juste récompense. C'était encore avec sa mère que le petit garçon se montrait le plus grossier et le plus sans cœur, et l'on se demandait à quel degré d'inconscience pouvaient en être arrivés des parents qui supportaient chez leur fils une manière d'être aussi révoltante.

Pour la vive sensibilité de Charlotte, le voisinage de Friederich était très pénible; elle l'évitait

le plus possible; mais nerveuse et impressionnable, elle éprouvait un serrement de cœur quand elle rencontrait le petit garçon dans l'escalier ou au jardin. A table, assise en face de lui, elle n'osait pas lever les yeux; la vue de cette physionomie sombre et sournoise lui coupait l'appétit, et tout le temps que duraient les repas elle luttait en vain contre un malaise quasi intolérable.

Depuis quelque temps les Silbermann parlaient fréquemment d'un voyage qu'ils projetaient de faire à Bayreuth. Bayreuth est une ville de Bavière où l'on se rend en foule de tous les points de l'Europe pour entendre les opéras d'un grand musicien appelé Wagner. Wilhelmine, qui avait la prétention de savoir jouer du piano, éprouvait le besoin de compléter son éducation musicale par un séjour à Bayreuth. Le « Professor » von Becker, sa mère et sa sœur devaient être de la partie. Le cousin Gaspard, le seul qui comprît et aimât réellement la musique dans la famille, avait dit en soupirant : « Quel dommage que je ne puisse être des vôtres. Oh! si ce n'était mon usine! Ce voyage est le rêve de ma vie. » Cette remarque avait passé complètement inaperçue.

Charlotte écoutait avidement tout ce que l'on racontait sur Bayreuth et les œuvres de Wagner; elle en parlait avec sœur Joséfa et elle eût bien voulu aller entendre, elle aussi, cette musique merveilleuse qui faisait l'admiration du monde. Mais il n'était jamais question d'elle dans tous ces beaux projets; sans doute on la laisserait à Regelberg, en compagnie du cousin Gaspard et de Kätel. Il fallait s'y résigner d'avance.

Cousine Hilda faisait des économies en vue du séjour à Bayreuth, et personne n'ignorait que la somme, qui grossissait chaque jour, dormait en attendant son emploi, dans un portefeuille sous une pile de serviettes au fond de l'armoire à linge. La cousine laissait presque toujours la clé sur la serrure, aussi bien par négligence que parce qu'elle n'avait pas de raison pour se méfier de qui que ce fût dans la maison. L'honnêteté de la grosse Kätel était aussi absolue que sa saleté, ce qui n'est pas peu dire.

Un jour où tout le monde était parti pour faire une promenade à la campagne, Charlotte, restée seule à la maison, s'était installée au fond du jardin et lisait un livre que lui avait prêté sœur Joséfa, quand à son grand déplaisir, elle

vit approcher Friederich qu'elle croyait sorti avec le reste de la famille.

« Que lisez-vous donc, Charlotte? lui dit-il en l'abordant tout tranquillement, comme s'il s'était toujours montré le plus aimable des cousins.

— Cela vous importe peu, Friederich, répondit Charlotte doucement, mais fermement. D'ailleurs, je vous prie de ne pas vous asseoir près de moi et de ne pas me parler.

FRIEDERICH.

Tiens! voilà que cela vous reprend tout à coup. (*Singeant Charlotte.*) « Ne me parlez pas, « ne m'approchez pas... » Vous êtes malade, ma pauvre demoiselle. »

Charlotte ferme son livre et se lève.

FRIEDERICH.

Où allez-vous? Vous partez?

CHARLOTTE.

Certainement, je pars. J'ai reconnu que je ne pouvais vous faire aucun bien, et vous, chaque fois que vous en trouvez l'occasion, vous me faites du mal. J'aime mieux vous éviter. Pourquoi n'êtes-vous pas allé avec vos sœurs et vos frères? Cela eût beaucoup mieux valu pour nous deux.

FRIEDERICH, *haussant les épaules.*

Charmantes promenades! Je m'assomme, moi, dans la société de cette grande dinde de Wilhelmine, toujours flanquée de son oison de M. von Becker. Il n'y a qu'une seule chose qui m'amuserait : ce serait d'avoir une barque à moi et de m'en aller sur la rivière tout seul ou avec des camarades, me promener quand j'en aurais envie. Mais ces éternelles processions en famille, grand merci! j'aime mieux rester à la maison.

CHARLOTTE.

Vous êtes bien ingrat envers cousine Hilda qui vous aime tant.

FRIEDERICH.

Croyez-vous, par hasard, que ce soit amusant d'être sans cesse appelé mon Fritzele chéri, mon Fritzele aimé? J'en ai mal au cœur à la fin.... Oh! si je pouvais m'en aller tout seul, bien loin, bien loin!...

CHARLOTTE.

Eh bien! partez sur un navire, faites-vous mousse; vous apprendrez à obéir et vous ne serez plus ni maussade ni ennuyé, je vous le garantis.

FRIEDERICH.

Par exemple! il ne manquerait plus que cela! Peiner du matin au soir sur un navire quand

déjà je n'ai pas la force de supporter les heures de classe au Gymnase? Non, non, ce que je voudrais, c'est une barque, à moi, dont je serais le maître, qui me conduirait où j'aurais envie d'aller. Je partirais le matin et vous ne me reverriez plus de la journée : bonsoir la compagnie! »

Charlotte aurait pu répondre que personne ne regretterait cette absence; mais elle se contenta de dire :

« Demandez à votre mère de vous acheter un bateau, vous savez bien qu'elle ne vous refuse jamais rien....

FRIEDERICH, *d'un air sombre.*

Ah! ouiche! elle dit que c'est trop cher, qu'il n'y a pas moyen pour le moment.

CHARLOTTE.

Alors n'y pensez plus, vous avez tant d'autres choses!

FRIEDERICH, *entre ses dents.*

Oh! je trouverai bien moyen de l'acheter quand même! ce ne sera pas si difficile!

CHARLOTTE, *qui n'a pas bien entendu.*

Qu'est-ce que vous dites? qu'est-ce qui ne sera pas difficile?

FRIEDERICH, *brusquement.*

Moi? je ne dis rien du tout. Vous avez la

berlue. Et puis d'abord, puisque vous ne voulez pas de ma société, je vous quitte, je rentre chez moi, j'ai encore un maudit devoir à faire. Adieu!... Je ne sais vraiment pas pourquoi je vous ai raconté tout cela. Je voulais seulement savoir où vous étiez.... »

Friederich s'éloigna en sifflotant d'un air dégagé, et la petite fille reprit sa lecture; mais le livre était presque achevé. Quand Charlotte eut tourné la dernière page, elle se leva et se dirigea vers la maison pour y chercher un petit ouvrage à l'aiguille qu'elle destinait à sœur Joséfa et qu'elle se proposait de terminer au jardin, n'ayant pas envie de s'enfermer par un si beau temps.

Dans le corridor, au premier étage, elle se heurta contre Friederich qui sortait précipitam ment de la chambre de sa mère. Le jeune gar çon était très pâle; il tenait son veston croisé sur sa poitrine par un geste bizarre, comme s'il eût voulu dissimuler quelque chose sous ce vêtement, et son regard parut à Charlotte plus étrange et plus trouble encore que de cou tume.

« Eh bien! quoi, qu'est-ce? dit-il à Charlotte. Pourquoi restez-vous devant moi comme si j'étais

une bête curieuse? Qu'est-ce que vous faites dans le corridor?

CHARLOTTE, *étonnée.*

Ce que je fais? mais je rentre dans ma chambre. C'est à vous qu'il faudrait demander ce que vous faites. Pourquoi avez-vous l'air si bouleversé? Est-il arrivé quelque chose à cousine Hilda?

FRIEDERICH, *de plus en plus troublé.*

Comment, arrivé quelque chose? Que voulez-vous dire? Il n'est rien arrivé du tout; qu'est-ce qui aurait pu arriver? Et puis d'abord avez-vous bientôt fini de m'espionner? »

Et Friederich, bousculant sa cousine, descendit quatre à quatre les escaliers. Charlotte haussa les épaules : « Pauvre garçon! il devient tout à fait fou, » se dit-elle; et elle entra dans sa chambre sans plus y songer.

Le soir, à l'heure du dîner, toute la maison était sens dessus dessous. La cousine Hilda, ayant eu besoin d'une facture, avait voulu la chercher dans le portefeuille de cuir noir; mais c'est en vain qu'elle avait bouleversé son armoire de fond en comble. Le portefeuille n'y était plus. Il avait disparu, et l'argent avec, bien entendu.

LA COUSINE HILDA, *dans l'agitation pour la première fois de sa vie.*

Il faut absolument que je sache si personne n'est entré dans ma chambre en mon absence. La maison était vide, puisque nous avions emmené Kätel avec nous. Friederich a passé la journée chez un ami. Il n'y a que vous, Charlotte, qui soyez restée ici cette après-midi. C'est inexplicable, épouvantable. Je suis sûre que jamais rien de pareil ne s'est passé dans Regelberg.

Charlotte ouvrait la bouche pour dire : « Mais Friederich aussi est resté à la maison, il n'a pas été chez des amis ainsi que vous le croyez. » Un sentiment instinctif, qu'elle n'eût pu définir, arrêta les paroles sur ses lèvres. En même temps elle chercha des yeux son cousin : le jeune garçon fixait sur elle un regard à la fois méchant, effrayé et suppliant : il y avait de tout dans ce regard. Alors un soupçon terrible étreignit le cœur de la petite fille. Elle se rappela la rencontre de Friederich, hagard, bouleversé, devant la chambre de cousine Hilda, et la conversation qu'il lui avait tenue au jardin, car, chose étrange, les gens qui méditent une mauvaise action ou qui s'en sont rendus coupables éprouvent le besoin d'y faire allusion, et c'était sans doute cet

instinct mystérieux qui avait poussé Friederich, pourtant si taciturne, à entretenir sa cousine de la barque qu'il convoitait, au moment même où il avait résolu, pour se la procurer, d'employer un moyen criminel.

COUSINE HILDA, *s'adressant à Charlotte.*

Quelqu'un est-il venu? un fournisseur, le blanchisseur ou la couturière à la journée qui avait précisément à me parler? Vous n'avez vu personne?

Charlotte ne répondit pas.

COUSINE HILDA.

M'entendez-vous, Charlotte? Avez-vous vu quelqu'un entrer dans ma chambre pendant mon absence sous un prétexte quelconque?

Même silence de Charlotte.

LA COUSINE HILDA, *hors d'elle.*

Mais enfin c'est trop fort! vous étiez seule à la maison, il est naturel que l'on vous interroge. Répondez : oui ou non.

CHARLOTTE, *balbutiant.*

Ma cousine, je ne puis rien vous dire; je ne sais rien, je vous assure que je ne dois et ne puis rien dire.

LA COUSINE HILDA.

Comment, vous ne devez rien me dire? que

signifie ce langage? Votre attitude est étrange, mademoiselle. Vos réticences et votre silence embarrassé ont lieu de surprendre les honnêtes gens. Prenez garde, si vous persistez à vous taire, nous serons en droit de supposer que vous avez de bonnes raisons pour cela.

CHARLOTTE, *d'une voix étranglée.*

Que voulez-vous dire, ma cousine? Je ne vous comprends pas.

LA COUSINE HILDA.

Je vois à votre trouble que vous me comprenez fort bien, au contraire. Vous êtes restée seule à la maison; ce vol inexplicable a eu lieu en notre absence. Des personnes moins bienveillantes vous accuseraient peut-être d'en être l'auteur.

CHARLOTTE, *les mains jointes.*

Oh! ma cousine, c'est impossible, vous ne pensez pas ce que vous dites? Moi, une voleuse? et pour quelle raison aurais-je pris cet argent? Oh! mon Dieu! mon pauvre bon-papa!

LA COUSINE HILDA, *sèchement.*

Votre action serait en effet assez surprenante, mais enfin nous ne pouvons soupçonner que vous; je le répète, vous êtes restée seule à la

maison, et, avant de sortir, j'ai eu ce portefeuille entre les mains.

CHARLOTTE, *pouvant à peine parler.*

Je n'étais pas seule à la maison, ma cousine, il y avait une autre personne....

LA COUSINE HILDA.

Et qui donc, je vous prie?

CHARLOTTE, *d'une voix à peine distincte.*

Friederich.

LA COUSINE HILDA.

C'est abominable, ce que vous faites là! Accuser un innocent, le fils de la maison où l'on vous héberge, et devant sa propre mère encore! je n'ai jamais rien vu d'aussi affreux.

CHARLOTTE, *de même.*

Je n'accuse pas Friederich; je dis seulement qu'il était à la maison comme moi, et que vous pouvez aussi bien l'interroger que moi.

Pendant cette scène, Friederich, assis dans un coin de la salle à manger, s'est levé doucement et a gagné la porte sans faire de bruit.

LA COUSINE HILDA.

Cela suffit, mademoiselle; puisque vous osez faire naître un soupçon contre mon fils, mon

Friederich chéri, nous allons monter avec vous dans votre chambre, et en fouiller les moindres recoins. Vous ne méritez pas que l'on vous traite autrement.

CHARLOTTE, *tristement.*

Comme vous voudrez, ma cousine. Je suis bien tranquille, je sais que vous ne trouverez rien. Mais vous vous repentirez d'avoir fait tant de peine à une petite fille sans défense.

La cousine Hilda sortit de la pièce, suivie de Charlotte et du cousin Gaspard, qui jouait comme à l'ordinaire un piètre personnage, au fond blâmant sa femme, mais n'osant prendre la défense de Charlotte. Wilhemine et Marguerite venaient à la rescousse, échangeant en allemand des exclamations indignées. Au haut de l'escalier, Mme de Silbermann rencontra Friederich qui s'apprêtait à descendre, et la pâleur de son favori acheva de la jeter hors des gonds.

LA COUSINE HILDA.

Regardez dans quel état vous avez mis ce malheureux enfant; il ne se tient plus sur ses jambes. Oh! je vous en préviens, je serai impitoyable. Tout le pensionnat de Saint-Joseph sera instruit de votre action.

La cousine Hilda entre dans la chambre; elle

commence par jeter un coup d'œil circulaire avant de commencer sa perquisition. Puis elle ouvre les tiroirs, bouleverse la malle, secoue les livres et les cahiers, et ne craint pas de couronner cette basse besogne, en arrachant les couvertures du lit et en retournant l'oreiller... et tout à coup, elle pousse un cri de triomphe : sous le traversin elle a senti quelque chose qui résiste... elle le soulève... et en retire un objet qui n'est autre que le portefeuille de cuir noir.

Mme de Silbermann s'approche lentement de Charlotte plus morte que vive; elle lui montre le portefeuille et lui dit d'une voix glaciale :

« Quelle audace, mademoiselle, quel cynisme! Vous n'aviez pas pensé que votre vol serait si tôt découvert, et le temps vous a manqué pour mettre mieux en sûreté le produit de votre larcin!

CHARLOTTE, *d'une voix déchirante.*

Ma cousine, au nom du ciel, ma cousine, ce n'est pas possible, c'est un cauchemar, dites-moi que ce n'est pas vrai, que vous ne le croyez pas.... Je vous le jure, ma cousine, c'est Friederich qui a pris votre portefeuille; jamais je ne vous l'aurais dit si vous ne m'aviez pas accusée; je vous

jure que je l'ai vu; il n'a pas été chez son ami ainsi que vous le croyez, il est resté à la maison, je l'ai vu sortir de votre chambre, il tenait le portefeuille serré contre lui; il était aussi pâle qu'il l'est maintenant; et il m'a bousculée dans l'escalier pour se sauver plus vite. C'est lui, c'est lui, je vous jure que c'est lui. Quand il s'est vu découvert, il aura mis le portefeuille dans ma chambre pour faire croire que c'était moi qui l'avais pris. Oh! le malheureux, le malheureux!

LA COUSINE HILDA.

Votre audace dépasse les bornes, et vous méritez que je vous fasse enfermer dans une maison de correction par votre tuteur jusqu'à votre majorité. Vous niez l'évidence et vous persistez dans une accusation monstrueuse contre mon fils, en dehors de toute vraisemblance. N'a-t-il pas d'ailleurs tout ce qu'il lui faut? lui avons-nous jamais refusé la moindre chose?

CHARLOTTE, *se tordant les mains.*

Il voulait s'acheter un bateau, c'était pour avoir de l'argent, pour se procurer ce bateau que vous lui avez refusé. Oh! mon Dieu! mon Dieu! qui me viendra en aide? » (*Elle jette des regards éperdus autour d'elle, tandis que la cousine Hilda*

*a ouvert le portefeuille pour vérifier si le compte des billets s'y trouve bien.)*

A ce moment, une feuille de papier s'échappe du portefeuille et vient tomber aux pieds de Charlotte; la petite fille, reconnaissant soudain l'écriture de Friederich, la saisit, y jette les yeux, et pousse un grand cri.

« Ah! c'est le bon Dieu qui a eu pitié de moi! Lisez, ma cousine, lisez ce que Friederich était en train d'écrire quand il a été surpris par votre arrivée; il aura jeté cette lettre dans le portefeuille en vous voyant revenir plus tôt qu'il ne le pensait, et il aura oublié de l'en retirer.... »

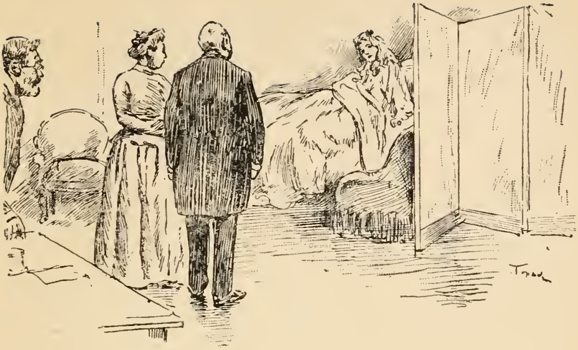
La cousine Hilda prend le papier que lui tend Charlotte, et machinalement, elle lit :

« Mon cher Peter, nous allons pouvoir acheter la barque; j'ai trouvé de l'argent, et plus qu'il n'en faut; je t'expliquerai comment, en venant te voir demain dans l'après-midi. Je n'irai pas en classe le matin; Ludwig te remettra ma lettre; mais surtout, pas un mot devant lui de la barque ni de l'argent. Je suis bien tranquille pour la lettre, il est si bête, qu'il ne songera même pas à l'ouvrir. Dans la matinée, j'irai tout de suite pour la barque chez.... » La lettre en était restée là. Sans doute l'arrivée de sa

famille avait empêché Friederich de continuer....

Comme dans un rêve, Charlotte entend la cousine qui dit d'une voix altérée : « Oh! Friederich! est-il possible? » Puis tout tourne autour d'elle, et c'est le silence, la nuit : la commotion a été trop violente. La petite fille s'est évanouie.





## XIX

**Arrivée du tuteur.**

Tandis que Charlotte, en proie depuis plusieurs jours au délire d'une fièvre ardente, ne reconnaissait personne autour d'elle et implorait le secours de son bon-papa et de la sœur Joséfa, Mme Poise, qui avait obtenu quarante-huit heures de congé, pendant que sa dame Belge s'installait à Bade, arrivait à Regelberg et croyait rêver en se trouvant nez à nez, à la gare, avec un grand monsieur tout de noir vêtu, qui n'était autre que le tuteur de Charlotte : M. Guêpier.

Mme POISE, *absolument stupéfaite.*

Comment, monsieur Guêpier, vous ici? Ce n'est pas possible, je suis le jouet d'une illusion.

Me GUÊPIER, *toujours sérieux.*

Nullement, madame Poise, nullement. C'est bien moi-même en personne et non mon double. Vous devinez qu'il se passe quelque chose de grave, pour que j'aie entrepris ce voyage. Moi qui ai horreur des déplacements!

Mme POISE.

Il va sans dire qu'il s'agit de Charlotte. Serait-elle malade?

Me GUÊPIER, *d'un air très préoccupé.*

Je crains que la pauvre enfant ne le soit gravement. J'ai reçu une lettre signée « Comtesse Goldau », dans laquelle cette dame, qui appartient, paraît-il, à la plus haute aristocratie de la ville (je me suis renseigné), croyait de son devoir de m'avertir que ma pupille avait quitté le couvent, qu'on la savait très malade, en danger, à la suite de l'émotion causée par une accusation insensée, un vol, autant qu'il m'en semble.

Mme POISE, *interrompant.*

Un vol? mon élève! la petite-fille du baron

Gaspard de Silbermann qui s'est ruiné pour avoir voulu remplir des engagements en quelque sorte moraux, quand la loi ne l'y obligait nullement.... Mais c'est de la folie!

Me GUÊPIER, *toujours mesuré.*

C'est ce qu'il m'a semblé. Je me suis dit que le seul parti raisonnable à prendre, c'était de venir juger par moi-même et je suis arrivé aussitôt (*avec un soupir*). Mais quel déplacement, ma chère madame Poise!

Mme POISE.

J'ai reçu ces temps derniers une lettre de Charlotte, qui paraissait indiquer précisément un état d'esprit fâcheux; elle semblait bien malheureuse et demandait avec instance à être mise au couvent. Pendant que vous vous faites conduire chez M. de Silbermann, j'ai envie, pour ne pas perdre de temps, de me rendre au pensionnat de Saint-Joseph et d'obtenir de ces dames quelques éclaircissements.

Me GUÊPIER.

Parfait, chère madame. Je me fais immédiatement conduire auprès de ma pauvre petite pupille et j'irai vous retrouver chez ces dames de Saint-Joseph.

Me Guêpier, introduit dans le salon des Silber-

mann, y trouva le cousin Gaspard qui par hasard n'était pas à son usine.

« Monsieur, dit Me Guêpier en s'inclinant, j'ai bien l'honneur de vous saluer. Je suis Me Guêpier, le notaire et tuteur de Mlle Charlotte de Silbermann. Je sais que ma pupille est dangereusement malade. Je désire la voir et apprendre en même temps de votre bouche les circonstances....

LE COUSIN GASPARD, *interrompant dans la plus vive agitation.*

Pardon, monsieur, ceci ne me concerne nullement. C'est l'affaire de Mme de Silbermann. Veuillez vous adresser à elle; je ne saurais vous répondre en aucune façon; ce qui se passe dans l'intérieur n'est pas de mon ressort....

LE NOTAIRE, *d'un ton ferme.*

Non, monsieur, c'est à vous que je désire parler. Vous êtes le chef de famille, le plus proche parent de la petite Charlotte, et c'est vous qui êtes responsable, jusqu'à un certain point, de ce qui peut arriver à cette enfant. J'ai reçu une lettre signée du nom de la comtesse Goldau par laquelle cette dame me mettait au courant d'une grave maladie de Charlotte et me laissait en

tendre que la cause pouvait en être attribuée à des émotions violentes. En outre Charlotte elle-même a écrit plusieurs fois à son ex-institutrice, l'honorable Mme Poise, et ne lui cachait pas qu'elle était traitée chez vous avec peu de bienveillance et je dirai plus, avec peu de justice. »

La cousine Hilda, on le devine, n'était pas sans remords à l'égard de Charlotte. Depuis que l'enfant paraissait dangereusement malade, elle sentait qu'elle avait fait preuve de dureté et d'injustice envers la petite fille confiée à ses soins; mais elle était trop orgueilleuse pour en convenir, et d'ailleurs l'intervention de la comtesse Goldau l'avait exaspérée. Elle se figurait que la petite ville de Regelberg, au courant des scènes qui s'étaient passées dans son intérieur, prenait le parti de Charlotte. Aussi, bien loin de témoigner le moindre regret, elle vint au secours du cousin Gaspard et dit avec un sourire de mépris :

« Mon Dieu, monsieur, s'il vous plaît d'ajouter foi aux commérages malveillants d'une inconnue qui s'est procuré votre adresse je ne sais comment et vous a écrit je ne sais pourquoi, je vous prie de croire que nous ne nous donnerons

même pas la peine de nous défendre. Nous sommes au-dessus de ces calomnies.

LE NOTAIRE, *toujours calme.*

J'ai pris des renseignements sur la comtesse Goldau, comme la prudence m'ordonnait de le faire, et je sais de source certaine que cette dame appartient à la plus haute famille de Regelberg. Ce n'est donc pas une aventurière et elle n'a aucun motif de me tromper.

LA COUSINE HILDA, *de plus en plus furieuse.*

Charlotte n'aura pas manqué de se plaindre à elle, comme elle se plaignait de tout et à tout le monde. Nous l'avons pourtant bien traitée et nous avons fait pour elle l'impossible. Mais cette enfant, hautaine et insupportable, a trouvé moyen de jeter le trouble et la zizanie dans un intérieur jusqu'alors si paisible, où l'on vivait de la véritable vie de famille....

LE NOTAIRE, *interrompant.*

Vous m'étonnez beaucoup, madame. Je n'ai jamais entendu personne exprimer une semblable opinion sur ma pupille. Mais dans tous les cas, quelle est cette triste histoire de vol qui paraît avoir causé la maladie de Charlotte? Il est de mon devoir de me renseigner à ce sujet.

LE COUSIN GASPARD, *on ne peut plus embarrassé.*

Ce n'est qu'un enfantillage, un simple enfantillage de mon fils; il avait pris une somme insignifiante dans l'armoire de sa mère; par plaisanterie, il a accusé Charlotte....

LA COUSINE HILDA.

Dont il avait à subir sans cesse les mauvais traitements et les taquineries....

LE COUSIN GASPARD.

Il a voulu en tirer une petite vengeance... simple espièglerie sans importance.

LE NOTAIRE, *très grave.*

Je vous plains, monsieur, de considérer une action semblable comme une simple espièglerie, et je plains encore plus M. votre fils, élevé avec une indulgence aussi coupable. Veuillez, je vous prie, me conduire dans la chambre de ma pupille. »

La cousine Hilda, étouffant de colère, mais n'osant répliquer, précéda Me Guêpier dans la chambre où Charlotte, en proie à un violent délire malgré la glace qui lui entourait la tête, passait de l'accablement le plus profond à l'excitation 'a plus effrayante. A l'entrée du notaire, elle assit sur son lit, fixa sur lui des yeux égarés, et lui dit sans le reconnaître :

« Oh! monsieur, est-ce que vous venez me chercher pour me mettre en prison? Je ne suis pas une voleuse, je vous le jure. Si vous aviez connu mon bon-papa, vous sauriez que sa petite-fille ne peut pas avoir volé. Je sais qui est le voleur, je l'ai vu. Il est là,... il me regarde,... mais il se tait, il ne veut rien dire,... il n'avoue pas, et il me laisse accuser toujours,... toujours,... sans prendre ma défense.... Oh! mon Dieu, mon Dieu! »

Et la petite fille, épuisée, retomba sur l'oreiller en gémissant et en balbutiant des paroles sans suite.

LE NOTAIRE, *se tournant vers la cousine Hilda et contenant à grand'peine son indignation.*

« Le docteur est-il venu voir cette enfant aujourd'hui? Que pense-t-il de son état?

LA COUSINE HILDA, *d'un ton pincé.*

Il va pouvoir vous le dire lui-même : précisément, je crois que le voici. »

La porte s'ouvrit et le docteur Berkow fit en effet son entrée. Il secouait sa chevelure, qui était énorme, et jetait sous ses gros sourcils des regards d'augure; il visait à l'originalité et prenait des airs très profonds ou très malins pour dire les choses les plus insignifiantes. En outre,



Sœur Joséfa s'agenouilla au chevet de Charlotte (page 236).

il avait la dangereuse manie — étonnante chez un médecin — de juger les gens sur les apparences, et il exerçait ce jugement, qu'il croyait infaillible, à tort et à travers.

Stylé par la cousine Hilda et s'étant d'ailleurs forgé une opinion de toute pièce sur Charlotte — qu'il ne connaissait nullement et à laquelle il n'avait jamais adressé la parole — l'imposant docteur Berkow répondit à Me Guêpier, qui lui demandait avec émotion ce qu'il pensait de la maladie de Charlotte :

« Pour tout autre enfant ce ne serait pas grave. Mais celle-ci est d'une telle nervosité, d'une impressionnabilité si maladive que je ne puis encore me prononcer. C'est, à n'en pas douter, une enfant très gâtée, incapable de supporter la moindre contrariété!... (*Renforçant encore son air profond.*) Voilà ce qui arrive quand on n'est pas armé pour la lutte!...

LE NOTAIRE, *regardant le docteur Berkow avec étonnement.*

Pardon, monsieur, je ne vous demande pas de réflexions psychologiques, d'autant plus oiseuses et déplacées que vous ne connaissez pas, je crois, ma pupille. Je vous ai prié de me dire quelle était sa maladie.

LE DOCTEUR BERKOW, *décontenancé du peu d'effet produit par ses subtiles remarques.*

J'ai diagnostiqué une fièvre cérébrale. Comme remèdes, sinapismes aux pieds, glace autour de la tête, obscurité, calme et silence complets....

Me GUÊPIER, *l'interrompant.*

Pensez-vous qu'il y aurait danger à la transporter dans l'état où elle est?

LE DOCTEUR BERKOW, *piqué.*

Vous ne paraissez pas avoir confiance en moi, monsieur; dans ces conditions, je vous conseille de remettre votre pupille en d'autres mains; quant à moi, les sentiments de dignité les plus élémentaires m'obligent à me retirer. »

Me Guêpier s'inclina sans répondre, et le docteur Berkow, secouant sa crinière, fit une sortie théâtrale, suivi de la cousine Hilda.

Le soir même, après un long entretien avec la mère supérieure du couvent de Saint-Joseph, qui avait déjà reçu la visite de Mme Poise, Me Guêpier fit venir une voiture chez les Silbermann. On enveloppa Charlotte dans une couverture de laine et on la transporta, toujours sous l'empire d'une fièvre violente, à l'infirmerie

du couvent, où la sœur Joséfa avait tout préparé pour la recevoir.

Charlotte fut couchée dans un petit lit bien blanc, aux draps fleurant la lavande et l'iris. Sœur Joséfa s'agenouilla à son chevet et se mit à prier Dieu pour elle avec ferveur.





# ÉPILOGUE

Charlotte fut plusieurs jours entre la vie et la mort; enfin le délire tomba, les nuits devinrent plus calmes et le médecin du couvent, auquel manquaient sans doute les connaissances psychologiques du docteur Berkow, mais qui y suppléait avantageusement par beaucoup de bienveillance et de dévouement, fut bien heureux de pouvoir annoncer à sœur Joséfa que sa petite malade était hors de danger.

En effet, un matin, Charlotte, retrouvant toute sa connaissance, promena autour d'elle des regards étonnés; elle aperçut sœur Joséfa assise à son chevet et lui dit d'une voix faible :

« C'est vous, ma bonne sœur, est-ce que je ne rêve pas? pourquoi suis-je ici? que s'est-il donc passé? » Puis tout à coup le souvenir lui revint, et elle éclata en sanglots : « Oh! mon Dieu! si vous saviez! si je vous disais ce dont ils m'ont accusée! C'est horrible, c'est affreux! il y avait de quoi devenir folle! C'était trop, je n'ai pas pu le supporter, il m'a semblé que tout tournait autour de moi,... et puis après, rien, c'est la nuit, je ne me rappelle plus rien.

SŒUR JOSÉFA.

Chut, chut, ma chère enfant, je sais tout cela, ne vous agitez pas ainsi; vous allez vous redonner la fièvre et notre bon docteur m'accusera d'être une mauvaise garde-malade.

CHARLOTTE.

C'est ici l'infirmerie du couvent, n'est-ce pas? Pourquoi m'y a-t-on transportée? J'ai donc été bien malade?

SŒUR JOSÉFA.

Oui, ma chère enfant, très malade, mais vous êtes sauvée, il n'y a plus rien à craindre, et nous allons si bien vous soigner que dans quelques jours vous irez courir au jardin, en compagnie de vos petites camarades, qui n'ont pas

cessé de demander anxieusement de vos nouvelles et vont être si heureuses de vous savoir guérie.

CHARLOTTE, *passant la main sur son front.*

Dites-moi, ma bonne sœur, est-ce que je l'ai rêvé? Il m'a semblé voir à différentes reprises penchés sur mon lit, Mme Poise et, le croiriez-vous? mon tuteur M. Guêpier.... Sans doute, c'était l'effet du délire....

SŒUR JOSÉFA.

Non, mon enfant. Vous ne vous êtes pas trompée. M. Guêpier et Mme Poise sont venus à Regelberg pour vous remettre entre nos mains, ainsi que vous leur en aviez manifesté le désir. Par malheur, ils n'ont pu attendre votre complet rétablissement et ont dû vous quitter, à leur grand regret, rappelés par l'urgence de leurs occupations.

CHARLOTTE, *hésitant, d'une voix suppliante.*

Ma bonne sœur, est-ce qu'il faudra?... sera-ce nécessaire?... est-ce que je les reverrai, *lui* et cousine Hilda?...

SŒUR JOSÉFA.

Nullement, ma chère enfant. Vous resterez parmi nous aussi longtemps qu'il vous plaira, et il n'y a aucune raison pour que vous retourniez

chez vos cousins.... Mais chut! Je ne veux plus entendre un mot. Silence absolu.... Plus un mot, je le répète, plus un geste; autrement je vous quitte et vous ne me reverrez pas de toute la journée. Vous savez que je deviens terrible quand on me désobéit. »

Charlotte, dont le tempérament était très robuste, retrouva vite la santé; elle fut bientôt en état de se lever et de prendre quelque nourriture; puis elle descendit au jardin; enfin, complétement rétablie, elle put recommencer à travailler comme par le passé, sans que sa fièvre cérébrale eût laissé la moindre trace dans sa vive intelligence.

Elle passa six années au couvent, étudiant la musique et le dessin sous la direction de sœur Joséfa, qui était une véritable artiste et surprenait Charlotte par l'étonnante profondeur et la variété de ses connaissances. Quelle grandeur de renoncement n'avait-il pas fallu à la jeune religieuse pour ensevelir dans un cloître des dons si rares et si précieux, et un tel ensemble de perfections!

Charlotte ne revit plus ses cousins de Silbermann qui l'avaient fait tant souffrir. Elle n'aimait pas à en parler, et elle évitait surtout de pronon-

cer le nom de Friederich. C'était un sujet trop douloureux pour elle. Au fond du cœur — le croirait-on? — elle avait conservé un reste d'affection pour celui qui en était si peu digne, et elle ne pouvait se consoler d'être restée sans influence sur cet être bizarre et malfaisant dont elle s'était flattée de faire la cure morale.

Pendant les grandes vacances, Charlotte se rendait chez la comtesse Goldau, qui s'était prise pour elle d'une affection véritablement maternelle et l'emmenait passer l'été avec sa fille Augusta à Bade, en Suisse, ou dans la splendide propriété qu'elle possédait aux environs de Regelberg. La comtesse Goldau recevait beaucoup : on dansait, on faisait de la musique; de sorte que Charlotte apprit à se conduire dans le monde et devint une jeune fille accomplie, dont l'esprit et les manières ne le cédaient en rien à la beauté.

Quand Charlotte eut dix-sept ans, elle se rendit à Paris pour passer son examen supérieur. Deux ans auparavant, mettant à profit un premier séjour, elle avait obtenu très aisément son brevet élémentaire. La comtesse Goldau et Augusta l'accompagnèrent. Mère et fille désiraient vivement se fixer pendant quelques années en France, et

elles demandèrent au tuteur de Charlotte l'autorisation de garder leur jeune amie auprès d'elles. Me Guêpier ne pouvait rien souhaiter de mieux pour sa pupille : il accepta avec empressement.

A Paris, Charlotte ne perdit pas son temps; elle se mit à préparer d'autres examens fort difficiles, qui devaient lui donner le droit d'enseigner plus tard dans les lycées de jeunes filles. La comtesse Goldau et sa fille insistaient toujours pour l'emmener avec elles, au bal, en soirée, au spectacle. Charlotte refusait doucement, mais fermement :

« Non, chère madame, disait-elle, je vous suis mille fois reconnaissante; mais je ne puis mener la même vie qu'Augusta. Je n'ai pas de fortune, ou si peu que ce n'est pas la peine d'en parler; je veux me rendre indépendante et ne pas avoir l'air de faire la chasse aux maris. »

Chez la comtesse Goldau venait souvent un jeune attaché d'ambassade autrichien qui avait remarqué la beauté et la grâce de Charlotte. Il demanda la main de la jeune fille et pria la comtesse de vouloir bien plaider sa cause.

« C'est un superbe parti, dit la comtesse à Charlotte en lui transmettant cette demande

inespérée, et je ne vous cacherai pas que j'aurais été heureuse d'accueillir une semblable proposition pour ma fille. Mais c'est vous qu'il préfère, je n'en suis pas surprise. »

Charlotte secoua sa jolie tête blonde :

« Cette démarche me flatte, chère madame; mais je ne puis accepter. Je ne veux pas me marier, du moins pour le moment. Je n'ai pas oublié les projets que je formais du temps de mes épreuves enfantines, avant d'avoir eu le bonheur de vous rencontrer, et je persiste à vouloir consacrer ma vie aux petites filles abandonnées ou orphelines. Combien — je le sais maintenant! — sont mille fois plus malheureuses que je ne l'ai jamais été! »

Ce fut en vain que la comtesse Goldau revint à la charge. Charlotte resta inébranlable.

Repoussé par Charlotte, le jeune diplomate autrichien en conçut un très grand chagrin; puis il finit par demander la main d'Augusta, qui accepta sans sot orgueil : « Je suis encore très flattée d'être aimée après Charlotte, » dit en riant cette aimable jeune fille. La comtesse fut on ne peut plus satisfaite de ce mariage qui comblait ses vœux. Augusta et son mari paraissent jouir d'un bonheur parfait.

Et Mme Poise?... Charlotte la retrouva à Paris où elle dirigeait un pensionnat de demoiselles des plus florissants. Mme Schützkopf, à force de poursuivre de ville d'eau en ville d'eau le fol espoir de faire maigrir et disparaître ses bajoues, avait fini par en mourir dans un petit village de Bohême, où elle était allée pour essayer un régime d'un nouveau genre qui devait produire des effets merveilleux. Mme Poise continua à nourrir le terrible soupçon que l'eau-de-vie n'était pas tout à fait étrangère à cette mort, pas plus qu'elle ne l'avait été au timbre de voix singulier de la dame.

Le croirait-on? M. Schützkopf, à peine veuf, supplia Mme Poise de vouloir bien convoler en secondes noces avec lui. Après avoir connu la gloire d'être le mari de la femme qui faisait le plus de fautes d'orthographe, il lui tardait, par contraste, de savoir quelles joies il goûterait avec celle qui n'ignorait aucune des moindres substilités de la grammaire. Ce petit homme n'aimait pas les médiocrités. Mme Poise refusa avec indignation de donner un tel successeur à M. Poise. Bien lui en prit, car, peu de jours après sa demande, des gendarmes autrichiens vinrent cueillir M. Schützkopf, pour le conduire

faire un petit séjour à la prison de Vienne, qui était pour lui une connaissance de jeunesse. Mme Poise connut qu'elle ne s'était pas trompée, en supposant que la fabrication des automobiles ne jouait qu'un rôle très secondaire et quasi chimérique dans la multitude des opérations financières qui absorbaient le temps de M. Schützkopf. Une dame qui avait fait la connaissance de Mme Poise dans une des nombreuses villes d'eaux où la conduisaient les bajoues de Mme Schützkopf, lui proposa de s'associer avec elle pour fonder un pensionnat de demoiselles. La dame apportait ses capitaux, et Mme Poise son savoir et sa distinction. La combinaison réussit à merveille. Mme Poise pérorait, trônait, régentait, formait aux belles façons une foule de jeunes demoiselles, qui portèrent dans tous les coins du monde la dignité imperturbable et les manières « poisiques ».

Mme Poise fut heureuse.

La sœur Joséfa continua à entretenir une correspondance suivie avec Charlotte. A la mort de la supérieure du couvent, elle fut désignée à l'unanimité pour la remplacer.

Et le cousin Gaspard? et la cousine Hilda? et l'aimable Friederich? et l'aimable Wilhelmine? et

Professor von Becker?... Eh bien! il leur arriva encore une foule d'aventures, après le départ de Charlotte. Mais chut! je ne veux rien vous en dire, elles seront l'objet d'un autre livre, pour peu que vous me témoigniez le moindre désir de les entendre.



# TABLE DES MATIÈRES

COULOMMIERS
Imprimerie Paul Brodard.